Les Temps Modernes

4e année REVUE MENSUELLE n° 41

DIRECTEUR : JEAN-PAUL SARTRE

Mars 1949

CLAUDE LÉVI-STRAUSS. — Le sorcier et sa magie.
RENÉ CHAR. — L'homme qui marchait dans un rayon de soleil.
— RENÉ MICHA et ALPHONSE DE WAEHLENS — Du caractère des Belges.
JEAN-PAUL SARTRE. — La mort dans l'âme (III).

TÉMOIGNAGES

PATRICK P. MICHAEL. — Deux ans d'Indochine.

EXPOSÉS

ÉTIEMBLE. — *Chronique littéraire* : De Claude Roy, du Tao et de Jean Grenier.
MAURICE M.-L. SAVIN. — Centenaire de Strindberg.
GEORGES LIMBOUR. — Chronique de la peinture.
BORIS DE SCHLŒZER. — Quelques considérations sur l'être de la musique.

NOTES

— *Livres.* JEAN POUILLON : « Nuremberg ou La terre promise », par M. Bardèche. — FRANCIS JEANSON : « Les Caractères », par Jean Prévost. — MAURICE SCHÉRER : « L'âge du roman américain», par C.-E. Magny. — COLETTE AUDRY : « Autrefois en Arcadie », par Guy Marester. — JEAN-H. ROY : « Nous n'irons plus au bois », par R.-P. Bruckberger, et « Le Sacrifice de Bassompierre », par Me C.-A. Colin.

— *Spectacles.* JEAN-H. ROY : « Une si jolie petite plage », film d'Yves Allegret.

— *Le cours des choses.* ROGER STÉPHANE : Les quotidiens pendant trois semaines (20 janvier-11 février).



Rédaction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur
JEAN-PAUL SARTRE

O

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés

La rédaction reçoit sur rendez-vous

O

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e - Tél. LITtré 27-37

O

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO
France : 130 fr.

O

TARIF D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
France et Union française.......	700 fr.	1.400 fr.
Étranger.......................	860 fr.	1.720 fr.

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Julliard, Paris 6999-04).

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

Les Temps Modernes

Claude Lévi-Strauss

LE SORCIER ET SA MAGIE

Depuis les travaux de Cannon, on aperçoit plus clairement sur quels mécanismes psycho-physiologiques reposent les cas, attestés dans de nombreuses régions du monde, de mort par conjuration ou envoûtement [1] : un individu conscient d'être l'objet d'un maléfice est intimement persuadé, par les plus solennelles traditions de son groupe, qu'il est condamné; parents et amis partagent cette certitude. Dès lors, la communauté se rétracte : on s'éloigne du maudit, on se conduit à son égard comme s'il était, non seulement déjà mort, mais source de danger pour tout son entourage; à chaque occasion et par toutes ses conduites, le corps social suggère la mort à la malheureuse victime, qui ne cherche pas davantage à échapper à ce qu'elle considère comme son inéluctable destin. Bientôt, d'ailleurs, on accomplit sur elle les cérémonies sacrées qui la conduiront au royaume des ombres. D'abord brutalement sevré de tous ses liens familiaux et sociaux, et exclu de toutes les fonctions et activités par quoi l'individu prenait conscience de lui-même, puis retrouvant ces forces si impérieuses à nouveau conjurées, mais seulement pour le bannir du monde des vivants, l'envoûté cède à l'action combinée de l'intense terreur qu'il ressent, du retrait subit et total des multiples systèmes de références fournis

1. W. B. Cannon, « Voodoo » death, *American anthropologist*, n. s., vol. 44, 1942.

par l'activité du groupe, enfin à leur inversion décisive qui, de vivant, sujet de droits et d'obligations, le proclament mort, objet de craintes, de rites et d'interdits. L'intégrité physique ne résiste pas à la dissolution de la personnalité sociale. Comment ces phénomènes complexes s'expriment-ils sur le plan physiologique ? Cannon a montré que la peur, comme la rage, s'accompagne d'une activité particulièrement intense du système nerveux sympathique. Cette activité est normalement utile, entraînant des modifications organiques qui mettent l'individu en mesure de s'adapter à une situation nouvelle; mais si l'individu ne dispose d'aucune réponse, instinctive ou acquise, à une situation extraordinaire ou qu'il se représente comme telle, l'activité du sympathique s'amplifie et se désorganise et peut, en quelques heures parfois, déterminer une diminution du volume sanguin et une chute concomitante de tension, avec, pour résultat, des dégâts irréparables aux organes de la circulation. Le refus de boisson et de nourriture, fréquent chez des malades en proie à une angoisse intense, précipite cette évolution, la déshydratation agissant comme stimulant du sympathique, et la diminution de volume du sang se trouvant accrue par la perméabilité croissante des vaisseaux capillaires. Ces hypothèses ont été confirmées par l'étude de plusieurs cas de traumatismes consécutifs à des bombardements, des engagements sur le champ de bataille, ou même des opérations chirurgicales : la mort intervient, sans que l'autopsie puisse déceler de lésion.

Il n'y a donc pas de raison de mettre en doute l'efficacité de certaines pratiques magiques, même dans les cas où leur application entraîne les dernières conséquences. Mais on voit, en même temps, que l'efficacité de la magie implique la croyance en la magie, et que celle-ci se présente sous trois modalités complémentaires : il y a, d'abord, la croyance du sorcier dans l'efficacité de ses techniques; ensuite, celle du malade qu'il soigne, ou de la victime qu'il persécute, dans le pouvoir du sorcier lui-même; enfin, la confiance et les exigences de l'opinion collective, qui forment à chaque instant une sorte de champ de gravitation au sein duquel se définissent et se situent les relations

entre le sorcier et ceux qu'il ensorcelle[1]. Aucune des trois parties en cause n'est évidemment à même de former une représentation claire de l'activité du sympathique, et des troubles que Cannon a appelés homéostatiques. Quand le sorcier prétend extraire par succion, du corps de son malade, un objet pathologique dont la présence expliquerait son état, et produit un caillou qu'il avait dissimulé dans sa bouche, comment cette procédure se justifie-t-elle à ses yeux ? Comment un innocent accusé de sorcellerie parvient-il à se disculper, si l'imputation est unanime, puisque la situation magique est un phénomène de *consensus?* Enfin, quelle part de crédulité, et quelle part de critique, interviennent-elles dans l'attitude du groupe vis-à-vis de ceux auxquels il reconnaît des pouvoirs exceptionnels, auxquels il accorde des privilèges correspondants, mais dont il exige aussi des satisfactions adéquates ? Commençons par examiner ce dernier point.

*
* *

C'était au mois de septembre 1938. Depuis quelques semaines, nous campions avec une petite bande d'Indiens Nambikwara, non loin des sources du Tapajoz, dans ces savanes désolées du Brésil central où, pendant la plus grande partie de l'année, les indigènes errent à la recherche de graines et de fruits sauvages, de petits mammifères, d'insectes et de reptiles, et, en général, de tout ce qui peut les empêcher de mourir de faim. Une trentaine d'entre eux se trouvaient réunis là, au hasard de la vie nomade, groupés par familles sous les frêles abris de branchages qui apportent une protection dérisoire contre le soleil écrasant de la journée, la fraîcheur nocturne, la pluie et le vent. Comme la plupart des bandes, celle-ci avait un chef civil, et un sorcier dont l'activité quotidienne ne se distinguait en rien de celle des autres hommes du groupe : chasse, pêche, travaux artisanaux.

1. Au cours de cet article, dont l'objet est plus psychologique que sociologique, nous croyons pouvoir négliger, quand elles ne sont pas absolument indispensables, les distinctions de rigueur en sociologie religieuse entre les diverses modalités d'opérations magiques et les différents types de sorciers.

C'était un homme robuste, de quarante-cinq ans environ, et un joyeux vivant.

Un soir, pourtant, il ne reparut pas au campement à l'heure habituelle. La nuit tomba, et les feux s'allumèrent; les indigènes ne dissimulaient pas leur inquiétude. Nombreux sont les périls de la brousse : rivières torrentueuses, danger, sans doute improbable, de la rencontre d'un grand animal sauvage, jaguar ou fourmilier, ou celui, plus immédiatement présent à l'esprit Nambikwara, qu'une bête en apparence inoffensive ne soit l'incarnation d'un Esprit malfaisant des eaux ou des bois; et surtout, nous apercevions tous les soirs, depuis une semaine, des feux de campement mystérieux, qui tantôt s'éloignaient et tantôt se rapprochaient des nôtres. Or, toute bande inconnue est potentiellement hostile. Après deux heures d'attente, la conviction que le compagnon était tombé victime d'une embuscade était devenue générale, et tandis que ses deux jeunes femmes et son fils pleuraient bruyamment la mort de leur époux et père, les autres indigènes évoquaient les développements tragiques que la disparition de leur dignitaire ne pouvait manquer d'annoncer.

Vers dix heures du soir, cette attente anxieuse d'une catastrophe imminente, les gémissements auxquels d'autres femmes commençaient à participer, l'agitation masculine, avaient réussi à créer une ambiance si intolérable que nous décidâmes, avec quelques indigènes qui avaient conservé un calme relatif, de partir en reconnaissance. Nous n'avions pas fait deux cents mètres que nous trébuchions sur une forme immobile : c'était notre homme, silencieusement accroupi, grelottant dans le froid nocturne, échevelé, et privé (les Nambikwara ne portant pas d'autres vêtements) de sa ceinture, colliers et bracelets. Il se laissa ramener sans difficulté au campement, mais il fallut de longues exhortations de notre part, et les supplications des siens, pour qu'il se départisse de son mutisme. Enfin, on put lui arracher, bribe par bribe, les détails de son histoire. Un orage — le premier de la saison — avait éclaté dans l'après-midi, et le tonnerre l'avait emporté à plusieurs kilomètres de là, à un site qu'il indiqua, puis l'avait abandonné à l'endroit même où nous l'avions trouvé, après l'avoir complètement

épouillé. Tout le monde fut se coucher en commentant l'évé-
ement. Le lendemain, la victime du tonnerre avait retrouvé
a jovialité habituelle avec, d'ailleurs, tous ses ornements, détail
ui ne parut surprendre personne, et la vie habituelle reprit
on cours.

A quelques jours de là cependant, une autre version de ces
rodigieux événements commença d'être colportée par certains
ıdigènes. Il faut savoir que la bande qui en fut le théâtre était
omposée d'individus d'origines différentes, et qui avaient fu-
ionné en une nouvelle unité sociale à la suite de circonstances
bscures. Un des groupes avait été décimé par une épidémie
uelques années auparavant et n'était plus suffisamment nom-
reux pour mener une vie autonome; l'autre avait fait sécession
e sa tribu d'origine, et s'était trouvé en proie aux mêmes
ifficultés. Quand, et dans quelles conditions, les deux groupes
étaient-ils rencontrés et avaient-ils décidé d'unir leurs forces,
un donnant à la nouvelle formation son chef civil, l'autre son
hef religieux, nous ne pûmes le savoir; mais l'événement était
ertainement récent, car aucun inter-mariage ne s'était produit
ntre les deux groupes au moment de notre rencontre, bien que
s enfants de l'un fussent généralement promis aux enfants de
autre; et malgré la communauté d'existence, chaque groupe
vait conservé son dialecte, et ne pouvait communiquer avec
autre que par l'intermédiaire de deux ou trois indigènes
ilingues. Après ces explications indispensables, voici ce qui
disait de bouche à oreille : on avait de bonnes raisons de
ıpposer que les bandes inconnues qui croisaient dans la savane
rovenaient de la tribu du groupe scissionniste, à laquelle appar-
nait aussi le sorcier. Celui-ci, empiétant sur les attributions
e son collègue le chef politique, avait sans doute voulu prendre
ontact avec ses anciens compatriotes, soit pour solliciter un
tour au bercail, soit pour les inciter à attaquer ses nouveaux
ssociés, soit, au contraire, pour les rassurer sur les dispositions
e ceux-ci à leur égard; quoi qu'il en soit, il avait eu besoin
'un prétexte pour s'absenter, et l'enlèvement par le tonnerre,
vec la mise en scène subséquente, avaient été inventés dans ce
ut. C'étaient, naturellement, les indigènes de l'autre groupe

qui répandaient cette interprétation, à laquelle ils ajoutaien secrètement foi, et qui les remplissait d'inquiétude. Mais jamai la version officielle de l'événement ne fut publiquement discutée et jusqu'à notre départ, qui eut lieu peu après, elle resta osten siblement admise par tous[1].

On eût, pourtant, beaucoup étonné les sceptiques en invo quant une supercherie si vraisemblable, et dont ils analysaien eux-mêmes les mobiles avec beaucoup de finesse psychologiqu et de sens politique, pour jeter le doute sur la bonne foi et l'effi cacité de leur sorcier. Sans doute, il n'avait pas volé sur le ailes du tonnerre jusqu'au rio Ananaz, et tout n'était que mis en scène. Mais ces choses auraient pu se produire, elles s'étaien effectivement produites dans d'autres circonstances, elles appar tenaient au domaine de la vie normale. Qu'un sorcier entre tienne des relations intimes avec les forces surnaturelles, c'es là une certitude; que, dans tel cas particulier, il ait prétext de son pouvoir pour dissimuler une activité profane, c'est l domaine de la conjecture, et l'occasion d'appliquer la critiqu historique. Le point important est que les deux éventualités n soient pas mutuellement exclusives, pas plus que ne le son pour nous, l'interprétation de la guerre comme le dernier sursau de l'indépendance nationale, ou comme le résultat des machi nations des marchands de canons. Les deux explications son logiquement incompatibles, mais nous admettons que l'une o l'autre puisse être vraie selon les cas; comme elles sont égal ment possibles, nous passons aisément de l'une à l'autre, selo l'occasion et selon le moment, et, pour beaucoup, elles peuven obscurément coexister dans la conscience. Ces interprétatio divergentes, quelle que puisse être leur origine savante, ne so pas évoquées par la conscience individuelle au terme d'u analyse objective, mais plutôt comme des données de compl ment, réclamées par des attitudes très frustes et non élaboré qui, pour chacun de nous, ont un caractère d'expérience. C expériences restent, cependant, intellectuellement informes affectivement intolérables, à moins de s'incorporer tel ou t

1. C. Lévi-Strauss. La vie familiale et sociale des Indiens Nambikwar *Journal de la Société des Américanistes de Paris* (sous presse).

hème flottant dans la culture du groupe, et dont l'assimila- ɔn permet seule d'objectiver des états subjectifs, de formuler s impressions informulables, et d'intégrer des expériences articulées en système.

* * *

Ces mécanismes s'éclaireront mieux à la lumière d'observa- ɔns déjà anciennes faites chez les Zuni du Nouveau-Mexique ır l'admirable enquêteuse, M. C. Stevenson[1]. Une fillette douze ans avait été prise d'une crise nerveuse immédiatement ɔrès qu'un adolescent lui eut saisi les mains; ce dernier fut cusé de sorcellerie, et traîné devant le tribunal des prêtres de Arc. Pendant une heure, il nia vainement avoir des connais- nces occultes quelconques. Cette ligne de défense s'étant érée inefficace, et le crime de sorcellerie étant, à cette époque core, puni de mort chez les Zuni, l'accusé changea de tactique improvisa un long récit dans lequel il expliquait en quelles constances il avait été initié à la sorcellerie et avait reçu de s maîtres deux produits, dont l'un rendait les filles folles et ıutre les guérissait. Ce point constituait une ingénieuse pré- ution contre les développements ultérieurs. Sommé de pro- ıire ses drogues, il se rendit chez lui sous bonne garde, et revint ec deux racines qu'il utilisa aussitôt dans un rituel compliqué, cours duquel il simula une crise de folie consécutive à l'ab- rption d'une des drogues, puis un retour à l'état normal grâce l'autre. Après quoi il administra le remède à la malade, et la clara guérie. La séance fut levée jusqu'au lendemain, mais, ns la nuit, le prérendu sorcier s'évada. On le reprit aussitôt, la famille de la victime s'improvisa tribunal pour continuer procès. Devant la résistance de ses nouveaux juges à accepter version précédente, le garçon en invente alors une autre : us ses parents, ses ancêtres étaient des sorciers, et c'est d'eux ı'il tient d'admirables pouvoirs, tel que se transformer en at, remplir sa bouche d'épines de cactus et tuer ses victimes

1. M. C. Stevenson, The Zuni Indians, *Annual Report of the Bureau of nerican Ethnology*, Smithsonian Institution, N° 23, Washington, 1905.

— deux bébés, trois fillettes, deux garçons — en les projetant sur elles; tout cela, grâce à des plumes magiques qui lui permettent à lui, et aux siens, d'abandonner la forme humaine. Ce dernier détail constituait une erreur tactique, car maintenant, les juges exigeaient la production des plumes, comme preuve de la véracité du nouveau récit. Après différentes excuses, rejetées l'une après l'autre, il fallut se transporter à la maison familiale de l'accusé. Celui-ci commença de prétendre que les plumes étaient dissimulées derrière le revêtement d'une paroi, qu'il ne pouvait détruire. On l'y obligea. Après avoir abattu un pan de mur dont il examinait soigneusement chaque débris, il tenta de s'excuser sur son manque de mémoire il y avait deux ans que les plumes avaient été cachées, et i ne savait plus où. Contraint à de nouvelles explorations, i finit par s'attaquer à une nouvelle paroi, où, après une heure de travail, une vieille plume apparut dans le torchis. Il s'en saisit avidement, et la présenta à ses persécuteurs comme l'instrument magique dont il avait parlé; on lui fit expliquer en détail le mécanisme de son emploi. Enfin, traîné sur la place publique, il dut répéter toute son histoire, qu'il enrichit d'un grand nombre de détails nouveaux, et termina par une péroraison pathétique où il pleurait la perte de son pouvoir surnaturel. Ainsi rassurés, ses auditeurs consentirent à le libérer.

Ce récit, qu'il nous a malheureusement fallu abréger et dépouiller de toutes ses nuances psychologiques, reste instructi à plusieurs égards. On voit d'abord que, poursuivi pour sorcellerie et risquant, de ce fait, la peine capitale, l'accusé ne gagne pas l'acquittement en se disculpant, mais en revendiquant son prétendu crime; bien plus : il améliore sa cause en présentant des versions successives dont chacune est plus riche, plus nourrie de détails (et, en principe donc, plus coupable) que la précédente. Le débat ne procède pas, comme nos procès, par accusations et dénégations, mais par allégations et spécifications. Les juges n'attendent pas de l'accusé qu'il conteste une thèse, et moins encore qu'il réfute des faits ils lui demandent de corroborer un système dont ils ne détiennent qu'un fragment, et dont ils veulent qu'il reconstitue l

este d'une manière appropriée. Comme le note l'enquêteuse, propos d'une phase du procès : « Les guerriers s'étaient aissé si complètement absorber par le récit du garçon, qu'ils paraissaient avoir complètement oublié la raison première le sa comparution devant eux. » Et quand la plume magique st finalement exhumée, l'auteur remarque avec beaucoup le profondeur : « La consternation se répandit chez les guerriers, qui s'exclamèrent d'une seule voix : « Qu'est-ce que cela ignifie? » Maintenant, ils étaient certains que le garçon avait lit la vérité. » Consternation, et non pas triomphe de voir pparaître la preuve tangible du crime : car la confession insi vérifiée transforme l'accusé, de coupable, en collaborateur de l'accusation. Grâce à lui, la sorcellerie, et les idées qui 'y rattachent, échappent à leur mode pénible d'existence lans la conscience, comme ensemble diffus de sentiments t de représentations mal formulés, pour s'incarner en être l'expérience. L'accusé, préservé comme témoin, apporte au groupe une satisfaction de vérité, infiniment plus dense et plus riche que la satisfaction de justice qu'eût procurée son exécution. Et finalement, par sa défense ingénieuse, rendant on auditoire progressivement conscient du caractère vital offert par la vérification de son système (puisqu'aussi bien, le choix n'est pas entre ce système et un autre, mais entre le système magique et pas de système du tout, c'est à dire le lésarroi) l'adolescent est parvenu à se transformer, de menace pour la sécurité physique de son groupe, en garant de sa cohérence mentale.

Mais la défense n'est-elle, vraiment, qu'ingénieuse? Tout lonne à croire qu'après avoir tâtonné pour trouver une échappatoire, l'accusé participe avec sincérité et — le mot n'est pas trop fort — ferveur, au jeu dramatique qui s'organise entre ses juges et lui. On le proclame sorcier; puisqu'il y en a, il pourrait l'être. Et comment connaîtrait-il d'avance les signes qui lui révéleraient sa vocation? Peut-être sont-ils là, présents dans cette épreuve et dans les convulsions de la fillette transportée au tribunal. Pour lui aussi, la cohérence du système, et le rôle qui lui est assigné pour l'établir, n'ont pas une valeur

moins essentielle que la sécurité personnelle qu'il risque dans l'entreprise. On le voit donc construire progressivement le personnage qu'on lui impose, avec un mélange de roublardise et de bonne foi : puisant largement dans ses connaissances et dans ses souvenirs, improvisant aussi, mais surtout, vivant son rôle et cherchant, dans les manipulations qu'il ébauche et dans le rituel qu'il bâtit de pièces et de morceaux, l'expérience d'une mission dont l'éventualité, au moins, est offerte à tous. Au terme de l'aventure, que reste-t-il des ruses du début, jusqu'à quel point le héros n'est-il pas devenu dupe de son personnage, mieux encore : dans quelle mesure n'est-il pas effectivement devenu un sorcier? « Plus le garçon parlait » nous dit-on de sa confession finale « et plus profondément il s'absorbait dans son sujet. Par moments, son visage s'illuminait de la satisfaction ressentie de l'empire conquis sur son auditoire ». Que la fillette guérisse après l'administration du remède, et que les expériences vécues au cours d'une épreuve si exceptionnelle s'élaborent et s'organisent, il n'en faudrait sans doute pas davantage pour que les pouvoirs surnaturels, déjà reconnus par le groupe, soient confessés définitivement par leur innocent détenteur.

* * *

Nous devons accorder une place plus grande encore à un autre document, d'une valeur absolument exceptionnelle, mais auquel il semble qu'on n'ait reconnu jusqu'à présent qu'un intérêt linguistique : il s'agit d'un fragment d'autobiographie indigène recueilli en langue Kwakiutl (de la région de Vancouver, au Canada) par Franz Boas, et dont il nous a donné la traduction juxtalinéaire [1].

Le nommé Quesalid (tel est, du moins, le nom qu'il reçut quand il fut devenu sorcier) ne croyait pas au pouvoir des sorciers, ou, plus exactement, des shamans, puisque ce terme

1. Franz Boas, The religion of the Kwakiutl Indians, *Columbia University Contributions to Anthropology, vol. X*, New-York, 1930. Part. II, pp. 1-41.

onvient mieux pour dénoter leur type d'activité spécifique ans certaines régions du monde; poussé par la curiosité de écouvrir leurs supercheries, et par le désir de les démasquer, se mit à les fréquenter jusqu'à ce que l'un d'eux lui offrît e l'introduire dans leur groupe, où il serait initié et deviendrait apidement un des leurs. Quesalid ne se fit pas prier, et son écit décrit, dans le détail, quelles furent ses premières leçons : trange mélange de pantomime, de prestidigitation et de connaissances empiriques, où l'on trouve mêlés l'art de feindre 'évanouissement, la simulation de crises nerveuses, l'apprentissage de chants magiques, la technique pour se faire vomir, les notions assez précises d'auscultation et d'obstétrique, 'emploi de « rêveurs », c'est à dire d'espions chargés d'écouter es conversations privées et de rapporter secrètement au haman des éléments d'information sur l'origine et les symptômes des maux soufferts par tel ou tel, et surtout l'*ars magna* le certaine école shamanistique de la Côte Pacifique Nord-Ouest, c'est-à-dire l'usage d'une petite touffe de duvet que le praticien dissimule dans un coin de sa bouche pour l'expectorer out ensanglantée au moment opportun, après s'être mordu a langue ou avoir fait sourdre le sang de ses gencives, et la présenter solennellement au malade et à l'assistance, comme le corps pathologique expulsé à la suite de ses succions et manipulations.

Confirmé dans ses pires soupçons, Quesalid voulut poursuivre son enquête; mais il n'était déjà déjà plus libre, son stage chez les shamans commençait à être connu au dehors. Et c'est ainsi qu'un jour, il fut convoqué par la famille d'un malade qui avait rêvé de lui comme de son sauveur. Ce premier traitement (pour lequel, remarque-t-il ailleurs, il ne se fit pas payer, pas plus que pour ceux qui suivirent, n'ayant pas terminé les quatre années d'exercice réglementaires) fut un éclatant succès. Mais bien que connu, dès ce moment, comme « un grand shaman » Quesalid ne perd pas son esprit critique; il interprète son succès par des raisons psychologiques, « parce que le malade croyait fermement dans le rêve qu'il avait eu à mon sujet ». Ce qui devait, selon ses propres termes, le rendre

« hésitant et pensif » est une aventure plus complexe, qui le mit en présence de plusieurs modalités de « faux-surnaturel », et donc l'amena à conclure que certaines étaient moins fausses que d'autres : bien entendu, celles auxquelles son intérêt personnel était engagé, en même temps que le système qui commençait à se bâtir subrepticement dans son esprit.

En visite chez la tribu voisine des Koskimo, Quesalid assiste à une cure par ses illustres collègues étrangers; et à sa grande stupeur, il constate une différence de technique : au lieu de cracher la maladie sous la forme d'un ver sanguinolent constitué par le duvet dissimulé dans la bouche, les shamans Koskimo se contentent d'expectorer dans leurs mains un peu de salive, et osent prétendre que c'est là « la maladie ». Que vaut cette méthode? A quelle théorie correspond-elle? Afin de découvrir « quelle est la force de ces shamans, si elle est réelle, ou s'ils prétendent seulement être des shamans » comme ses compatriotes, Quesalid demande, et obtient, d'essayer sa méthode, le traitement antérieur s'étant d'ailleurs révélé inefficace; cette fois encore, la malade se déclare guérie. Et voici, pour la première fois, notre héros vacillant. Aussi peu d'illusions qu'il ait entretenu jusqu'à présent sur sa technique, il en a trouvé une encore plus fausse, encore plus mystificatrice, encore plus malhonnête, que la sienne. Car lui, au moins, donne quelque chose à sa clientèle : il lui présente la maladie sous une forme visible et tangible, tandis que ses confrères étrangers ne montrent rien du tout, et prétendent seulement avoir capturé le mal. Et sa méthode obtient des résultats, tandis que l'autre est vaine. Ainsi, notre héros se trouve aux prises avec un problème qui n'est peut être pas sans équivalent dans le développement de la physique moderne : deux systèmes, dont on sait qu'ils sont également inadéquats, offrent cependant, l'un par rapport à l'autre, une valeur différentielle, et cela, à la fois au point de vue logique et au point de vue expérimental. Par rapport à quel système de références les jugera-t-on? Celui des faits, où ils se confondent, ou le leur propre, où ils prennent des valeurs inégales, théoriquement et pratiquement?

Pendant ce temps, les shamans Koskimo, « couverts de

honte » par le discrédit dans lequel ils sont tombés auprès de leurs compatriotes, sont aussi plongés dans le doute : leur collègue a produit, sous forme d'objet matériel, la maladie à laquelle ils avaient toujours attribué une nature animée, et qu'ils n'avaient donc jamais songé à rendre visible. Ils lui envoient un émissaire, pour l'inviter à participer avec eux à une conférence secrète, dans une grotte. Quesalid s'y rend, et ses confrères étrangers lui exposent leur système : « Chaque maladie est un homme : furoncles et enflures, démangeaisons et croûtes, boutons et toux, et consomption, et scrofule; et ceci aussi, constriction de la vessie et douleurs d'estomac... Aussitôt que nous avons réussi à capturer l'âme de la maladie, qui est un homme, alors meurt la maladie, qui est un homme; son corps disparaît dans nos intérieurs ». Si cette théorie est exacte, qu'y a-t-il à montrer? Et pour quelle raison, quand Quesalid opère, « la maladie colle-t-elle à sa main? » Mais Quesalid se réfugie dans les règlements professionnels qui lui interdisent d'enseigner avant d'avoir accompli quatre années d'exercice, et il refuse de parler. Il persiste dans cette attitude, quand les shamans Koskimo lui envoient leurs filles prétendues vierges pour tenter de le séduire, et lui arracher son secret.

Sur ces entrefaites, Quesalid retourne à son village de Fort Rupert pour apprendre que le plus illustre shaman d'un clan voisin, inquiet de sa réputation croissante, a lancé un défi à tous ses confrères, et les invite à se mesurer avec lui autour de plusieurs malades. Présent au rendez-vous, Quesalid assiste à plusieurs cures de son aîné; mais, pas plus que les Koskimo, celui-ci ne montre la maladie; il se borne à incorporer un objet invisible « qu'il prétend être la maladie », tantôt à sa coiffure d'écorce, tantôt à son hochet rituel sculpté en forme d'oiseau : et, « par la force de la maladie » qui mord les piliers de la maison ou la main du praticien, ces objets sont alors capables de se tenir suspendus dans le vide. Le scénario habituel se déroule. Prié d'intervenir dans des cas jugés désespérés par son prédécesseur, Quesalid triomphe avec la technique du ver ensanglanté.

Ici se place la partie vraiment pathétique de notre récit.

Honteux et désespéré, à la fois par le discrédit où il est tombé et par l'effondrement de son système thérapeutique, le vieux shaman envoie sa fille en émissaire auprès de Quesalid, pour le prier de lui accorder un entretien. Il le trouve, assis au pied d'un arbre, et le vieillard s'exprime en ces termes : « Ce ne sont pas des mauvaises choses que nous allons nous dire, ami, mais seulement je voudrais que tu essayes et que tu sauves ma vie pour moi, afin que je ne meure pas de honte, car je suis devenu la risée de notre peuple à cause de ce que tu as fait la nuit dernière. Je te prie d'avoir pitié, et de me dire ce qui était collé sur la paume de ta main l'autre nuit. Etait-ce la vraie maladie, ou était-ce seulement fabriqué? Car je te supplie d'avoir pitié, et de me dire comment tu as fait, afin que je puisse t'imiter. Ami, aie pitié de moi. » D'abord silencieux, Quesalid commence par réclamer des explications sur les prouesses de la coiffure et du hochet, et son collègue lui montre la pointe dissimulée dans la coiffure, qui permet de la piquer à angle droit contre un poteau, et la façon dont il coince la tête de son hochet entre ses phalanges, pour faire croire que l'oiseau se tient suspendu par le bec à sa main. Sans doute, lui-même ne fait que mentir et truquer; il simule le shamanisme en raison des profits matériels qu'il en retire et « de sa cupidité des richesses des malades »; il sait bien qu'on ne peut capturer les âmes « car nous possédons tous notre âme », aussi emploie-t-il du suif et prétend-t-il que « c'est l'âme, cette chose blanche assise dans sa main ». La fille joint alors ses supplications à celle du père : « Aie pitié de lui, pour qu'il puisse continuer à vivre. » Mais Quesalid reste silencieux. A la suite de ce tragique entretien, le vieux shaman devait disparaître, la même nuit, avec tous les siens, « le cœur malade » et redouté par toute la communauté pour les vengeances qu'il pourrait être tenté d'exercer. Bien inutilement : on le vit revenir un an plus tard. Comme sa fille, il était devenu fou. Trois ans plus tard, il mourut.

Et Quesalid poursuivit sa carrière, riche de secrets, démasquant les imposteurs et plein de mépris pour la profession : « Une fois seulement ai-je vu un shaman qui traitait les malades

par succion; et je n'ai jamais pu découvrir s'il était un vrai shaman, ou un simulateur. Pour cette raison seulement, je crois qu'il était un shaman : il ne permettait pas à ceux qu'il avait guéris de le payer. Et en vérité, je ne l'ai jamais vu rire une seule fois. » L'attitude du début s'est donc sensiblement modifiée : le négativisme radical du libre-penseur a fait place à des sentiments plus nuancés. Il y a des vrais shamans. Et lui-même? Au terme du récit, on ne sait pas; mais il est clair qu'il exerce son métier avec conscience, qu'il est fier de ses succès, et qu'il défend chaleureusement, contre toutes les écoles rivales, la technique du duvet ensanglanté dont il semble avoir complètement perdu de vue la nature fallacieuse, et dont il s'était tant gaussé au début.

* * *

On voit que la psychologie du sorcier n'est pas simple. Pour tenter de l'analyser, nous nous pencherons d'abord sur le cas du vieux shaman suppliant son jeune rival de lui dire la vérité, si la maladie collée au creux de sa main, comme un ver rouge et gluant, est réelle ou fabriquée, et qui sombrera dans la folie parce qu'il n'aura pas eu de réponse. Avant le drame, il était en possession de deux données : d'une part, la conviction que les états pathologiques ont une cause, et que celle-ci peut être atteinte; d'autre part, un système d'interprétation où l'invention personnelle joue un grand rôle, et qui ordonne les différentes phases du mal, depuis le diagnostic jusqu'à la guérison. Cette affabulation d'une réalité en elle-même inconnue, faite de procédures et de représentations, est gagée sur une triple expérience : celle du shaman lui-même, qui, si sa vocation est réelle (et même, sans doute, si elle ne l'est pas, du seul fait de l'exercice) éprouve des états spécifiques, de nature psycho-pathologique; celle du malade, qui ressent ou non une amélioration; enfin, celle du public qui participe, dans diverses fonctions, à la cure, et dont l'entraînement qu'il subit, et la satisfaction intellectuelle et affective qu'il retire, détermine une adhésion collective, qui inaugure elle-même un nouveau cycle.

Ces trois éléments de ce qu'on pourrait appeler le complexe shamanistique sont indissociables. Mais on voit qu'ils s'organisent autour de deux pôles, formés, l'un par l'expérience intime du shaman, l'autre par le *consensus* collectif. Il n'y a pas de raison de douter, en effet, que les sorciers, ou au moins les plus sincères d'entre eux, ne croient en leur mission, et que cette croyance ne soit fondée sur l'expérience d'états spécifiques. Les épreuves et les privations auxquelles ils se soumettent suffiraient souvent à les provoquer, même si on se refuse (sans doute à tort) à les admettre comme preuve d'un vocation sérieuse et fervente. Mais il y a aussi des arguments linguistiques, plus convaincants parce qu'indirects : dans le dialecte Wintu de la Californie, il existe cinq modes verbaux qui correspondent à une connaissance acquise par la vue, par impression corporelle, par inférence, par raisonnement et par ouï-dire. Tous les cinq constituent la catégorie de la connaissance, par opposition à la conjecture, qui s'exprime différemment, Très curieusement, les relations avec le monde surnaturel s'expriment par le moyen des modes de la connaissance, et parmi eux, ceux de l'impression corporelle (c'est-à-dire de l'expérience la plus intuitive), de l'inférence et du raisonnement. Ainsi, l'indigène qui devient shaman à la suite d'une crise spirituelle conçoit grammaticalement son état comme une conséquence, qu'il doit inférer du fait, formulé comme une expérience immédiate, qu'il a obtenu le commandement d'un Esprit, lequel entraîne la conclusion déductive qu'il a du accomplir un voyage dans l'au-delà, à la fin duquel — expérience immédiate — il s'est retrouvé parmi les siens [1].

Les expériences du malade représentent sans doute le point le moins important du système, si l'on excepte le fait qu'un malade soigné avec succès par un shaman est particulièrement bien placé pour devenir shaman à son tour, comme on le voit, aujourd'hui encore, en psychanalyse, Quoiqu'il en soit, on se souvient que le shaman n'est pas complètement dépourvu de connaissances positives et de techniques expérimentales

1. D. Demetracopoulou Lee, Some Indian texts dealing with the supernatural, *The Review of Religion*, mai 1941.

qui peuvent expliquer, en partie, son succès; pour le reste, les désordres du type qu'on appelle aujourd'hui psycho-somatiques, et qui représentent sans doute une grande partie des maladies en cours dans des sociétés à faible coefficient de sécurité, doivent souvent céder à une thérapeutique psychologique. Au total il est vraisemblable que les médecins primitifs, comme leurs collègues civilisés, guérissent au moins une partie des cas qu'ils soignent, et que, sans cette efficacité relative, les usages magiques n'auraient pu connaître la vaste diffusion qui est la leur, dans le temps et dans l'espace. Mais le point n'est pas essentiel, parce que subordonné aux deux autres : Quaselid n'est pas devenu un grand sorcier parce qu'il guérissait ses malades, il guérissait ses malades parce qu'il était devenu un grand sorcier. Nous sommes donc directement amené à l'autre extrémité du système, c'est à dire à son pôle collectif.

C'est, en effet, dans l'attitude du groupe, bien plutôt que dans le rythme des échecs et des succès, qu'il faut chercher la raison véritable de l'effondrement des rivaux de Quaselid. Eux-mêmes le soulignent, quand ils se plaignent d'être devenus la risée de tous, quand ils mettent en avant leur honte, sentiment social par excellence. L'échec est secondaire, et on perçoit dans tous leurs propos qu'ils le conçoivent comme une fonction d'un autre phénomène : l'évanouissement du *consensus social*, reconstitué à leurs dépens autour d'un autre praticien et d'un autre système. Le problème fondamental est donc celui du rapport entre un individu et le groupe, ou, plus exactement, entre un certain type d'individus et certaines exigences du groupe.

En soignant son malade, le shaman offre à son auditoire un spectacle. Quel spectacle? Au risque de généraliser imprudemment certaines observations, nous dirons que ce spectacle est toujours celui d'une répétition, par le shaman, de « l'appel », c'est-à-dire la crise initiale qui lui a apporté la révélation de son état. Mais le mot de spectacle ne doit pas tromper : le shaman ne se contente pas de reproduire, ou de mimer, certains événements; il les revit effectivement dans toute leur vivacité, leur originalité, et leur violence. Et puisque, au terme de la

séance, il revient à l'état normal, nous pouvons dire, empruntant à la psychanalyse un terme essentiel, qu'il *abréagit*. On sait, en effet, que la psychanalyse appelle abréaction ce moment décisif de la cure où le malade revit intensément la situation initiale qui est à l'origine de son trouble, avant de le surmonter définitivement. En ce sens, le shaman est un abréacteur professsionnel.

Nous avons recherché ailleurs les hypothèses théoriques qu'il serait nécessaire de formuler pour admettre que le mode d'abréaction particulier à chaque shaman, ou tout au moins à chaque école, puisse induire symboliquement, chez le malade, une abréaction de son trouble propre [1]. Si, toutefois, la relation essentielle est celle entre le shaman et le groupe, il faut aussi poser la question à un autre point de vue qui est celui du rapport entre pensées normale et pathologique. Or, dans toute perspective non scientifique (et aucune société ne peut se targuer de n'y point participer) pensée pathologique et pensée normale ne s'opposent pas, elles se complètent. En présence d'un univers qu'elle est avide de comprendre, mais dont elle ne parvient pas à dominer les mécanismes, la pensée normale demande toujours leur sens aux choses, qui le lui refusent; au contraire, la pensée pathologique déborde d'interprétations et de résonances affectives, dont elle est toujours prête à surcharger une réalité autrement déficitaire. Pour l'une, il y a du non-vérifiable expérimentalement, c'est-à-dire de l'exigible; pour l'autre, des expériences sans objet, soit du disponible. Empruntant le langage des linguistes, nous dirons que la pensée normale souffre toujours d'un déficit de signifié, tandis que la pensée pathologique (au moins dans certaines de ses manifestations) dispose d'une pléthore de signifiant. Par la collaboration collective à la cure shamanistique, un arbitrage s'établit entre ces deux situations complémentaires. Dans le problème de la maladie, que la pensée normale ne comprend pas, le psychopathe est invité par le groupe à investir une richesse affective privée, par elle-même, de point d'application. Un équilibre

1. « L'Efficacité symbolique », pour paraître prochainement dans la *Revue de l'Histoire des Religions.*

ɔparaît entre ce qui est vraiment, sur le plan psychique, une ffre et une demande; mais à deux conditions : il faut que, par ne collaboration entre la tradition collective et l'invention ıdividuelle, s'élabore et se modifie continuellement une strucıre, c'est-à-dire un système d'oppositions et de corrélations ui intègre tous les éléments d'une situation totale où sorcier, ıalade et public, représentations et procédures, trouvent hacun leur place. Et il faut que, comme le malade et comme le ɔrcier, le public participe, au moins dans une certaine mesure, l'abréaction, cette expérience vécue d'un univers d'effusions ymboliques, dont le malade, parce que malade, et le sorcier, arce que psychopathe — c'est-à-dire disposant l'un et l'autre 'expériences non intégrables autrement — peuvent lui laisser, e loin, entrevoir « les illuminations ». En l'absence de tout ontrôle expérimental, qui n'est pas nécessaire et n'est même ıas demandé, c'est cette expérience seule, et sa richesse relative lans chaque cas, qui peut permettre le choix entre plusieurs ystèmes possibles, et entraîner l'adhésion à telle école ou à el praticien.



A la différence de l'explication scientifique, il ne s'agit donc ɔas de rattacher des états confus et inorganisés, émotions ou eprésentations, à une cause objective, mais de les articuler sous forme de totalité ou de système, le système valant précisément dans la mesure où il permet la précipitation, ou la coalescence, de ces états diffus (pénibles aussi, en raison de leur discontinuité); et ce dernier phénomène est attesté à la conscience par une expérience originale, qui ne peut être saisie du dehors. Grâce à leurs désordres complémentaires, le couple sorcier-malade incarne pour le groupe, de façon concrète et vivante, un antagonisme propre à toute pensée, mais dont l'expression normale reste vague et imprécise : le malade est passivité, aliénation à soi-même, comme l'informulable est la maladie de la pensée; le sorcier est activité, débordement de soi-même, comme l'affectivité est la nourrice des symboles.

La cure met en relation ces pôles opposés, assure le passage de l'un à l'autre, et manifeste, dans une expérience totale, la cohérence de l'univers psychique, lui-même projection de l'univers social.

On aperçoit ainsi la nécessité d'étendre la notion d'abréaction, en examinant les sens qu'elle prend dans des thérapeutiques psychologiques autres que la psychanalyse, qui a eu l'immense mérite de la redécouvrir et d'insister sur sa valeur essentielle. Dira-t-on qu'il n'y a, en psychanalyse, qu'une abréaction — celle du malade — et non trois? Ce n'est pas si sûr. Il est vrai qu'en cure shamanistique, le sorcier parle, et fait abréaction *pour* le malade qui se tait, tandis qu'en psychanalyse, c'est le malade qui parle, et fait abréaction *contre* le médecin qui l'écoute. Mais l'abréaction du médecin, pour n'être pas concomitante de celle du malade, n'en est pas moins exigée, puisqu'il faut avoir été analysé pour devenir analyste. Le rôle réservé au groupe par les deux techniques est plus délicat à définir, car la magie réadapte le groupe à des problèmes pré-définis, par le moyen du malade, tandis que la psychanalyse réadapte le malade au groupe, par le moyen de solutions introduites, Mais l'inquiétante évolution qui tend, depuis quelques années, à transformer le système psychanalytique, de corps d'hypothèses scientifiques vérifiables expérimentalement dans des instances précises et limitées, en une sorte de mythologie diffuse compénétrant la conscience du groupe (phénomène objectif qui se traduit, chez le psychologue, par la tendance subjective à étendre, à la pensée normale, un système d'interprétation conçu en fonction de la pensée pathologique, et à appliquer, à des faits de psychologie collective, une méthode adaptée à l'étude de la pensée individuelle seulement) risque de rétablir rapidement le parallélisme. Alors — et peut-être déjà, dans certains pays — la valeur du système cessera d'être fondée sur des cures réelles, dont bénéficieront des individus particuliers, mais sur le sentiment de sécurité apporté au groupe par le mythe fondateur de la cure, et le système populaire conformément auquel, sur cette base, son univers se trouvera reconstruit.

Dès à présent, la comparaison entre la psychanalyse et des thérapeutiques psychologiques, plus anciennes et plus répandues, peuvent inciter la première à d'utiles réflexions sur sa méthode et sur ses principes. En laissant s'élargir sans cesse le recrutement de ses justiciables qui, d'anormaux caractérisés, deviennent peu à peu des échantillons du groupe, la psychanalyse transforme ses traitements en conversions; car seul un malade peut sortir guéri, un inadapté ou un instable ne peuvent qu'être persuadés. On voit apparaître, alors, un danger considérable : que le traitement (à l'insu, bien entendu, du médecin), loin d'aboutir à la résolution d'un trouble précis toujours respectueuse du contexte, se réduise à la réorganisation de l'univers du patient en fonction des interprétations psychanalytiques. C'est-à-dire qu'on tomberait, comme point d'arrivée, sur la situation qui fournit son point de départ et sa possibilité théorique au système magico-social que nous avons analysé.

Si cette analyse est exacte, en effet, il faut voir dans les conduites magiques la réponse à une situation qui se révèle à la conscience par des manifestations affectives, mais dont la nature profonde est intellectuelle. Car seule, l'histoire de la fonction symbolique permettrait de rendre compte de cette condition intellectuelle de l'homme, qui est que l'univers ne signifie jamais assez, et que la pensée dispose toujours de trop de significations pour la quantité d'objets auxquels elle peut accrocher celles-ci. Déchiré entre ces deux systèmes de références, celui du signifiant et celui du signifié, l'homme demande à la pensée magique de lui fournir un nouveau système de références, au sein duquel des données jusqu'alors contradictoires puissent s'intégrer. Mais on sait que ce système s'édifie aux dépens du progrès de la connaissance, qui eût exigé que, des deux systèmes antérieurs, un seul fût ménagé, et approfondi jusqu'au point (que nous sommes encore loin d'entrevoir) où il eût permis la résorption de l'autre. Il ne faudrait pas qu'on fît répéter à l'individu, psychopathe ou normal, cette mésaventure collective. Même si l'étude du malade nous a appris que tout individu se réfère plus ou moins à des systèmes contra-

dictoires, et qu'il souffre de leur conflit, il ne suffit pas qu'une certaine forme d'intégration soit possible et pratiquement efficace pour qu'elle soit vraie, et pour qu'on soit certain que l'adaptation ainsi réalisée ne constitue pas une régression absolue par rapport à la situation conflictuelle antérieure. Résorber une synthèse aberrante locale par son intégration, avec les synthèses normales, au sein d'une synthèse générale, mais arbitraire, en dehors des cas critiques où l'action s'impose, représenterait une perte sur tous les tableaux. Un corps d'hypothèses élémentaires peut présenter une valeur instrumentale certaine pour le praticien, sans que l'analyse théorique doive s'imposer d'y reconnaître l'image dernière de la réalité; et sans qu'il soit, non plus, nécessaire d'unir, par son intermédiaire, malade et médecin dans une sorte de communion mystique, qui n'a pas le même sens pour l'un et pour l'autre, et qui aboutit seulement à dissoudre le traitement dans une fabulation. A la limite, on ne demanderait plus à celle-ci qu'un langage, servant à donner la traduction, socialement autorisée, de phénomènes dont la nature profonde serait redevenue également impénétrable au groupe, au malade et au magicien.

Claude Lévi-Strauss.

L'HOMME QUI MARCHAIT DANS UN RAYON DE SOLEIL

Mimodrame

La fosse d'orchestre du théâtre, au moment où le rideau va se lever, est occupée par une quinzaine de personnes, en majorité des hommes en tenue sombre, qui sont disposés face au plateau et sur les côtés, aux ailes de la fosse. Faute d'un qualificatif meilleur, et surtout plus révélateur, nous nous contenterons de les appeler : *les jurés du spectacle* : ils jugent *durant* le délit. La musique prélude dans la coulisse, musique que les jurés accueillent avec un correct plaisir. Les trois coups sont frappés et le rideau lentement se lève sur un décor de rue aux maisons basses, mal taillées et ingrates dans une ville qui pourrait être Pontoise. Profonde perspective coupée par un carrefour. Il est quatre heures de l'après-midi, en automne. Il pleut et le ciel est très nuageux. Les passantes et les passants se hâtent. Les uns ont un parapluie, les autres, plus nombreux, sont vêtus d'un imperméable. Peu de pauvreté mais aucun luxe, la tenue de pluie est obligée. Le timbre d'un magasin tinte. Un acheteur sort. Quatre heures sonnent à un clocher voisin. Un juré dans la fosse approuve cette astuce. Il pleut à grains fins et serrés. Dans le lointain, un train roule et se perd.

Un juré. — Ce bruit de locomotive était inutile...

Dans la grisaille, faisant une tache étincelante, apparaît un jeune homme, vêtu comme en été. Il marche sur la chaussée proche du trottoir, sa silhouette est entourée d'un cercle lumineux; le rayon magique de soleil s'accorde à son pas. Aucune goutte de pluie n'y pénètre. Le jeune homme a l'air heureux de flâner. Il ne pleut pas dans son univers et il le sait. L'envie des passants qui le dévisagent l'amuse. Des femmes lui sourient, se retournent.

Premier juré. — C'est invraisemblable! Lorsqu'il pleut, il pleut pour tout le monde...

Jurée femme. — Pas nécessairement.

Le jeune homme emprunte le trottoir et contemple l'étalage d'un magasin dont on ne distingue pas les objets.

Second juré. — Va-t-il entrer? Ce serait drôle!

Premier juré. — Que pourrait-il acheter? Et d'abord a-t-il de l'argent?

Jurée femme. — Un rayon de soleil ne peut s'échanger. C'est bien trop précieux!

Troisième juré. — Cette narration est très hermétique. Vous approuvez?

Quatrième juré. — Je n'approuve pas. Je me distrais à suivre.

Un attroupement de curieux se forme à distance respectueuse du jeune homme qui descend du trottoir et se remet en marche. Il tire de sa poche un croûton de pain et nonchalant le croque.

Deuxième juré, désapprouvant. — Ils ont tort de jouer avec du pain. Cela porte malheur.

(Nombreux « chut » dans la fosse d'orchestre.)

Le jeune homme se moque gentiment des passantes qui tentent de s'introduire dans son cercle lumineux. Irrésistiblement, elles sont repoussées. Le jeune homme mime son irresponsabilité dans ce refus.

Voici que s'approche lentement une jeune fille sans manteau ni fichu pour la protéger de la pluie. Tête nue, infiniment mouillée, elle s'avance, venant du carrefour. Sa pâleur est radieuse. Elle ne semble rien voir, insensible et lointaine. *Elle est la part attractive, toujours aimée en vain de la solitude, la grande Passante sans gage,* alors que le jeune homme en est la part aimante, *le Voilier.* Le jeune homme la considère et se porte légèrement vers elle. La jeune fille lève les yeux puis les abaisse et poursuit son chemin. Le jeune homme marche près d'elle, la complimente. Elle affecte de ne pas l'entendre ou sincèrement ne l'aperçoit pas. La pluie, la pluie tombe et le rayon brille. Le jeune homme s'écarte pour laisser passer un ouvrier qui transporte une longue échelle qui effleure le rayon. Le jeune homme s'ingénie à plaire.

Jurée femme. — Qu'attend-il pour lui offrir son rayon?

Quatrième juré. — Sans doute que la pluie s'apaise!

Cinquième juré. — Et c'est pour juger de ces choses qu'on nous a dérangés!

Sixième juré. — Par principe, je condamne ce qui n'est pas clair. Je suis loyal...

Second juré. — Il n'est pas permis de se rencontrer de la sorte! C'est puéril et inconvenant...

Huitième juré. — La fille est assez jolie, bien qu'un peu

froide, pour qu'on lui fasse confiance... Patience un peu...

Le jeune homme se plante devant la jeune fille. Il lui mime le bonheur de sa condition, condition qu'il désire lui faire partager. De ses deux mains, il lui touche légèrement les épaules. Les passants s'assemblent. Le jeune homme se lance contre eux. Effrayés par la vue dansante et menaçante du rayon, ils s'éclipsent.

Premier juré. — Je ne comprends goutte à tant d'étrangeté!

Troisième juré. — Je nie la prédestination!

Le groupe des jurés acquiesce. Le jeune homme et la jeune fille sont seuls maintenant. Il pleut toujours. La pluie est à peine discernable. Le jeune homme danse l'hymne du partage, le pas royal de la tentation solaire. Tantôt il prie le ciel, tantôt il supplie la jeune fille. Le ciel le comble, mais la jeune fille se refuse. Il étend les bras et son cercle lumineux s'agrandit. Il tente d'enclore la jeune fille qui demeure réfractaire, existant ailleurs. La frontière ne s'ouvre pas. Affolement du jeune homme. Mime du déchirement physique.

Les jurés dans la fosse s'agitent et protestent.

Premier juré. — Le soleil ne m'a jamais rendu à moi un pareil hommage... J'ai la prétention de le mériter.

Second juré, tourné vers le public. — Pourquoi le public ne proteste-t-il pas?

Troisième juré. — Le public n'est pas le jury. S'il protestait nous exigerions qu'on évacue la salle...

Quatrième juré. — Nous ne sommes pas ici pour notre plaisir. Nous devons rendre compte.

Dixième juré. — Voyons, Messieurs, du calme. Il y a certainement de la beauté là-dessous...

Onzième juré. — Vous concevez la postérité d'un tel couple?

Plusieurs jurés. — Pas d'intimité! Pas d'intimité! Nous plaidons la cause sacrée des sentiments et du devenir.

Les jurés s'esclaffent. Un juré fleurette avec une femme jurée qui se laisse séduire.

Le jeune homme s'enroule peu à peu dans son drame. Colère et révolte le soulèvent. Large poursuite de la pluie qu'il s'efforce vainement d'atténuer et d'interrompre. Dans un effort d'une violence extrême, le jeune homme parvient à s'arracher à son cercle, à s'isoler de l'interdit. Il le toise avec fierté. Un féroce bonheur se peint sur ses traits. Il mime la frénésie de la faux décapitant la moisson, de la hache abattant l'arbre, de la flèche cassant l'oiseau, de l'épieu clouant le loup. Mais il tombe foudroyé aux pieds de la jeune fille qui apaise d'un signe la blessure inguérissable, *la victoire qui s'expie.* Elle fait le tour du corps inanimé et le cercle sombre qu'elle dessine est exactement la réplique de celui du rayon lumineux. Elle se détourne, ruisselante de pluie et s'en va.

Second juré. — C'est un comble! Le saint qui perd son auréole!

Douzième juré. — L'apprenti sorcier, sous notre talon, tel un chien écrasé! Louée soit notre justice...

Les jurés sifflent et trépignent. Le couple des jurés fleureteurs quoique n'ayant rien vu hurle et manifeste.

Cinquième juré. — Ah! Ah! Ah! Maintenant le soleil est seul. Il a fait tout ce long trajet pour rien, l'idiot! Son homme lui claque dans les doigts! Banqueroute!

Troisième juré. — Cette pluie interminable sans éclair ni tonnerre... comme dans un rêve !

Quatrième juré. — Une ville sous un tel déluge, ça n'existe pas ! Écoutez les égouts chanter...

(Musique poignante dans la coulisse.)

Sixième juré. — Pour ce baladin dont l'existence est une pure provocation... les travaux à perpétuité !

Tous les jurés sauf un. — Au bagne ! Au bagne dont on ne revient pas ! Et aux fers d'abord !

Jurée femme. — La fille soumise avec lui...

Les jurés. — Allons délibérer. Marions ces impies dans un même verdict ! Appliquons-leur le maximum.

Chahut intense. Un juré se dégage et se dresse hors de l'ensemble. Tourné vers la salle, d'une voix déchirante, il lance :

Le juré. — Solitude... Solitude toujours condamnée... Solitude toujours incomprise... Solitude...

Tous les jurés se jettent sur lui, le terrassent et l'emmènent. On l'entend râler : « Solitude... Beauté... »

Le silence se rétablit. Une aigre et compacte poussière monte de la fosse, s'étend entre le public et le spectacle.

Le jeune homme qui est resté allongé sur le sol, se relève en titubant, et disparaît dans la coulisse. Le rayon de soleil, vertical, demeure fixe et vide au milieu de la scène, au milieu de la rue, comme un couteau lancé du ciel. La demie de quatre heures sonne. Il pleut. Un inquiet vent de feuilles s'est levé. Le rideau tombe sur le bruit sourd d'un train nomade qui manœuvre.

René CHAR.

René Micha et Alphonse de Waelhens

DU CARACTÈRE DES BELGES

« ... Il n'y a que des choses distinctes, proches, saisissables... »

Rainer-Maria RILKE.

«... Épervier de ta faiblesse!..»

René MICHAUX.

Si l'on cherche à préciser les raisons qui justifient ou expliquent l'importance relative de la Belgique dans l'Europe d'aujourd'hui, on n'aperçoit d'abord que des motifs d'étonnement. C'est qu'en effet la plupart des critères qui servent ordinairement à mesurer la puissance d'une nation fournissent, appliqués à la Belgique, des indications qui tendraient à placer ce pays très au-dessous de son rang réel. Le chiffre absolu de sa population est faible; son territoire, le plus exigu d'Europe. Sa situation géographique est bonne, mais non point privilégiée : présentant, à maint égard, de grands périls. L'absence presque totale de frontières naturelles (en un temps où de tels obstacles pouvaient encore suppléer la médiocrité des ressources militaires) l'a, tout au long de son histoire, ouverte aux invasions : le nombre de celles-ci est dès lors très élevé, plus élevé que pour n'importe quelle autre terre européenne.

On s'étonne davantage que la Belgique ait sans cesse résisté aux occupations étrangères et que, trouvant son bien en chacune, elle ait conservé, sous tant d'apports successifs, une unité et une originalité, alors qu'elle semblait, moralement plus encore que physiquement, désarmée. Car aux faiblesses déjà dites s'ajoute la diversité de langues et de cultures. Ce facteur n'est pas décisif et il se rencontre peut-être dans d'autres pays. Mais l'exemple le plus souvent cité, celui de la Suisse, est de peu de portée à l'égard de la Belgique : ce qui aggrave ici le problème est l'inégalité, au point de vue européen, des cultures nationales. Alors que l'allemand et le français (et, sans doute, l'italien, du reste parlé en Suisse par une très petite minorité de la population) offrent des cultures de même rang, qui, au besoin, peuvent se suffire sans avoir à se compléter, il n'en va pas ainsi de la culture néerlandaise (quelle que soit sa qualité). Or, le néerlan-

dais ou flamand est la langue de la partie la plus nombreuse et la plus dynamique de la population belge, de celle qui, selon toute apparence, élira les destinées du pays. L'histoire prouve que la concurrence des cultures, si elle joue avec une entière liberté, aboutit vite, en pareil cas, à l'oppression de l'une d'elles, mais qu'une égalité maintenue par la loi (c'est-à-dire, dans l'application, par toutes sortes d'artifices) dessine non moins sûrement un régime que beaucoup ressentiront comme arbitraire et injuste. La Flandre a fait l'expérience des deux systèmes. Ce n'est pas tout. Les Flamands cultivés savent que leur élite, pour vivre, doit prendre appui sur l'une des grandes cultures européennes. Pendant longtemps, ils ont craint qu'à se tourner vers la France ils ne fissent qu'entretenir de dangereuses ambiguïtés et renforcer la position de leurs rivaux (ceux des Belges qui usent du français). Ils ont donc suivi en général l'exemple des Hollandais (leurs frères de langue) et se sont inspirés principalement de la culture allemande. Cependant, il est apparu, en même temps que la première guerre mondiale, qu'une telle préférence recélait une menace contre l'unité nationale; plus clairement, à partir de 1940, qu'elle mettait en péril la culture flamande elle-même, précisément en raison de la proximité des langues. Les Allemands, dont la méthode politique et la propagande favorisaient à l'origine la culture flamande, en vinrent plus tard à considérer le flamand, dans la réalité de la vie concrète, comme un patois allemand. (Dans certaine ville, leurs plaques indicatrices, d'abord rédigées en trois langues, ne le furent bientôt plus qu'en français et en allemand, les petits fonctionnaires chargés de ce service ne voyant pas pourquoi l'on planterait côte à côte des poteaux portant l'un *Löwen* et l'autre *Leuven.*) Les Flamands s'aperçurent qu'ils travaillaient à leur propre malheur et que, cette fois, c'était l'absorption pure et simple qui les guettait. Leur réaction contre l'Allemagne, même dans le domaine de la culture, fut extrêmement vive, à peine moins désespérée qu'en Hollande. Beaucoup pensèrent qu'à tout prendre, mieux valait encore accepter la culture française, laquelle, en dépit du droit et du fait, n'avait guère modifié le rapport des forces existant en 1830 (jusqu'en 1918, moment où la réaction flamande commença d'être efficace, la frontière des langues avait conservé son tracé et, en Flandre même, les minorités de langue française ne s'étaient pas accrues de beaucoup).

Quant aux Wallons (sous réserve de ce qui est dit des Belges en général), ils appartiennent principalement à la culture française.

le sentiment de cette appartenance coïncidant depuis un siècle avec le rang social ou la fortune, chez plusieurs avec l'exercice du pouvoir, a donné à tous un complexe de supériorité. Jusqu'à la dernière guerre, leur fidélité à l'État, leur mépris de tout irrédentisme, leur loyalisme parfois bruyant à la Couronne s'est confondu avec la conscience plus ou moins claire d'intérêts profonds. Les Flamands, plus nombreux au moment où s'est constituée la Belgique, étant de loin les plus prolifiques, de surcroît les plus laborieux, cet avantage, qui n'était d'abord que du nombre, a lentement mais régulièrement aboli les autres inégalités. Aujourd'hui, la Wallonie s'inquiète des débordements de la vitalité flamande; ses privilèges ne sont pas en question — ils avaient disparu depuis longtemps (dans la loi, puis dans la vie courante); mais son originalité ethnique, là où elle subsistait encore, tend à s'effacer; une certaine défiance vis-à-vis du pouvoir central tempère son patriotisme. Dans le même temps, la Flandre, appelée par les lois de la démographie à des tâches et à des responsabilités nouvelles, abandonne sa roideur. Sa langue, sa culture, son particularisme ont servi jusqu'à présent de défense, de conscience, de symbole, d'espoir. L'espoir est désormais comblé (un espoir plus haut, qui viserait à imposer à d'autres cette culture, est inimaginable), l'attaque et les ripostes ne sont plus requises : la voici naturellement armée. Elle peut, sans risque et sans arrière-pensée, s'ouvrir à la langue et à la culture française : toutes les fois qu'il faut et même par plaisir. Ce mouvement, nous l'avons vu coïncider avec l'intuition d'un danger autrement grave : celui que représente pour la Flandre une langue consanguine mais plus riche; la défaite allemande n'a pas supprimé cette menace, elle lui a ôté pour un temps ses moyens d'action et son prestige. Dire que la Flandre est en train de conquérir politiquement la Wallonie qui l'inspire peu à peu de sa culture, à la manière de Rome et d'Athènes, serait non seulement exagéré, mais de beaucoup de façons faux et presque comique. Le rapport entre l'une et l'autre est plus complexe; une coexistence séculaire rompt ces oppositions, brouille ces perspectives; puis, Bruxelles engendre inlassablement des êtres ambigus, le plus souvent des monstres (inermes ou surarmés). Mais il existe entre les deux cultures, et les langues qui en sont le véhicule ordinaire, un déséquilibre naturel que le poids du nombre tour à tour accuse ou dérobe à la vue, selon que l'histoire se tourne.

Cependant, ces facteurs, si nombreux, si puissants de diversité

et de désagrégation, n'agissent pas sans limite. La Belgique n'est pas une création artificielle; elle procède d'une réalité qui, secondaire en d'autres nations, fonde à elle seule son existence et son unité. Les Belges ont un destin commun, parce qu'ils ont une manière commune de se comporter, de réagir et de se projeter : un même complexe caractérologique. Ce complexe explique qu'un Namurois se sente plus proche de chez lui à Bruges qu'à Reims, un Anversois moins étranger à Mons qu'à Groningen. Quelques-uns prétendent le contraire et se déclarent, selon le cas, Français ou Néerlandais de sentiment : mais ces discours, qu'inspire la raison politique, ne correspondent pas à l'expérience moyenne. Lorsque en mai et en juin 1940, des centaines de milliers de Belges de toutes les conditions se trouvèrent rassemblés dans le Midi de la France, ils réagirent de façon identique à l'événement : les Wallons et les Flamands se sentirent pareillement loin de leur pays. Une épreuve semblable répétée en Hollande produirait le même résultat (les Flamands réfugiés aux Pays-Bas pendant la guerre de 1914 en témoignent). Du reste, dans les deux cas, l'exil a paru d'autant plus cruel qu'il frappait des gens moins intellectuels et donc moins sensibles à la communauté de culture.

On ne saurait expliquer le caractère d'un peuple qu'en considérant son histoire : celle-ci étant la seule dimension existentielle du *groupe* humain, elle en devient aussitôt la mesure; en sorte qu'il n'y a aucun sens à parler d'un caractère que l'histoire ne manifesterait pas. Mais, du même coup, l'on suppose un facteur qui, antérieur à l'histoire et au caractère, détermine le groupe comme ensemble organique soumis aux mêmes événements. Ce facteur se trouve, le plus souvent, dans les conditions géographiques qui ont délimité les peuples et préparé leur destin. De telles frontières manquent toutefois à la Belgique (qui pourrait aussi bien comprendre le Pas-de-Calais ou le Brabant hollandais); au surplus, son histoire à diverses époques s'est confondue avec celle de régions très différentes et parfois très éloignées. L'on se voit dès lors renvoyé au complexe caractérologique qui seul justifie une réaction différente ici et là : ainsi le caractère est à l'origine de l'histoire, mais celle-ci le signifie et le constitue à mesure. Cette intrication perpétuelle existe également au niveau de l'individu (ce que je fais forme mon caractère, cependant celui-ci, vu du dehors, explique ce que je fais et la façon même). Elle ne constitue une difficulté que si l'on se réfère aux notions de cause et d'effet, que l'histoire rejette. Au surplus,

us voici instruits d'une circonstance non négligeable : l'unité la Belgique étant dans le caractère de son peuple, celui-ci ne arrête pas strictement aux frontières de l'État belge. Mais à mesure l'on s'en éloigne, les traits caractérologiques perdent de leur igrance ou de leur rigueur, jusqu'à ce qu'ils soient couverts par ielque autre complexe. Du reste, une certaine ambiguïté des caracres paraît déjà à l'intérieur des frontières.

Sans doute, la Belgique n'existe que depuis un peu plus d'un ècle, durée insuffisante à créer un caractère original. Mais toutes s études indiquent qu'aux différentes époques de leur histoire, s habitants de ce pays ont eu des réactions semblables à celles ie l'on constate aujourd'hui. En réalité, les facteurs politiques ii tendaient à abolir la Belgique ont joué successivement — mais on profondément; les constructions qui prenaient pied sur ce rritoire en prétendant l'annexer à d'autres se sont écroulées à ur tour. L'idée même de la Belgique a été battue en brèche penans des siècles. Tout se passe comme si elle était désormais le résidu réductible d'une Belgique plus grande contre laquelle les puisinces extérieures auraient lutté sans cesse pour en arracher quelque hose. Une force centripète se serait nouée dans le temps même où s circonstances se montraient moins favorables à son action. a Belgique serait devenue un état indépendant après que toutes s parties périphériques, moins résistantes, se fussent laissé absorber u conquérir, le noyau subsistant seul.

Le trait dominant de ce caractère, à partir duquel s'organisent s autres, est l'extrême proximité au réel. Le Belge paraît essenellement à l'aise dans la réalité matérielle et sensible à laquelle adhère spontanément et conforme les mouvements du corps, lus souvent ceux de l'esprit. Placé dans un milieu étranger, qui 'abord le désoriente, il s'y construit bientôt un *Umwelt* à sa portée, imité, mais où il retrouve sa liberté de mouvement. Sa réaction st la même vis-à-vis de l'ennemi. David Rousset, dans *L'Univers oncentrationnaire* (à moins que ce ne soit dans *Les jours de notre nort*), écrit que, de tous les internés qu'il a pu observer, les Belges 'adaptaient et résistaient le mieux au régime des camps. C'est jue le Belge est peu enclin aux regrets, aux projets, s'ils manquent l'un fondement sûr. Il ne sort pas de la situation donnée pour la omparer à celles qui auraient pu être ; il ne se laisse guère torturer oar les questions insolubles : « Que sont devenus les miens? », « Qui

suis-je désormais? », « Serai-je sauvé à la fin? ». Mais il s'efforce à tirer le meilleur parti de ce qu'il a, obtenant son salut grâce aux moyens de bord. Ici sa familiarité avec la matière lui fait voir, ou plutôt sentir tactilement, toutes les possibilités incluses dans chaque outil qu'il manie. Apte à faire tout de n'importe quoi, tout ce que permet la situation, il sait dès lors se résigner à l'impossible. Il n'est de châteaux que ceux qu'il touche; il n'en bâtit point en Espagne.

Proche des choses, son temps naturel est le présent. Le passé l'intéresse peu, sinon par le pittoresque. Il n'a pas le sens de l'histoire, mais le goût du folklore ou plutôt de la mascarade. Les coutumes drolatiques, les processions bizarres, les cortèges carnavalesques, les chevaux en jupon, les géants de carton pâte (dont la tête se prend aux fils des tramways, dont le ventre pointe comme celui des femmes enceintes), les emblèmes extravagants (imités des Infidèles, des Incas, des Bantous, de tous les peuples auxquels les Belges se sont frottés), les sociétés folkloriques (dont celle des Gilles de Binche est la plus connue, mais il en existe des centaines d'autres) : ces dissonances et ces anachronismes ne l'éloignent pas de la réalité, ils sont, comme on a écrit à propos de *La Princesse Brambilla*, les fantômes de la réalité. Le Belge, pour se divertir, regarde le réel quotidien à travers des lunettes coloriées : devenu soudain inefficace. Ce sont les oppositions tranchées, les tons nets et aigus, qui symbolisent le plus vivement cet inefficace. A son gré, les couleurs mieux que les sons destituent « l'outilité » deschoses : elles sont la marque du réel dans sa réalité même, inutile et pure.

Son peu de dilection pour l'histoire procède en partie de la façon dont on la lui enseigne. Il n'apprend pas l'histoire d'un peuple, comme il arrive dans les écoles de France ou d'Allemagne, mais le cours d'événements qui se sont déroulés sur les terres, ou à peu près, qui forment aujourd'hui la Belgique. Son pays lui est représenté comme une scène vide dont les figures ne s'animent que pour donner la réplique aux Romains, aux Français, aux Espagnols, aux Autrichiens. Surgissent des monarques rusés comme Louis XI, des ambassadeurs cruels comme ceux de Philippe II ou débonnaires comme ceux de Marie-Thérèse d'Autriche : à la scène suivante, ces marionnettes tombent dans une trappe. Si même il s'agit de princes issus de son sang, tels que Charles-Quint ou Charles le Téméraire, l'écolier belge ne peut les suivre longtemps du regard, car le soleil ne se couche jamais sur les États de l'un et, pour l'autre, on raconte qu'il

s'embourbe dans le lac de Morat (mais qu'avait-il besoin de chercher querelle aux Suisses?) et qu'il meurt à demi mangé par les loups sur un étang glacé près de Nancy. Il n'échapperait à tant d'incohérence que s'il connaissait l'histoire de l'Europe même.

Le Belge vit dans le présent; il ne distingue l'avenir que dans la mesure où il le voit s'amorcer dans le présent. C'est dire qu'il traite volontiers tous les plans de chimères et néanmoins recommence sans cesse ses travaux. Les commerçants ou les artisans ruinés n'éprouvent pas le complexe de la déchéance; ils se lancent dans de nouvelles affaires, changent de métier et, avec l'aide de Dieu, font enfin fortune. Ce présent est le concret immédiat.

Lié à cet immédiat, le Belge est incapable de prendre quelque distance à l'égard de sa situation. Il méprise à la fois les idées et les mots.

Pour les idées, il s'en défie d'instinct, comme si elles allaient le conduire au delà de lui-même, de ses raisons, de ses pouvoirs, finalement au delà du réel. Il dirait volontiers, avec T. E. Lawrence, que « nous ne devrions pas franchir en pensée les bornes que nous assignons à nos actes ». Il appelle les idées des vues de l'esprit (mais les yeux du corps sont plus sûrs), des théories (mais elles n'importent que dans la mesure où l'événement les vérifie; or, celui-ci est propre à en vérifier plusieurs), des abstractions (mais ce dont on prétend les tirer vaut mieux) : le plus souvent des nuées. Émises par d'autres il faut les craindre davantage : elles signifient peut-être la ruse, le propos de détourner l'attention du vrai, de cacher son jeu, en tout cas un vain amusement, à peine un ornement du discours. Si le Belge entend parler de bien commun, de salut de la patrie, de démocratie, de gouvernement des meilleurs, il hausse les épaules ou, s'il prend au sérieux l'orateur, c'est pour chercher ce qui se cache derrière ces grands mots. Son dédain, et parfois son dégoût de la politique, vient de ce que, dans les assemblées délibérantes, la doctrine l'emporte sans faute sur la conduite, les problèmes sont résolus à l'aide de slogans, l'intérêt qu'on a dans une affaire et qu'on distingue clairement est perdu parmi d'autres, noyé dans un intérêt général que personne ne voit. Trouvent grâce les ministres, non qui flattent l'opinion en la nourrissant de promesses, mais qui la touchent et au besoin la combattent, par le plus strict étalage des faits : c'est ici seulement, dit-on, qu'apparaît la question et la réponse. Si les faits, considérés de plus haut, justifient une conclusion un peu générale, il est naturellement permis de l'exprimer, mais sans

que le regard cesse d'embrasser la matière dont on est parti. A l'abstraction, on préfère toujours la somme des concrets : on se méfie donc des statistiques qui, pour former la lumière, abandonnent les couleurs.

Ceux des Belges que l'étranger révère doivent cette considération à leur sens du concret. Dirigeant des débats internationaux ou des pools financiers, assumant la mission de médiateurs ou d'arbitres, ils tranchent sur le vague des idéaux, sur l'hypocrite des appétits, d'habitude aussi sur le brillant des discours, par l'attention exclusive qu'ils donnent au réel ramené à ses dimensions les plus justes, s'il le faut les plus dérisoires, dépouillé de tout préjugé, de tout principe, de toute discipline de l'esprit; ils découvrent de cette façon des solutions simples, plates, quelquefois hardies. L'efficace tient lieu des autres vertus; cependant elle comprend l'équité comme appartenant au réel : du reste, au regard belge, les moyens coïncident avec la fin. Le réalisme anglo-saxon est bien différent, qui traite chaque affaire en prévision d'un bien supérieur sous-entendu : il suppose une tradition, un sûr instinct national, une hiérarchie des concepts, des objets et des instruments, une certaine dissimulation. Les Anglais se trompent toutes les fois qu'un vaste dessein, même senti obscurément, les porte à négliger les conditions propres d'une situation particulière; les Belges — lorsque cette situation ne peut être dénouée que par des moyens extérieurs qui la transcendent et auxquels par conséquent ils n'ont pas songé ou qu'ils ont rejetés. Mais les uns et les autres corrigent leurs erreurs avec une promptitude et un acharnement également remarquables.

Ces traits aident à comprendre que la Belgique, si elle possède des savants, des juristes, des moralistes, ne compte aucun grand philosophe. D'une manière générale, on peut même affirmer que la vie intellectuelle et l'enseignement universitaire n'ont pas atteint, avant 1914, le niveau que le pays avait acquis dans d'autres domaines. L'université institue un enseignement théorique et pratique propre à former des avocats, des ingénieurs, des médecins, des notaires : rarement à développer et à approfondir des connaissances générales, ce qu'on appelle aujourd'hui la culture, ou même l'esprit scientifique. Son organisation, ses programmes, ses cours sont, à quelques exceptions près, conçus en fonction de l'élève moyen. Un professeur chargé d'une matière générale ne peut se dispenser de l'exposer en entier (se borner, par exemple, à un domaine particulier qu'il étudierait à fond, les élèves acquérant seuls ce qui importe

à l'obtention du grade); non plus, se dispenser d'interroger lui-même ses élèves en fin d'année; au surplus, l'usage établit une relation stricte entre la matière enseignée et celle de l'interrogation; enfin, l'assistance aux cours est rendue obligatoire par la loi, nul n'étant admis à l'examen s'il n'a suivi au moins un tiers des leçons. L'université a gardé ici un caractère bourgeois qu'elle n'a plus guère en France : les étudiants qui subviennent à leurs propres besoins sont extrêmement rares; les étudiantes ne forment guère plus du cinquième de l'effectif total; tout est mis en œuvre pour que les frais d'écolage, dépensés à bon escient, préparent d'honorables carrières.

Répugnant aux idées parce qu'elles l'éloignent, croit-il, de l'expérience, il est naturel que le Belge répugne aux mots qui le tiennent en respect, créent entre le réel et lui un écran irréfragable : un vide où il perd pied, une ouverture sur l'infini, une référence à l'abstrait.

La langue — n'importe quelle langue — lui semble un instrument facile à manier pour autant qu'elle se borne à désigner, à saisir immédiatement les choses. Mais qu'elle cesse de plonger dans le donné et veuille découvrir un système ou une structure de relations abstraites, il s'en désintéresse. Il acquiert sans peine les rudiments de plusieurs langues, mais n'en parle aucune correctement : son vocabulaire, même dans sa langue maternelle, demeure pauvre, beaucoup moins varié que celui dont usent les Français ou les Hollandais. Les chroniques consacrées au génie de la langue et à sa grammaire qui, dans les journaux des autres pays, obtiennent un succès constant et suscitent la réaction innombrable des lecteurs n'éveillent aucun écho en Belgique. Le langage ici épuise son rôle dans la communication, il est instrument d'intelligibilité pratique.

On en peut juger encore par la façon de parler. Le Belge s'exprime avec force gestes. Sans doute n'en fait-il pas plus — et peut-être moins — que le Français; mais on les remarque davantage. C'est qu'ils tendent à évoquer, à rendre présent, ce dont il est question et non point à souligner la pensée. Ils offrent un langage parallèle au discours phonétique et trahissent sans cesse le peu de confiance accordée aux mots. En France, ils indiquent un allié : ils accusent l'unité du sens porté par la phrase et qui menace de se perdre dans le temps de la parole.

L'humour belge est nécessairement lié au geste, à la figure, à la situation : un mot d'esprit, que n'éclaire pas une situation, n'est pas compris.

Cependant, ce sens du réel, qui d'abord caractérise les Belges, ne signifie point défaut d'imagination. Peut-être en va-t-il ainsi chez les Hollandais, depuis que la Réforme les a en quelque manière éteints. Mais ici l'imagination et la raison pratique procèdent du même pas — ce qui peut s'observer par exemple dans la peinture où elles se nourrissent et s'accroissent l'une l'autre régulièrement. Les rêveries de Breughel ou d'Ensor offrent la même précision, qui n'est pas seulement celle du détail juste, de la chose vue, comme on dit, mais de la machine en mouvement. La vision fantastique a été éprouvée jusqu'au point où elle s'organise en un monde vivant ayant sa substance, sa forme, sa finalité propre. Dans le *Pays de Cocagne*, qui tourne autour d'une table comme de son soleil, le cochon porte un couteau à la ceinture, l'œuf à la coque marche sur des pattes d'oiseau : le spectateur anime cela à son gré. Imagination active qui l'emporte sur la réalité au fur et à mesure qu'elle lui emprunte ses lois. De Charles-Quint, qui occupait ses loisirs à monter et à démonter des montres, on raconte qu'il fit célébrer ses funérailles de son vivant : orgueilleuse boîte à musique qui dut servir aussi à mirer ses contemporains. Les Belges ne paraissent si proches du réel que parce que le réel, même infini (agrandi dans les toiles de Permeke aux limites de la nature), se réfracte directement dans leurs prunelles. Depuis des siècles, les peintres flamands font descendre le ciel sur la terre, associent le Christ à la table des paysans, l'accueillent joyeusement dans les villes. Que l'on compare ces œuvres à celles de l'école italienne, ou française, ou allemande : tantôt elles décrivent de façon plus significative la réalité courante, tantôt elles la dérèglent d'une main plus profonde. Mais dans tous les cas, concrète et sensible, la réalité même se veut présente : elle se confond à l'imagination, comme, dans les théories fameuses de Hervey de Saint-Denis, elle compose, en assemblant des fragments venus de tous les points du souvenir, le rêve.

L'exemple de la poésie belge est à la fois plus frappant et plus subtil : car, dans l'objet qui l'inspire, dans l'opération qui la constitue, dans le langage qui l'informe, on découvre à coup sûr, à l'intérieur même de sa substance, quelqu'un des traits que nous avons cités.

L'objet est le plus concret possible : saisi par le poète comme il le serait par l'œil du peintre, de gauche à droite, suivant un mouvement de conquête et de curiosité inlassable. C'est une poésie descriptive, témoignant de données sensibles plus que de sensibilité,

pleine d'harmonies et de désharmonies imitatives. Verhaeren, en français, Guido Gezelle, en flamand, la représentent justement. Si elle ne traite pas *de natura rerum*, mais dévoile le cœur humain ou, plus rarement, fixe un être abstrait, ses sujets sont bientôt rendus visibles, traduits en comportements et en images que sauve parfois la beauté (Odilon-Jean Périer, Van de Woestyne, Van Ostayen). Dans les correspondances qu'invente Maeterlinck, il y a un sens particulier du concret — qu'il s'agisse de la terre ou du ciel — un sens brutal de la couleur, de la saveur, de la clameur, du volume, qui n'est pas du tout celui de Baudelaire ou de Swedenborg, qui est peut-être celui de Rimbaud (formé à Charleville) :

« Hôpital! hôpital au bord du canal!
Hôpital au mois de juillet!
On y fait du feu dans la salle!
Tandis que les transatlantiques sifflent sur le canal!

. . . .

On empoisonne quelqu'un dans un jardin!
Ils célèbrent une grande fête chez les ennemis!
Il y a des cerfs dans une ville assiégée,
Et une ménagerie au milieu des lys!
Il y a une végétation tropicale au fond d'une houillère!
Un troupeau de brebis traverse un pont de fer!
Et les agneaux de la prairie entrent tristement dans la salle! »

Antonin Artaud a fort bien vu que le symbolisme se distingue, dans les *Serres Chaudes* (1889), par « une certaine façon d'unir une sensation et un objet, de les mettre sur le même plan mental, en évitant la métaphore ».

Cependant, cet exemple nous a introduits dans l'opération poétique. La transformation que les poètes de ce pays font subir au réel paraît non pas plus profonde, mais plus directe, plus simple, plus grossière aussi, par là même plus efficace et délirante. Restituer les choses en leur existence concrète, qu'elles existent ou n'existent pas, les faire entrer de force dans son univers et toucher du doigt, familièrement, c'est évidemment le travail d'une imagination physique, organisatrice, mécanicienne, que ne transcendent ni ne freinent les idées : d'une imagination pure. Amusante application de la parole de Lautréamont : « La poésie doit avoir pour but la vérité pratique. »

Quant aux mots, ils sont pris au pied de la lettre, mais dans

l'épaisseur que discerne la vue, qu'éprouve la langue. Le mot colle à la chose, l'évoque entièrement, plastiquement, de toutes parts, ainsi qu'une étoffe ou une écorce, ou une autre chose qui serait elle-même. Entre les choses et les mots, aucune transparence ni aucun jeu. Les subtilités, s'il s'en trouve, relèvent du réel, dont le mystère et la figure sont fidèlement reproduits par la chose-mot. Cette coïncidence ne fait malheureusement pas échec à l'impropriété des termes : l'usage, ici, a créé des quiproquos, que l'on aperçoit et que l'on corrige d'autant moins que le lien entre le langage et l'objet est plus serré.

Nous ajouterons que cet univers poétique se meut sans cesse, ou plutôt qu'il donne l'illusion du mouvement parce qu'autour de lui gravite le regard. Une des différences qu'on peut constater entre, par exemple, la poésie de Michaux et celle de Ponge, si semblables dans l'intention, est que *Le Parti Pris des Choses* immobilise l'objet, le considérant d'un œil agrandi sous trois ou quatre faces, guère plus, au lieu que *Mes Propriétés* ou *L'Espace du Dedans* ne s'en emparent que pour l'abandonner, comme si d'autres objets déjà sollicitaient l'attention. Cette dernière démarche n'annonce pas la fluidité héraclitienne, celle de Char, mais l'énormité de la vision, celle qui, belle ou laide, gonfle la peinture flamande. Et, chaque fois, l'ample moisson est amenée sur le sec, comme toute la flotte des ennemis de Lilliput ou Gulliver même, sans perdre un pouce de taille ou une parcelle de vie, et cependant réduite aux dimensions d'un monde dépendant, celui, si proche et si utile, où s'affaire le Belge.

Henri Michaux a fait un bon portrait du Belge. Il n'y a guère songé et certainement ne l'a point voulu (les Belges, qui échappent au caractère général, détestent le reflet qu'ils en trouvent chez leurs compatriotes) : mais enfin, un certain Plume ressemble beaucoup aux gens d'ici.

Plume offre un mélange d'astuce et de sottise, d'insolence et de timidité, d'insouciance et d'agitation, qui confirment notre propos Rappelons qu'il est décrit de préférence dans des lieux extraordinaires (pour lui) ou à des moments insolites. C'est ainsi que cet homme paisible s'éveille un jour tout trempé de sang : sa femme gît près de lui, partagée en huit fragments; le juge en fait la constatation, non sans en tirer quelque idée de jugement; mais Plume, qui n'a pas suivi l'affaire, se rendort. Nous l'entendons fort bien : car, si l'on croît être dans son lit et dans sa maison et qu'on repose

en vérité sur le chemin de fer, avec sur soi sa femme coupée en morceaux, il faut s'attendre à des désagréments et même au mystère, en tout cas à une réalité qui vous transcende : mieux vaut dès lors en prendre son parti. Si Plume voyage, or il voyage continuellement, il se montre très réservé : qu'on lui refuse un lit, qu'on mette une racine dans son assiette, qu'on l'oblige à coucher avec une mère de neuf enfants couverte de boutons, qu'on l'empêche de voir le Colisée, qu'on le jette à fond de cale, il ne se plaint pas, il ne veut pas s'attirer d'histoires inutilement. Au contact d'un univers hostile dont il n'a pas encore percé les lois, il rentre dans sa coquille; il s'y tiendra le temps qu'il faut; mais, une fois les mesures prises, il triomphera de toutes les difficultés. Enfermé dans un compartiment de train avec sept morts dodelinants, il s'en débarrasse en douce, et ses manœuvres ayant paru suspectes aux vivants, il trouve une explication à chaque chose. Admis auprès de la reine, et bientôt dans sa chambre à coucher, il découvre aisément les règles d'un jeu subtil, bien qu'inattendu en un tel lieu; puis, convaincu d'avoir manqué de respect à la souveraine, il s'en tire par une relation de ses voyages; il est vrai que le roi surgit à la fin — mais nous sommes sûrs qu'il y aura une autre fin. Les observations de Plume vont toujours au plus près. S'il est question de lui couper un doigt, il s'inquiète au sujet de sa mère à laquelle justement il allait écrire; mais, l'opération faite, voici qu'il subit les reproches de sa femme : « Les infirmes, dit-elle, c'est méchant, ça devient promptement sadique. » Ce dernier cri appartient à l'imagination dévorante, cependant exacte, dont nous avons parlé.

Personne plus que le Belge n'est habile à exploiter les ressources d'une situation, à exprimer le contenu latent, à changer un temps faible en un temps fort : sans jamais oublier le cœur de la question, la dévidant à mesure, sans recourir à une pensée abstraite, en s'aidant d'expériences immédiates. Il va, comme un insecte, qu'un fétu dérange mais ne détourne pas de sa procession. On peut le perdre, l'arrêter, le tuer, envahir et occuper son territoire, lui-même ou ses fils savent la vanité de ces violences et que l'ennemi aura moins de patience et d'attention au concret. De 1940 à 1944, il y a eu des Belges pour profiter de la présence allemande; très peu pour croire à sa durée. A cet égard, aucune prévision issue de doctrines, mais un instinct collectif éprouvé par beaucoup d'invasions; des affinités secrètes, comme en a le petit peuple, avec l'adversaire quel qu'il soit. C'est ce que Henri Michaux, parlant des années

mauvaises, a appelé « exorcismes par ruse », « par ruse concertée ou tâtonnante » :

« Je romps
Je plie
Je coule
Je m'appuie sur les coups que l'on me porte
Je gratte
J'obstrue
J'obnubile
Je fais rétrograder la marche des vivants
Et toi, qui en misère as abondance
Et toi,
Par ta soif, du moins, tu es soleil,
Épervier de ta faiblesse, domine! »

Une attention si constante aux conditions du réel ne va pas toujours sans myopie ni sans gaucherie. Chaque fois que la circonstance eût exigé un survol de quelque hauteur, cette pérégrination à même le sol, avec les tours et détours qu'impose le relief, aboutit à des résultats médiocres, provisoires, comiques. Imaginons les *recherches d'un chien* (de Kafka) sans « la petite fêlure » qui l'ennoblit : la quête de l'Essentiel. Baudelaire a traité, de différents points de vue, de la vulgarité des Belges : il n'en a guère cherché les raisons. C'est, croyons-nous, que le plan de son pamphlet *La Belgique déshabillée* écarte délibérément les qualités fondamentales du modèle. Le choix du concret, en tous lieux et en toutes circonstances, surtout s'il est servi par une imagination sans repos, aboutit, par un travail inverse à celui qu'accomplit l'abstraction, à un concret de plus en plus concret : c'est-à-dire (car il s'agit toujours de situations, de comportements, de spectacles généraux) à ce qu'il y a de plus pesant dans l'homme. Il est une façon de faire, de parler, de penser, de voir même, qu'on nomme vulgaire parce qu'elle se porte vers le bas : cette façon change avec les époques et les sociétés, mais sa tendance demeure immuable. La fête du mariage n'évoque plus aujourd'hui les beuveries que peignaient Jordaens ou Rubens (le « *goujat habillé de satin* » de Baudelaire), mais, par exemple, le traiteur et ses gens qui s'emplissent les poches, les commères qui jasent, le suisse à l'église dont les mollets de papier ont tourné, ou n'importe quoi qui réduise l'événement au visible. Le récit qu'on en peut faire est nécessairement ignoble : parce que, comme

le cinéma, il enregistre uniquement des gestes et, comme le mauvais cinéma, ne leur accorde jamais une signification qui dépasse le signe — une transcendance humaine. René Clair a beau, dans *Le Chapeau de paille d'Italie*, multiplier les « petits faits vrais », même vulgaires : ce sont autant d'allusions à autre chose, un vent d'allègre quintessence les soulève au niveau de la comédie humaine. Mais ici l'on craint d'être dupe : l'on se fie à ce qu'on croit véritable, mettons à l'argent; mais si par hasard l'argent devient signe de grandeur, donc abstraction, on l'abandonne pour quelque observation plus modeste. La platitude d'un grand nombre de Belges semble ainsi la forme extrême du dédain des idées et des mots. Elle trouve une application (ou une autre explication) dans les relations avec autrui, dont nous parlerons plus loin. Elle est sans doute favorisée par l'exiguïté du territoire qui, ici comme ailleurs, rétrécit les horizons, et souvent les esprits. Plume fournit un exemple de cette fidélité au réel poussée à bout, c'est-à-dire à la bêtise; nous le citons dans le texte de Michaux parce qu'il reproduit exactement (mais sur le plan de l'art) la langue et le style même de cette curieuse agitation :

« . . . .

» *Il se rendit à la Société Générale, fit passer sa carte au sous-directeur, mais ayant été introduit, plutôt que de montrer sa lettre de crédit, il jugea à propos de s'informer des principales curiosités de la ville arabe, de Bousbir, et des cafés mauresques, car on ne peut quitter Casa sans avoir vu la danse du ventre, quoique les femmes qui dansent soient juives et non musulmanes. Il s'informa donc de l'endroit, se fit conduire au café mauresque, et il avait déjà une danseuse installée à sa table commandant une bouteille de porto, quand il se rendit compte que tout ça, ce sont des bêtises; en voyage, avec ces fatigues inaccoutumées, il faut premièrement se restaurer, il s'en alla donc et se dirigea vers le restaurant du Roi de la Bière dans la ville nouvelle; il allait s'attabler quand il réfléchit que ce n'était pas tout, quand on voyage, de boire et de manger, qu'il faut soigneusement s'assurer si tout est en règle pour l'étape du lendemain; c'est ainsi qu'il convenait, plutôt que de faire le pacha à une table, de rechercher le plus tôt possible l'emplacement du bateau qu'il devait prendre le lendemain.*

» *Ce serait du temps bien employé. Ce qu'il était déjà occupé à faire, quand il lui vint à l'esprit d'aller faire un tour du côté des douanes. Il y a des jours, où ils ne laisseraient pas passer une boîte de dix allumettes, et celui qu'on trouverait porteur d'une pareille boîte, soit qu'on la trouvât sur lui, soit au sein de ses bagages, s'exposerait aux pires mésaventures. Mais en chemin, songeant combien souvent le service de la Santé est confié à*

des médecins ignorants qui pourraient bien empêcher de monter à bord une personne en parfaite santé, il dut reconnaître qu'il serait fort avisé de se montrer, en bras de chemise, tirant de l'aviron, exubérant de vigueur malgré la fraîcheur de la nuit, et ainsi faisait-il quand la police toujours inquiète, le questionna, entendit sa réponse et dès lors ne le lâcha plus. »

Un tel caractère n'existe ni chez Molière, ni chez Goldoni, ni chez Swift, ni chez Hoffmann, ni chez Calderon; on en trouve des traces chez Gogol, mais l'âme en est différente. Quant aux figures traditionnelles du bon sens populaire, que peignent toutes les littératures, elles échappent essentiellement à notre sujet : avec des fortunes diverses et des nuances particulières (la satiété bourgeoise, la grossièreté, la paillardise, l'esprit excrémentiel, l'imbécillité, la couardise), Sancho Pança, Leporello, Caliban, Jacques le Fataliste, signifient *l'autre*, l'avers de l'image principale : c'est cette image qui importe à l'écrivain (et à la symbolique des nations), cependant que le double donne des verges, tire la moralité ou fait rire.

Le Belge a sans doute du bon sens, mais il a aussi de l'imagination; il aime les nourritures terrestres, mais il peut s'en détacher précisément parce qu'il se représente celles de l'autre monde sous les couleurs les plus vives; il est courageux (non point téméraire), prêt à risquer sa vie (moins, il est vrai, sa tranquillité) pour quelque bien clairement perçu; il est avisé en affaires, mais sans cette rouerie ou cette vanité qui signalent d'autres peuples. La vigueur des ordres religieux et l'efflorescence mystique font évidemment partie d'un tel complexe, lequel n'exclut que les querelles de doctrine. Ruysbroeck l'Admirable ne gravit pas l'échelle de Jacob (pas plus que Jérôme Bosch ne descend aux enfers), mais il incline son âme jusqu'au moment où Dieu s'y montre.

Enfin, il arrive que des Belges réagissent au sentiment commun, à l'indifférence aux idées, à la défiance des mots : voici naître des faiseurs de systèmes ou de discours qui, sur un tel fond, et poussant aux extrêmes, évitent rarement le ridicule. Les idées pures les enivrent. Cependant quelques-uns, sous des théories habiles, déguisent une juste connaissance des faits : jouant ainsi sur les deux tableaux, ils gagnent quelquefois (l'expérience monétaire de M. Gutt en 1944). Ce qui trouble un instant l'opinion internationale.

Nous avons dit que la Belgique possède des hommes d'action, non de doctrine. La vie des partis vérifie le mieux notre affirmation.

Le parti socialiste a fourni à la IIe Internationale quelques-uns de

es leaders, mais aucun théoricien original du marxisme. L'œuvre e Henri De Man (élaborée du reste à l'étranger) ne fait exception u'en apparence. Elle prétend « dépasser » le marxisme en soulinant les mobiles subjectifs de l'activité individuelle tels qu'ils pparaissent immédiatement. Mais il n'y a plus de marxisme dès u'on cesse de mettre en lumière, à la fois immanent et transcenant aux comportements particuliers, un *sens* universel, caractéistique d'une classe sociale ou d'une période historique. Cet aspect, ourtant essentiel, du marxisme échappe à De Man, et lui échappera ncore en 1940 lorsque, pour « sauver ce qui pourrait l'être des onquêtes ouvrières », il s'efforcera de pousser le roi dans la voie le la collaboration politique. Le socialisme belge ne s'inquiète guère l'appliquer authentiquement la méthode de l'analyse marxiste; l a en vue des objets pratiques et les conquiert au moment opportun. Il est peu d'exemples où sa politique se laisse guider par la perception du sens que les événements tracent en dépit ou en dehors des intentions de ceux qui les déclenchent, et qui constitue pourtant, en stricte orthodoxie, leur vérité réelle. Une telle perception supposerait à l'égard des faits une distance que le Belge, socialiste ou non, ne manque jamais de juger dangereuse : elle tendrait à chercher la vérité d'un acte dans son avenir plutôt que dans son présent, et à nier qu'expérience signifie familiarité avec l'immédiat.

Cette façon de considérer les choses étant commune aux socialistes et à leurs adversaires, on ne s'étonnera pas qu'elle ait profondément influencé l'évolution sociale. Sauf les industries métallurgiques, les verreries, une partie des industries chimiques, des industries textiles, et bien entendu les charbonnages, la Belgique est un pays d'entreprises petites et moyennes. Le patron, qui connaît ses ouvriers et prend part à leurs travaux, est naturellement enclin à défendre la paix sociale. Il sait que de faibles salaires, de mauvaises conditions d'existence engendrent de mauvais travail; que l'exploitation de la main-d'œuvre est un faux calcul. Il déteste la grève et tout autant le lock-out. Il ne s'oppose pas aux réformes dès le moment où il les trouve fondées en raison, il entend par là : avantageuses aux deux parties et dépouillées de vaine idéologie. Au début de ce siècle, il a accueilli, sans grande résistance, les premières conquêtes des travailleurs. Celles-ci ont rapidement gagné du terrain parce qu'une fois le « fait social » admis, les entreprises les plus importantes ont considéré les nouvelles mesures comme partie intégrante du cahier des charges. Cette sorte de progrès

matériel s'est maintenue jusqu'à nos jours. Le niveau de vie du peuple belge est l'un des plus élevés du monde; la législation sociale (au sens strict) très complète, plus profonde et plus efficace que celle de la Grande-Bretagne ou de la France.

Mais, en même temps, la Belgique demeure, quant aux principes, le pays le plus farouchement conservateur qui soit. En ceci, nul paradoxe. S'il s'agit du *régime* de la propriété ou des rapports fondamentaux entre le capital et le travail, c'est-à-dire de statuts abstraits, la majorité des Belges est incapable de penser aucune modification. Les structures économiques semblant exister depuis toujours, elles sont jugées conformes à la nature des choses. L'idée qu'elles appartiendraient à un ordre historique, à une évolution de facteurs que l'expérience quotidienne ne perçoit pas aussitôt, cette idée paraît une pure rêverie : d'autant plus dangereuse qu'elle suscite des espoirs fallacieux, trouble l'effort du travailleur, finalement diminue le rendement de l'entreprise. Ainsi s'explique, par exemple, que les occupations d'usine soient à peu près inconnues ici (elles seraient brisées par un gouvernement à direction socialiste). Que les nationalisations, qui figurent au programme des partis ouvriers, soient encore lettre morte. Du reste, cette dernière revendication est soutenue sans ardeur et l'opinion moyenne n'y démêle aucune idée-force. Le vrai problème étant régulièrement ignoré, l'on se borne à discuter, sur la foi de statistiques contradictoires, si les nationalisations étrangères ont freiné ou accéléré la production. L'on souhaite sans doute d'éliminer la pression qu'exercent, sur la vie du pays, les intérêts particuliers et les monopoles de fait, mais on ne croit guère à ces puissances occultes et à ces grands desseins. Supposé qu'ils existent, on estime que l'intervention de l'État ne ferait qu'augmenter les abus. L'attitude générale d'hostilité à l'égard de l'État (que nous devrons élucider) surprend d'autant plus, si l'on s'en tient aux faits, que les chemins de fer et les postes, seuls organes étatisés, fonctionnent à la satisfaction générale, ce qui n'est point le cas des services publics encore aux mains d'entreprises privées. Ajoutons que les économistes à tête étroite écrivent volontiers que la Belgique, seul pays qui n'ait pas nationalisé certaines entreprises, est aussi, de ceux qui ont fait ou subi la guerre, celui qui jouit de la meilleure situation économique, argument qui n'est pas sans effet sur les esprits.

Le conservatisme belge se marque encore dans la stabilité des partis. Les élections de 1946 ont révélé que la carte politique était

demeurée à peu près identique à celle de 1939. Tout au plus le rapport de forces entre les deux partis ouvriers s'est-il légèrement modifié au profit des communistes. Mais ce mouvement fut beaucoup moins vif que dans d'autres pays, puisque les socialistes restèrent trois fois plus nombreux que leurs adversaires et que leur recul ne fut pas général. Au reste, il est probable que si des élections avaient lieu en ce moment, les communistes reperdraient cette avance. Si, comme il est raisonnable, on porte au compte des jeunes électeurs ce faible progrès communiste, à la disparition d'électeurs âgés le recul un peu plus important des libéraux (lequel à son tour serait annulé aujourd'hui), on doit conclure que la guerre n'a pas changé les convictions politiques des Belges : à peine a-t-elle imposé aux nouvelles classes de votants une répartition de voix différente. On s'aperçoit de cette stabilité à d'autres faits. Lorsque, en septembre 1944, le gouvernement se réinstalla à Bruxelles, il ne comprenait, à une exception près, que des personnalités ayant tenu un premier rôle avant la guerre; son chef, M. Pierlot, était aussi celui du gouvernement de 1940. Les Belges n'eurent donc point la déception de voir disparaître de la scène politique les hommes de la Résistance : aucun de ceux-ci n'y avait paru. Il en fut de même pour les idées. Un parti nouveau tenta de réunir, suivant l'exemple du travaillisme britannique et du *Parij van de Arbeid* hollandais, les socialistes et les démocrates-chrétiens : il ne recueillit que 50.000 voix et ne put faire élire qu'un seul député. Le mot fameux de Charles Woeste sur la « parenthèse » de 1914-1918 s'est révélé plus juste aujourd'hui qu'à l'issue de la première guerre mondiale, puisque celle-ci ouvrit la voie au suffrage universel alors que 1940 n'a apporté que la promesse (longtemps différée) du vote des femmes.

Quant au gouvernement lui-même, il ne tarda pas, du moins sur le plan politique pur, à retomber dans les anciennes querelles. Alors qu'il groupait tous les partis, les sociaux-chrétiens s'en retirèrent à propos de la « question royale ». Aux élections qui suivirent, ils s'efforçèrent de transformer le scrutin en un plébiscite sur le retour du roi; mais ils n'obtinrent pas la majorité absolue qu'ils espéraient. Peu après, ils revinrent au pouvoir en s'alliant aux socialistes. La Belgique fut ainsi le premier pays à rejeter les communistes dans l'opposition. A plusieurs reprises, l'aile conservatrice du parti social-chrétien, qui n'a accepté que sous la contrainte l'alliance des socialistes, a tenté de leur substituer les libéraux. A cet effet, elle a usé de différents prétextes, l'affaire royale, les

réformes de structure. Le principe de ces réformes étant désormais admis, il s'agit d'en limiter l'application et le développement. Les socialistes se mettront inévitablement au travers d'une telle vue. Un renversement de la majorité paraît donc nécessaire. Le P. S. C. conservareur l'attend des prochaines élections, en particulier du vote des femmes. Ainsi serait rétablie, entre gens de bonne compagnie, la coalition catholique-libérale qui a gouverné le pays sans interruption, ou presque, de 1920 à 1939. Ainsi encore serait contrainte dans l'opposition la classe ouvrière tout entière, à la seule exception des démocrates-chrétiens qui, dans une telle assemblée, feraient figure d'otages. Ce jour-là, la parenthèse serait vraiment close.

Les partis (hors le communiste) n'expriment pas, ici, une doctrine politique définie, ni même un jugement particulier sur les problèmes de ce temps. Ils cristallisent l'opinion de leurs adhérents sur des questions qui, depuis le XIXe siècle, ont cessé d'appartenir à la politique réelle : les désaccords apparents d'une bourgeoisie unanime sur l'essentiel. Pour le reste, ils comprennent tous les avis comme si chacun d'eux formait le Parlement à lui seul. Un Belge est social-chrétien, libéral ou même socialiste, comme un Américain est républicain ou démocrate. Cette confusion, qu'entretiennent ceux à qui elle profite, a une conséquence grave : accédant au pouvoir, les partis sont également voués à l'impuissance. La nécessité d'agir fait éclater toutes leurs divisions : dans un tel péril, ils remettent sans faute à demain ce qu'ils ne peuvent trancher aujourd'hui. Ainsi rien ne se passe jamais en Belgique; ce qui répond, du reste, à l'idéal politique de la plupart des gens.

Le parti communiste seul est vraiment homogène. C'est qu'il est plus soumis encore que ses voisins français ou italiens aux consignes extérieures et qu'il a constamment borné son rôle à l'opposition. Celle-ci, du reste, il l'a médiocrement conduite, ne distinguant pas, parmi les thèmes qui lui étaient offerts, ceux qui eussent obtenu une résonance populaire. Pourtant, au moment de la Libération, il possédait beaucoup d'atouts. Ses organes, réduits à l'essentiel, mais solides, avaient mieux résisté aux hasards de la clandestinité que les énormes machines du parti socialiste, promptement déséquilibrées et quelquefois trahies. Il semblait que les cadres formés par la Résistance dussent, sans trop de peine, prendre en main les effectifs ouvriers désorientés. *Le Drapeau Rouge*, organe communiste, fut, pendant quelque temps, abondamment répandu dans tous les

milieux : ceci le perdit; développant à la fois toutes les démagogies, il éveilla toutes les méfiances. Dans le même temps, les socialistes, forts d'une longue expérience, reconstituèrent syndicats, coopératives et mutualités. Leur succès fut rapide. Déjà lors des élections de février 1946, ils avaient regagné la plus grande partie du terrain perdu. Aujourd'hui leur position est meilleure que jamais puisque, à une ou deux exceptions près, ils ont la majorité dans tous les syndicats. Ils sont l'une des dernières sections européennes de la IIe Internationale à disposer d'une base ouvrière nombreuse.

Le parti socialiste pourrait bien découvrir un jour qu'à défaut de génie politique, le courage, et la persévérance, paient. Il soutint constamment une politique économique qui, pour indispensable qu'elle parût au redressement du pays, n'en était pas moins difficile et impopulaire. Après l'opération de M. Gutt tendant à résorber l'excès de signes monétaires, il s'agissait de maintenir le pouvoir d'achat des salaires, en interdisant ou en freinant le plus possible leur hausse nominale, comme aussi celle des prix. Les communistes combattirent ce « blocage » des salaires; quant aux mesures limitant ou contrôlant les prix, ils en dénoncèrent la duperie dans les villes, quitte à en réclamer la levée dans les campagnes. Les conservateurs, hostiles comme il est naturel à toute augmentation des salaires, le furent également à toute législation sur les prix : c'est qu'elle devait déplaire à la plupart des industriels et à la masse des petits commerçants. On les entendit prêcher à la fois la défense du franc et la liberté économique, la réduction des impôts et l'indemnisation des dommages de guerre. Le parti socialiste sut résister à la démagogie des uns, aux illusions et aux appétits des autres. Surtout, il sut comprendre que le « dirigisme » de l'État répugnant au peuple belge, il fallait n'en garder jamais que l'indispensable. Lorsque la production indigène et les importations de l'étranger rétablirent l'équilibre entre l'offre et la demande, et bientôt entre les prix et les salaires, ils consentirent aux partisans du laisser-faire, laisser-passer, des concessions de plus en plus nombreuses. Ils n'évitèrent point les erreurs, les contradictions, les excès; improvisèrent plus qu'il ne sied ou paraît équitable, n'hésitant pas à balancer un mal par un autre; résolurent des conflits sociaux à l'aide d'artifices, d'atermoiements, de poudre aux yeux, qu'ils puisèrent un peu au hasard. Mais cette inspiration généreuse et cet empirisme portèrent enfin des fruits que les Belges, malgré qu'ils en aient, trouvent moins amers que ceux du voisin.

Le parti socialiste n'est pas, pour autant, à l'abri des difficultés, ni même des dissensions. Celles-ci sont de divers ordres. D'abord, certains militants regrettent que, dans son ensemble, le socialisme belge ait abandonné jusqu'au mythe de la révolution sociale. Abandon qu'explique, sans le justifier à leurs yeux, la compénétration de la classe ouvrière et de la petite bourgeoisie. Celle-ci se renforce à mesure que s'élève le niveau de vie des travailleurs; elle ne constitue pas, ainsi qu'ailleurs, une classe séparée des autres par une cloison étanche; elle se renouvelle sans arrêt et se trouve ainsi préservée de la décadence qui atteint, par exemple, la bourgeoisie française. Une telle situation brise naturellement tout élan révolutionnaire. D'autre part, le parti socialiste est divisé sur le projet (wallon) d'un état fédéral. Il y est favorable en Wallonie, où il dispose de la majorité; défavorable en Flandre, où ses représentants, beaucoup moins nombreux, craignent que le fédéralisme ne les laisse isolés devant l'écrasante supériorité du parti social-chrétien. (La position des autres partis paraît plus simple : les communistes, à peu près inexistants en Flandre, soutiennent la réforme que les sociaux-chrétiens combattent pour leur part; quant aux libéraux, leur division, qui est superficielle, se résoudra sans doute en faveur de l'opinion bruxelloise, hostile au projet.) Enfin, quelques-uns parmi les socialistes s'inquiètent timidement de la politique extérieure de M. Spaak, qui semble entièrement tournée vers les États-Unis. Ils ont foi dans l'Europe Occidentale, approuvent ce qui l'aide à fonder son unité et par exemple l'union économique belgo-néerlandaise, concèdent que l'alliance militaire d'une très grande puissance lui donnerait plus de force, et cette sorte de prestige qui aujourd'hui accompagne les armes, mais ils se demandent si le plus important est bien de se trouver dans le camp des vainqueurs, si la victoire jamais sauvera ce que la paix sauve tous les jours.

Le parti libéral, dont le déclin est lent mais constant, joue depuis trente ans un rôle qui ne correspond plus à sa force réelle : il le doit à la rivalité des socialistes et des catholiques. En dehors de quoi il offre l'image même de l'impuissance. Il unit bizarrement la grande bourgeoisie conservatrice et anticléricale à la petite bourgeoisie issue du prolétariat ou qui menace d'y choir. Il ménage l'une et l'autre : fait diversion à son conservatisme (honteux), à son patriotisme (cocardier), à son manchesterianisme (sans génie), en se proclamant, suivant les électeurs, le parti des lumières ou du progrès social ou de la liberté. Le combat contre le « dirigisme collectiviste »

lui a permis, ces temps-ci, de contenter tout le monde : son aile droite, par les grands coups qu'il a paru porter aux nationalisations, son aile gauche (si l'on peut ainsi dire) par ses incessantes moqueries sur les excès de l'organisation économique. Cette démagogie tend naturellement à disputer au parti social-chrétien, les faveurs de la classe moyenne commerçante, dont l'importance s'est accrue grâce à la guerre, au marché noir et, paradoxalement, à quelques règlements absurdes.

A parler franc, le parti social-chrétien l'emporte de beaucoup sur les autres par le mélange des idéaux, la confusion des doctrines et le galimatias politique. En changeant de nom peu après la guerre, le parti catholique a voulu manifester sa « déconfessionnalisation » — mais cette métamorphose n'a pas dépassé les mots. Aujourd'hui, comme il y a trente ans, il réunit des gens appartenant à toutes les classes sociales, qui ne s'entendent sur aucun problème politique, pas même sur la notion de démocratie parlementaire dont ils se réclament également. Le conflit entre les Wallons et les Flamands, les boutiquiers et les paysans, les possédants et les non-possédants est traversé par celui, plus aigu et plus considérable, qui sépare les démocrates-chrétiens et les bourgeois conservateurs. Si ce conflit traduisait spontanément la lutte et l'opposition des classes, il pourrait être source de progrès; mais il est faussé dans son déroulement parce que l'un des composants domine l'autre. La bourgeoisie conservatrice possède les chefs, l'expérience, l'argent et la presse : c'est plus qu'il ne faut pour faire la pluie et le beau temps. A l'intérieur de sections locales, que la décentralisation du parti rend toutes-puissantes, les représentants ouvriers n'ont pu se défaire d'un complexe d'infériorité à l'égard des avocats, des médecins, des notaires, des brasseurs, des minotiers, des filateurs, des négociants, en un mot, de ceux qui, depuis l'avènement politique du Tiers-État, n'ont cessé de représenter à leurs yeux le pouvoir. A aucun moment ils n'ont imposé leurs vues aux conservateurs : non que ceux-ci aient leur programme propre (ils ne souhaitent jamais que de laisser aller les choses comme elles vont), mais l'intérêt supérieur du parti et son unité sont régulièrement mis en jeu pour contraindre les démocrates. Les campagnes électorales démontrent cette incapacité à s'accorder sur un programme proprement politique. Toutes prennent la forme d'une diversion. L'une évoque la question religieuse (résolue depuis longtemps dans la réalité des faits), telle autre son application habituelle, la défense de l'enseignement libre (mieux

assurée ici que nulle part en Europe, sauf l'Espagne et le Portugal). La bourgeoisie libérale, pareillement intéressée à la division des socialistes et des démocrates-chrétiens, entre avec zèle dans le même jeu et, aidée parfois de quelques socialistes, ressuscite le vieil anti-cléricalisme.

A cette lumière, la question royale devient, d'un certain point de vue, assez simple. Retenons ici ce qui importe à notre sujet. Léopold III a quelques-unes des qualités de l'homme privé; cependant son incapacité politique est reconnue par tous ceux qui ont pu en juger. Il n'a pas trahi, mais s'est trompé en des matières où la sanction de l'histoire est irrécusable. Après la guerre, l'abdication était la seule solution possible. Tout le monde l'eût admise, si le parti social-chrétien s'y était rallié et n'avait transformé en problème moral une difficulté purement politique. Les Belges, affirma-t-il (ou à peu près), doivent être fidèles au roi : par reconnaissance envers celui qui leur a sauvé la vie (en mettant fin, le 28 mai 1940, à une effusion de sang inutile), par souci d'équité envers celui qui a rempli ses devoirs dans la dignité sinon dans l'honneur (en refusant de céder au chantage du chancelier Hitler, en adoucissant le sort des prisonniers, en sauvant l'essentiel), par respect du principe monarchique, garant de l'unité et de la force belge. Ces raisons et quelques autres, que connaît le cœur populaire, triomphèrent au delà de toute espérance : le P.S.C., qui affrontait sans programme les élections de 1946, loin d'être vaincu, obtint un des grands succès de sa carrière. La manœuvre réussit même trop bien, car ses auteurs, qui ne désirent pas plus le retour du roi que les autres partis, se trouvent aujourd'hui fort ennuyés d'avoir suscité une espérance qu'ils ne peuvent combler; accusés chaque jour de duplicité ou au moins de modérantisme, ils craignent de voir se tourner contre eux le mouvement qui les a sauvés.

Ce rapide examen des partis illustre plusieurs de nos hypothèses. Il montre qu'aucune doctrine ne gouverne ici l'évolution de la vie politique. Étrangers aux principes, les partis n'entraînent aucun partage rationnel des opinions, ne reflètent aucune classe homogène, ne dessinent aucun avenir précis. Ce sont des associations de citoyens, nées autour de convictions étrangères à l'ordre politique, qui s'efforcent de résoudre les affaires courantes au mieux de leurs intérêts et au jour le jour. Cet empirisme trahit la défiance du Belge à l'égard de l'État et plus généralement « le complexe de la petite nation ». Une longue habitude, née des guerres et des occupations (surtout

l'espagnole, l'autrichienne et la française) identifie l'État à l'Étranger. Toute manifestation de la puissance publique qui transcende le cadre local semble dangereuse ou hostile. L'on en demeure si convaincu — fût-ce inconsciemment — que les partis eux-mêmes hésitent à user du pouvoir, sinon pour procéder à des nominations : ils répugnent à une politique qui les ferait apparaître autrement que sous la forme d'administrateurs comptables du bien de chacun. Il n'existe pas de lieu en Europe où le mépris de l'État (tenu pour la première vertu de l'homme raisonnable) soit aussi répandu qu'en Belgique, l'indiscipline aussi systématique, la fraude fiscale aussi ingénieuse. Le complexe de la petite nation renforce cet état de choses. Les Belges sont persuadés, non seulement qu'ils ne peuvent exercer aucune influence sur le cours de monde, mais encore sur les événements de leur propre pays déterminés, en dernière analyse, par des facteurs qui leur échappent. Nourrir une politique, quelle qu'elle soit, est dès lors un vain souci; mieux vaut se vouer à ses propres affaires, dont on est maître. Tel est le fond du « bon sens belge », tant admiré ici et parfois à l'étranger. (Vertu médiocre, qui a eu du moins un effet heureux : interdire, comme ridicule, tout nationalisme belge.) Précisément, l'on soupçonnait Léopold II d'avoir une politique internationale : elle contribua à le rendre impopulaire. L'on accueillit froidement le don du Congo : ç'en sera fait, dit-on alors, de notre tranquillité, devenus puissance coloniale nous serons mêlés aux querelles des grands, l'État pèsera davantage sur la vie de la nation. Les raisons que l'on tire d'un esprit casanier ne sont pas fondées : les Belges n'ont pas cette timidité-là (rappelez-vous Plume qui « voyage, qui voyage continuellement ») : du reste, ils ont toujours eu d'énormes intérêts à l'étranger (Russie, Chine, Égypte, Espagne). Le comportement des Belges sous l'occupation (dont nous avons parlé incidemment) fournit un exemple qui combine la méfiance de l'État et le complexe de la petite nation. De 1940 ou 41 à 1944, le peuple belge fut à la fois le plus antiallemand et celui dont la résistance armée, sans être inexistante, parut la plus faible. C'est qu'il doute naturellement du succès d'une invasion et trouve d'instinct les moyens qui la rendent inefficace à l'égard de l'homme privé; en revanche, il juge inutile et chimérique de se révolter. La Hollande, qui comptait à l'origine plus de germanophiles que la Belgique, connut, à deux reprises, des grèves générales et des émeutes, qui furent réprimées dans le sang. Mais le goût inné des habitants pour l'ordre et la discipline, leur sens de l'État,

firent respecter des règlements grâce auxquels l'occupant vida le pays. (Par exemple : à La Haye, les Allemands trouvèrent dans les dossiers du Ministère du Ravitaillement une documentation complète sur les laiteries; à Bruxelles, il fallut six mois pour l'établir, et elle était naturellement fausse.)

Plus difficiles à débrouiller que les relations au réel (y compris le réel politique) : les relations interhumaines. Le Belge est fort sociable. Nous voulons dire qu'il recherche et aime la présence d'autrui. Les solitaires sont rares et tenus pour originaux. Mais la portée de cette sociabilité est assez particulière. Le Belge a trop le sens du réel, des résistances qu'il oppose, pour ne pas tenter de le vaincre avec l'aide d'autrui. Il vérifie à la lettre l'idée de Heidegger que nous rencontrons les autres au travail. D'innombrables sociétés réunissent des gens en-communauté-de-situation qui, par elles, se proposent une certaine fin : professionnelle, amicale, sportive, philanthropique. S'assemblent ainsi régulièrement les anciens combattants, les anciens étudiants, les hommes de science, les hommes d'œuvres, les hommes d'affaires, les amis de la musique, ou des bêtes, ou de la forêt, les membres passifs de clubs de football, les collectionneurs de timbres-poste, les joueurs de cartes, les gens nés la même année ou qui ont reçu un jour la même décoration, etc... Le Belge moyen est membre de deux ou trois de ces associations, qui absorbent la plus grande partie de son existence sociale : en revanche, l'amitié vraie lui est rarement accessible. Il s'entretient avec autrui de son existence quotidienne, de ses soucis, de ses intérêts, unit ses efforts aux siens pour obtenir l'objet désiré; il ne souhaite pas apprendre de l'autre ce qu'il est lui-même Occupé sans trève à transformer le monde ambiant, il se découvre et se mesure dans ses œuvres; avide d'en entreprendre de nouvelles, pour son profit ou son plaisir, il attend des autres qu'ils l'aident. Mais il n'existe authentiquement que par cette perpétuelle conquête du réel, donc par le monde. L'amitié vraie est différente. Elle vainc la luxuriance intérieure qui toujours échappe à elle-même et ne peut dire son nom. Si j'ai un ami, j'acquiesce à l'image qu'il me renvoie de moi-même; il accepte d'être tel que je le vois; sa liberté décide de moi comme je décide de lui. De cet échange (quel qu'en soit l'objet immédiat et même s'il est banal), de cette mutuelle élection naît la relation interhumaine. Mais il n'est pas facile de la nouer entre des êtres qui s'épuisent dans leur rapport aux choses, qui s'unissent de préférence pour favoriser leur prise sur les choses :

ici, le devenir de soi s'accomplit par l'action sur l'objet et non par le dialogue humain. Le Belge, bien qu'il soit simple (sachant ce qu'il veut), se sent mal à l'aise sur le terrain de la vraie amitié. Ne s'ouvrant pas à autrui, ne se dissimulant pas non plus, parce que son intimité n'est que visée du monde, il se sauve par la vulgarité cordiale. Il ne se montre ni ne se cache : il est là, dans ce qu'il fait, dans son travail, dans son plaisir; chacun peut l'y voir. Il ne cherche pas davantage à pénétrer l'autre : il n'imagine pas qu'on puisse être ailleurs que dans la figure qu'on dessine, il n'existe pas d'autre moi pour lui. Si, par hasard, il se trouve pris à l'écheveau de la subjectivité, il se débat et se perd un instant. Mais vite, il retourne à son univers familier : débouche une bouteille, montre sa maison, vante son jardin, raconte les tours qu'il joue à ses rivaux : il témoigne de la réalité de sa présence en vous tapant sur le ventre ou l'épaule. La vulgarité devient caractéristique : elle manifeste l'incapacité de se comporter envers autrui considéré en lui-même. Avoir des gestes vulgaires consiste à substituer une relation aux choses à une relation interhumaine. C'est s'abandonner au corps-objet ou au corps-instrument au lieu d'en user symboliquement, comme de signes qui s'adresseraient aux autres hommes; aller directement aux choses sans passer par l'intermédiaire de la communication; on oublie son moi ou l'autre, indiscernablement; comme dit le langage courant, on « est sans façons ». Ceci explique peut-être que le Belge, qui se querelle facilement, déteste la violence gratuite. Doué d'un champ de conscience étroit (étant sans distance), il se rebelle contre qui s'interpose entre sa fin et lui-même. Il va droit au fait. Mais si l'adversaire est vaincu, il ne se soucie pas de lui en imposer l'aveu. L'opinion d'autrui lui est indifférente si elle est inefficace, et la violence, en tant qu'elle pare à l'échec d'une relation intersubjective, odieuse.

Enfin, comme autrefois dans son théâtre, un peuple se reflète aujourd'hui dans ses sports (dans sa façon de les pratiquer, de les regarder). En Belgique : le désir de vaincre l'emporte sur le goût du jeu; la volonté sur l'intelligence; celle-ci toutefois n'est pas absente si l'on entend par là l'appréhension des règles, des mouvements, des pouvoirs, des résistances du sport dans le moment même où il s'accomplit; le sport d'équipe est préféré à tout autre, parce qu'il joint l'acharnement et l'intelligence pratique, multipliant l'un par l'autre; le spectacle du sport, les foules qu'il assemble,

les musiques, les cris, les disputes qu'il éveille, les couleurs dont il se pare, sont chose très importante; de même, qu'il soit vu, et immédiatement saisi, par un grand nombre de gens à la fois (au bord des routes, dans les stades); les Belges triomphent dans les sports où le réel est surmonté par patience et fidélité, non par système préconçu ou discipline (rien qui ressemble ici à la science anglo-saxonne, à la rigueur nordique); cependant c'est dans tous qu'ils occupent un rang honorable parmi les nations : parce que le sport n'est jamais que lutte avec le temps, ou l'espace, ou les hommes, et que les qualités et les défauts des Belges le servent principalement dans la lutte. Les sports les plus populaires sont le football, qui soumet à la figure, à l'utilité, à la dépense commune les efforts et les talents individuels; le cyclisme, qui exige de l'endurance, la connaisance exacte du corps et de la machine, l'instinct mouvant de la course; le jeu de balle, dont les règles très simples, l'installation prompte et peu coûteuse, les côtés bon enfant plaisent particulièrement aux ouvriers wallons : on s'y exerce le dimanche ou le soir, dans les rues et sur les places, en manches de chemise.

Ainsi se dégage peu à peu la qualité majeure du peuple belge, celle qui lui donne sa fonction propre dans l'Europe d'aujourd'hui : sa prodigieuse vitalité (Dostoïevsky disait déjà : sa vitalité de chat). Collant aux choses et les aimant, éprouvant d'instinct que l'homme est dans ce qu'il fait, le Belge travaille sans cesse. Il ne désespère jamais, parce que le réel demeure toujours présent, prêt à recevoir sa marque. Ce qui nous frappe aujourd'hui en d'autres pays, où vivent des peuples plus riches et plus doués que nous ne sommes, c'est leur résignation ou leur inquiétude, leur inaptitude à entreprendre et à créer. Ils veulent des assurances ou remâchent des regrets. Ils sont las parce qu'ils ne croient plus à ce qu'ils font ou ne s'y reconnaissent guère. Ils tournent leur regard vers eux-mêmes et vers les autres. Au temps de la catastrophe, ils vivent la civilisation des époques heureuses, sûres d'elles-mêmes. Mais, hélas! cette sécurité, ils ne l'ont plus. La Belgique est heureuse parce qu'elle ne sort pas de l'immédiat. De là ses limites, mais aussi ses vertus et, naturellement, sa bonne conscience.

Constatant l'identité de culture qui existe entre la Belgique flamande et les Pays-Bas et se souvenant que le destin historique des deux pays fut souvent confondu, l'on juge parfois, au dehors,

que Flamands et Hollandais forment un même peuple. C'est à nos yeux une erreur si l'on admet, ainsi que nous l'avons fait, que le complexe caractérologique, l'attitude fondamentale à l'égard des choses et des gens fournit l'élément décisif de toute entité nationale. Quoi qu'il en soit du passé, la communauté de caractère entre Belges et Hollandais n'existe plus. Du reste, les langues ne sont point identiques : le flamand parlé par la plupart des Belges est plus éloigné du hollandais (par sa structure, son vocabulaire, sa prononciation) que le pire français de Bruxelles ne l'est de celui de Lille, par exemple.

Le Hollandais se distingue du Belge de beaucoup de façons, mais trois sont essentielles à son comportement.

La Hollande n'a à aucun degré le complexe de la petite nation. Puissance coloniale de premier ordre depuis les origines mêmes du colonialisme, rivale, souvent heureuse, des Anglais sur mer, victorieuse en mainte guerre, fille aînée de l'église réformée, elle a été pour le luthéranisme ce que l'U.R.S.S. fut pour le communisme : guide et gardienne de l'espoir. Le Hollandais sait qu'il a dans le monde une mission et il n'oublie pas son importance. Fait pour donner l'exemple, il se doit de le donner réellement, non dans les mots; sans cesse regardé, il veut répondre à ce regard. La dignité du maintien, la correction de la tenue, la « voornaamheid » ont pour lui une valeur absolue : les ivrognes hollandais marchent droit.

La Hollande témoigne abondamment des liens existentiels qui unissent le capitalisme au protestantisme [1]. Ses habitants aiment la richesse, mais abstraitement. Ils entendent dominer la matière, s'en servir en vue de l'action, ou de l'affirmation de soi, cependant ils la craignent et la méprisent en elle-même. Le spectacle de la vie, de ce qu'elle offre de grouillant, de désordonné, d'insolite leur fait horreur. Leurs maisons sont propres, rigoureuses, rien n'est laissé au hasard; l'existence quotidienne est soumise à des préceptes sans ombre. Baudelaire disait que l'odeur qui règne en Belgique est celle du savon noir; s'il avait poussé plus au Nord, il eût flairé l'encaustique ou pas d'odeur du tout, comme l'exige une hygiène plus sévère. Le Hollandais se refuse à voir les choses en elles-mêmes et sans l'homme. Sa religion lui enseigne que là est le mal, que la nature est corrompue, que tout doit être accompli, construit, ordonné à nouveau. Se confondre avec la vie, admettre les détours, les obscu-

1. Cf. R. Tawney : *Religion and the Rise of Capitalism.*

rités, les violences et les ruses du réel : c'est dévier de sa route, abandonner le plan divin. Que les choses existent et prolifèrent, on peut s'y résoudre à la rigueur : non qu'elles vous tirent à elles. Le Hollandais à bicyclette ne fait pas corps avec sa machine; il demeure droit et raide; il est un homme qui use d'un vélo, affrontant le vent, non un mobile qui se déplace.

La coexistence de deux confessions religieuses, presque égales en nombre sinon en influence, renforce les traits précédents (le complexe de la grande nation et le protestantisme). Le Hollandais ne s'éprouve lui-même qu'à travers son groupe, lequel à son tour affirme sa spécificité en s'opposant aux autres groupes; il devient ce qu'il est grâce à cette appartenance et non point grâce à ses relations aux choses ou aux êtres rencontrés concrètement. Il faut donc que cette appartenance soit manifeste d'emblée. Si l'on ajoute à cette division en communautés religieuses (dont l'une déchirée en sectes nombreuses), le partage social, l'émulation et quelquefois l'hypocrisie, on aboutit à un réseau extrêmement compliqué de conventions, de marques extérieures, de signes évidents : il existe plusieurs dizaines de formules différentes selon qu'on s'adresse par écrit à un noble, à un juge, à un médecin, à un avocat, à un fonctionnaire, à un professeur (les épithètes varient pour l'enseignement moyen et supérieur), etc... La situation sociale de chacun éclate dans l'apparence. Une conséquence de cela est que le Hollandais, privé du contrôle de la société, tombe de son cadre, perd son identité. Le voici en proie à cette matière qu'il avait projet de contraindre — et qui prend brutalement sa revanche : pour quelques heures, caricature du Belge.

René Micha et Alphonse de Waelhens

LA MORT DANS L'AME (III)

17 *juin*.

— Viens, dit Pinette. Allez, viens!

— Non.

— Allez, allez! viens donc.

Il regardait Mathieu d'un air implorant et charmeur.

— Ne fais pas chier l'homme, dit Mathieu.

Ils étaient tous deux sous les arbres, au milieu de la place, l'église en face d'eux, la mairie à droite. Devant la mairie, assis sur la première marche du perron, Charlot rêvait. Il avait un livre sur les genoux. Des soldats se promenaient à pas lents, seuls ou par petits groupes : ils ne savaient que faire de leur liberté. Mathieu avait la tête lourde et douloureuse comme s'il avait bu.

— Tu as l'air de mauvais poil, dit Pinette.

— Je *suis* de mauvais poil, dit Mathieu.

Il y avait eu cette épuisante ivresse d'amitié : les types flambaient sous la lune et ça valait la peine de vivre. Et puis les torches s'étaient éteintes; ils étaient allés se coucher parce qu'ils n'avaient rien d'autre à faire et parce qu'ils n'avaient pas encore l'habitude de s'aimer. A présent, c'était un lendemain de fête, on avait envie de se tuer.

— Quelle heure est-il? demanda Pinette.

— Cinq heures dix.

— Merde! Je suis déjà en retard.

— Eh bien! Magne-toi, vas-y.

— Je ne veux pas y aller seul.

— Tu as peur qu'elle ne te bouffe?

— C'est pas ça, dit Pinette. C'est pas ça...

Nippert passa près d'eux sans les voir, les yeux en dedans, recueilli.

— Emmène Nippert, dit Mathieu.

— Nippert? T'es pas fou?

Ils suivirent des yeux Nippert, intrigués par son air aveugle et son pas dansant.

— Qu'est-ce que tu paries qu'il entre à l'église? demanda Pinette.

Il attendit un moment puis se claqua la cuisse :

— Il y entre, il y entre! J'ai gagné.

Nippert avait disparu; Pinette se tourna vers Mathieu et le considéra d'un air perplexe :

— Paraît qu'ils sont plus de cinquante là dedans, depuis ce matin. De temps en temps il y en a un qui sort pour pisser et il rentre tout de suite après. Qu'est-ce que tu crois qu'ils fabriquent?

Mathieu ne répondit pas. Pinette se gratta le crâne :

— J'ai envie d'y jeter un coup d'œil.

— Tu es déjà en retard pour ton rancart, dit Mathieu.

— Merde pour le rancart, dit Pinette.

Il s'éloigna nonchalamment; Mathieu s'approcha d'un marronnier. Un gros paquet lâché sur la route : voilà ce qui restait de l'État-major divisionnaire; il y en avait comme ça dans tous les villages; les Fritz les ramasseraient en passant. « Qu'est-ce qu'ils attendent, bon Dieu? Qu'ils se pressent! » La défaite était devenue quotidienne : c'était le soleil, les arbres, l'air du temps et cette envie sournoise d'être mort; mais il lui restait de la veille, au fond de la bouche, un goût refroidi de fraternité. Le vaguemestre s'approchait, encadré par les deux cuistots; Mathieu les regarda : dans la nuit, sous la lune, ces bouches lui avaient souri. Plus rien; leurs durs visages fermés proclamaient qu'il faut se méfier des coups de lune et des extases de minuit : chacun pour soi et Dieu pour tous, on n'est pas sur terre pour se marrer. Eux aussi, ils étaient au lendemain d'une fête. Mathieu tira son canif de sa poche et commença de tailler l'écorce du marronnier. Il avait envie d'inscrire son nom quelque part dans le monde.

— T'écris ton nom?

— Ben oui.

— Ha! Ha!

Ils rirent et passèrent. D'autres soldats les suivaient de près : des types que Mathieu n'avait jamais vus. Mal rasés, avec des yeux brillants et de drôles d'airs; il y en avait un qui boitait. Ils traversèrent la place pour aller s'asseoir sur le trottoir, devant la boulangerie fermée. Ensuite, il en vint d'autres et d'autres encore que Mathieu ne connaissait pas non plus, sans fusils ni molletières, avec des visages gris et de la vieille boue sur leurs souliers. Ceux-là, on aurait pu les aimer. Pinette, en rejoignant Mathieu, leur jeta un regard malveillant.

— Alors? demanda Mathieu.

— L'église est pleine. — Il ajouta d'un air déçu : Ils chantent.

Mathieu referma son canif; Pinette demanda :

— Tu écris ton nom?

— Je voulais, dit Mathieu en mettant son canif dans sa poche. Mais ça prend trop de temps.

Un grand gaillard s'arrêta près d'eux; il avait un visage las et flou : un brouillard au-dessus de son col déboutonné.

— Salut les gars, dit-il sans sourire.

Pinette le dévisagea.

— Salut, dit Mathieu.

— Il y a des officiers, par ici?

Pinette se mit à rire.

— Tu l'entends? demanda-t-il à Mathieu. Il se tourna vers le type et ajouta : Non, mon vieux, non. Il n'y a pas d'officiers : on est en république.

— Je vois, dit le type.

— De quelle division tu es?

— La quarante-deux.

— La quarante-deux? grommela Pinette. Jamais entendu parler. Où êtes-vous?

— Épinal.

— Alors qu'est-ce que vous foutez ici?

Le soldat haussa les épaules, Pinette demanda soudain, avec inquiétude :

— Elle va se ramener ici, votre division? Avec les officemars et tout le bordel?

Le soldat rit à son tour et montra quatre types assis sur le trottoir.

— La voilà, la division, dit-il.

Les yeux de Pinette étincelèrent :

— Ça chie dur à Épinal?

— Ça chiait. A présent ça doit être très calme.

Il tourna les talons et s'en fut rejoindre ses copains. Pinette le suivait des yeux.

— La quarante-deux, tu te rends compte! Tu connais ça, toi, la quarante-deux? Jamais entendu parler jusqu'à présent.

— C'était pas une raison pour le snober, dit Mathieu.

Pinette haussa les épaules.

— Il vient tout le temps des types que tu ne sais même pas d'où ça sort, dit-il avec mépris. Tu n'es plus chez toi.

Mathieu ne répondit pas : il regardait les éraflures sur le tronc du marronnier.

— Allez! dit Pinette. Viens donc! On ira dans les champs, tous les trois; on ne verra plus personne, on sera bien.

— Qu'est-ce que tu veux que j'aille foutre entre toi et ta môme? Pour faire ce que vous allez faire, vous n'avez pas besoin de moi.

— On ne le fera pas tout de suite, dit Pinette lamentablement. Faudra causer.

Il s'interrompit brusquement :

— Regarde-moi ça! Mais regarde-moi ça : encore un étranger.

Un soldat marchait vers eux, court et trapu, très raide. Un bandeau maculé de sang lui cachait l'œil droit.

— On est peut-être au centre d'une grande bataille, dit Pinette d'une voix vibrante d'espoir. Peut-être bien que ça va chier!

Mathieu ne répondit pas. Pinette héla le type au bandeau :

— Dis donc!

Le type s'arrêta et le regarda de son œil unique.

— Il y a eu de la casse là-bas?

Le type le regardait sans répondre. Pinette se tourna vers Mathieu.

— On ne peut rien tirer d'eux.

Le type reprit sa marche. Au bout de quelques mètres, il s'arrêta, appuya son dos contre un marronnier et se laissa glisser jusqu'à terre. Il était assis, à présent, les genoux au menton.

— Ça va mal, dit Pinette.

— Viens! dit Mathieu.

Ils s'approchèrent.

— Ça ne va pas, vieux? demanda Pinette.

Le soldat ne répondit pas.

— Hé! Ça ne va pas?

— On va t'aider, dit Mathieu au soldat.

Pinette se pencha pour le prendre aux aisselles et se releva aussitôt.

— Pas la peine.

Le type restait assis, l'œil béant, la bouche entr'ouverte. Il avait l'air doux et souriant.

— Pas la peine?

— Eh dis! Regarde-le.

Mathieu se baissa et posa la tête contre la veste du soldat.

— Tu as raison, dit-il.

— Eh bien, dit Pinette, il faut lui fermer les yeux.

Il le fit du bout des doigts, appliqué, la tête enfoncée dans le

cou, la lèvre inférieure avançante. Mathieu le regardait; et ne regardait pas le mort : le mort ne comptait plus.

— On dirait que tu as fait ça toute ta vie, dit-il.

— Oh! dit Pinette, pour ce qui est de voir des morts, j'en ai vu. Mais c'est le premier depuis qu'on est en guerre.

Le mort, l'œil clos, souriait à ses pensées. Ça paraissait facile de mourir. Facile et presque gai. « Mais alors, pourquoi vivre? » Tout se mit à flotter dans le ciel. Les vivants, les morts, l'église, les arbres. Mathieu sursauta. Une main avait touché son épaule. C'était le grand gaillard au visage de brume; il regardait le mort de ses yeux délavés.

— C'qu'il a?

— Il est mort.

— C'est Gérin, expliqua-t-il.

Il se tourna vers l'est :

— Hé, les gars! Ramenez-vous en vitesse!

Les quatre soldats se levèrent et se mirent à courir.

— Il y a Gérin qui est mort! leur cria-t-il.

— Merde!

Ils entouraient le mort et le regardaient avec méfiance.

— C'est marrant qu'il soye pas tombé.

— Des fois, ça arrive. Il y en a qui restent debout.

— Tu es sûr qu'il est mort?

— C'est eux qui le disent.

Ils se penchèrent tous à la fois sur le mort. Il y en avait un qui lui tenait le poignet, un autre qui lui écoutait le cœur, le troisième sortit une glace de poche et la lui appliqua sur la bouche, comme dans les romans policiers. Ils se redressèrent, satisfaits :

— Ce con-là! dit le grand type en hochant la tête.

Ils hochèrent leurs quatre têtes et répétèrent en chœur.

— Ce con-là!

Un petit gros se tourna vers Mathieu :

— Il s'est tapé vingt kilomètres. S'il était resté pénard, il vivrait encore.

— Il ne voulait pas que les Fritz le prennent, dit Mathieu, en manière d'excuse.

— Et après? Ils ont des ambulances, les Fritz. Je lui ai causé, moi, sur la route. Il saignait comme un cochon, mais tu pouvais rien lui dire. Monsieur n'en faisait qu'à sa tête. Il disait qu'il voulait rentrer chez lui.

— Où c'est, chez lui? demanda Pinette.

— A Cahors. Il est boulanger là-bas.

Pinette haussa les épaules.

— De toute façon, c'est pas le chemin.

— Non.

Ils se turent et considérèrent le mort avec embarras.

— Qu'est-ce qu'on en fait? On le porte en terre?

— Ya plus rien d'autre à faire.

Ils le prirent aux aisselles et sous les genoux. Il leur souriait toujours mais, de minute en minute, il avait l'air plus mort.

— On va vous donner un coup de main.

— Pas la peine.

— Si! Si! dit vivement Pinette. On n'a rien à faire, ça nous distraira.

Le grand soldat le regarda fermement.

— Non, dit-il. Faut que ça reste entre nous. Il est de chez nous, c'est nous qu'on doit l'enterrer.

— Où c'est que vous allez le mettre?

D'un coup de tête, le petit gros indiqua le nord :

— Par là.

Ils se mirent en marche, en portant le cadavre : ils avaient l'air aussi morts que lui.

— Si ça se trouve, demanda Pinette, il avait peut-être de la religion, ce copain-là?

Ils le regardèrent avec stupeur. Pinette désigna l'église :

— C'est plein de curetons, là dedans.

Le grand soldat leva la main d'un air noble et farouche :

— Non. Non, non. Faut que ça reste entre nous.

Il fit demi-tour et suivit les autres. Ils traversèrent la place et disparurent.

— Qu'est-ce qu'il avait, le gars? cria Charlot.

Mathieu se retourna : Charlot avait relevé la tête et posé son livre à côté de lui, sur la marche.

— Il avait qu'il était mort.

— C'est con, dit Charlot, j'ai pas pensé à regarder; je l'ai vu seulement quand ils l'emportaient. Il est pas de chez nous, au moins?

— Non.

— Ah! bon, dit-il.

Ils s'approchèrent. Par les fenêtres de la mairie, sortaient des chants et des cris inhumains.

— Qu'est-ce qui se passe là dedans? demanda Mathieu.

Charlot sourit :

— C'est le bordel, dit-il simplement.

— Et tu peux lire?

— Je ne lis pas tout à fait, dit Charlot avec humilité.

— Qu'est-ce que c'est, le bouquin?

— C'est le Vaulabelle.

— Je croyais que c'était Longin qui le lisait.

— Longin! dit Charlot ironiquement. Ah! Je pense bien! Il n'est plus en état de lire, Longin.

Du pouce, il indiqua le bâtiment, par-dessus son épaule :

— Il est là dedans, bourré comme un cochon.

— Longin? Il ne boit que de l'eau.

— Eh ben, vas-y voir, s'il n'est pas bourré!

— Quelle heure est-il? demanda Pinette.

— Cinq heures trente-cinq.

Pinette se tourna vers Mathieu.

— Tu ne viens pas? C'est bien entendu?

— C'est bien entendu. Je ne viens pas.

— Alors va te faire tâter.

Il abaissa vers Charlot ses beaux yeux myopes :

— Ce que ça peut m'emmerder.

— Qu'est-ce donc qui t'emmerde, petite tête?

— Il a trouvé une morue, dit Mathieu.

— Si elle t'emmerde, tu n'as qu'à me la refiler.

— Peux pas, dit Pinette. Elle m'adore.

— Alors, démerde-toi.

Pinette fit un geste d'imprécation, leur tourna le dos et s'en fut. Charlot le suivit des yeux en souriant :

— Il plaît aux femmes.

— Ben oui, dit Mathieu.

— Je ne l'envie pas, dit Charlot. Moi, de ce moment, rien qu'à l'idée de sauter une gonzesse...

Il regarda Mathieu avec curiosité :

— On dit que la peur fait bander.

— Eh bien?

— C'est pas mon cas : elle s'est recroquevillée.

— Tu as peur?

— Peur, non. C'est quelque chose qui me pèse sur l'estomac.

— Je vois.

Charlot agrippa soudain Mathieu par la manche; il baissa la voix.

— Assieds-toi, j'ai quelque chose à te dire.

Mathieu s'assit :

— Il y en a qui racontent des conneries grosses comme eux, dit Charlot à voix basse.

— Quelles conneries?

— Tu sais, dit Charlot gêné, ce sont *vraiment* des conneries.

— Vas-y toujours.

— Eh bien, il y a le caporal Cabel qui dit que les Fritz vont nous châtrer.

Il rit sans quitter Mathieu du regard.

— Eh bien oui, dit Mathieu. Ce sont des conneries.

Charlot riait toujours :

— Je n'y crois pas, remarque. Ça leur donnerait beaucoup trop de travail.

Ils se turent. Mathieu 'avait pris le Vaulabelle et le feuilletait; il espérait sournoisement que Charlot le lui laisserait emporter. Charlot dit négligemment :

— Les Juifs, chez eux, ils les châtrent?

— Mais non.

— On m'avait parlé de ça, dit Charlot sur le même ton.

Brusquement il prit Mathieu aux épaules. Mathieu ne put supporter la vue de ce visage terrorisé et baissa son regard sur ses genoux.

— Qu'est-ce qu'ils vont me faire? demanda Charlot.

— Rien de plus qu'aux autres.

Il y eut un silence, Mathieu ajouta :

— Déchire ton livret et fous ta plaque en l'air.

— Il y a beau temps que c'est fait.

— Alors?

— Regarde-moi, dit Charlot.

Mathieu ne pouvait se décider à relever la tête.

— Je te dis de me regarder!

— Je te regarde, dit Mathieu. Eh bien?

— Est-ce que j'ai l'air juif?

— Non, dit Mathieu, tu n'as pas l'air Juif.

Charlot soupira; un soldat sortit de la mairie en chancelant, descendit trois marches, rata la quatrième et fila entre Mathieu et Charlot pour aller s'écraser au milieu de la chaussée.

— Qu'est-ce qu'il tient! dit Mathieu.

Le type se releva sur les coudes et vomit, puis sa tête retomba et il ne bougea plus.

— Ils ont chauffé du vin à l'Intendance, expliqua Charlot. Tu les aurais vus passer, avec des carafes qu'ils ont trouvées je ne sais où et une grande bassine pleine de pinard! C'était dégoûtant.

Longin parut à une fenêtre du rez-de-chaussée et rota. Il avait les yeux rouges et une joue toute noire.

— Tu t'es bien arrangé! lui cria Charlot sévèrement.

Longin les regarda en clignant des yeux; quand il les eut reconnus, il leva les bras en l'air, tragiquement :

— Delarue!

— Hé?

— Je me déconsidère.

— Tu n'as qu'à t'en aller.

— Je ne peux pas m'en aller tout seul.

— Je viens, dit Mathieu.

Il se leva, serrant le Vaulabelle contre lui :

— Tu as de la bonté de reste, dit Charlot.

— Faut bien passer le temps.

Il monta deux marches et Charlot cria derrière lui :

— Hé! rends-moi mon Vaulabelle.

— Ça va, crie pas si fort, dit Mathieu dépité.

Il lui jeta le livre, poussa la porte, entra dans un couloir aux murs blancs et s'arrêta, pris d'angoisse : une voix criarde et somnolente chantait l'*Artilleur de Metz*. Ça lui rappela l'asile de Rouen, en 24, quand il allait voir sa tante, veuve et folle de chagrin : des fous chantaient derrière les fenêtres. Au mur de gauche, une affiche était placardée sous un grillage; il s'approcha, lut : « Mobilisation générale » et pensa : j'ai été civil. La voix s'endormait par moment, retombait sur elle-même et se vidait en gargouillant pour se réveiller dans un cri. J'ai été civil, c'est loin. Il regardait, sur l'affiche, les deux petits drapeaux croisés et il se voyait avec un veston d'alpaga et un col dur. Il n'avait jamais porté ni l'un ni l'autre; mais il se représentait les civils comme ça. « J'aurais horreur de redevenir civil, pensa-t-il. D'ailleurs, c'est une race qui s'éteint. » Il entendit Longin qui criait « Delarue », vit une porte ouverte sur sa gauche, entra. Le soleil était déjà bas; ses longs rayons poussiéreux tranchaient la pièce en deux sans l'éclairer. Pris à la gorge par une puissante odeur de vin, Mathieu cligna des yeux et ne distingua d'abord qu'une carte murale qui faisait tache sur la blancheur du mur; puis il vit Ménard, assis, jambes pendantes, sur le haut d'une petite armoire, qui agitait ses godillots dans la pourpre du couchant. C'était lui qui chantait;

ses yeux affolés de gaîté roulaient au-dessus de sa gueule ouverte; sa voix se tirait de lui toute seule, elle vivait de lui comme un énorme parasite qui lui eût pompé les tripes et le sang pour les changer en chansons; inerte, bras ballants, il regardait avec stupeur cette vermine qui lui sortait de la bouche. Pas un meuble : on avait dû faire main basse sur les tables et les chaises. Un cri de bienvenue courut dans la pièce :

— Delarue! Bonjour Delarue!

Mathieu baissa les yeux et vit des hommes. Un type était affalé dans son vomissement, un autre ronflait, étendu de tout son long; un troisième s'adossait au mur; il avait la bouche ouverte comme Ménard, mais il ne chantait pas : une barbe grisâtre lui courait d'une oreille à l'autre et, derrière ses lorgnons, ses yeux étaient clos.

— Salut, Delarue! Delarue, salut!

A sa droite, il y avait d'autres types, un peu moins mal en point. Guiccioli était assis sur le plancher, une gamelle remplie de vin entre ses jambes écartées; Latex et Grimaud s'étaient accroupis à la turque : Grimaud tenait son quart par l'anse et le heurtait contre le sol pour scander les chants de Ménard; la main de Latex disparaissait jusqu'au poignet dans sa braguette. Guiccioli dit quelques mots qui furent couverts par la voix du chanteur.

— Qu'est-ce que tu dis? demanda Mathieu en mettant la main en cornet contre son oreille.

Guiccioli leva des yeux furieux sur Ménard :

— Tais-toi un moment, bon Dieu! Tu nous casses les oreilles.

Ménard cessa de chanter. Il dit lamentablement :

— Je peux pas m'arrêter.

Et, tout aussitôt, en proie à sa voix, entonna *Les filles de Camaret.*

— Nous vollà beaux! dit Guiccioli.

Il n'était pas trop mécontent; il regarda Mathieu avec fierté :

— Ah! C'est qu'il est gai, dit-il. Ici, on est tous gais : on est des truands, des têtes brûlées; c'est le gang des casseurs d'assiettes!

Grimaud approuva de la tête et rit. Il dit avec application, comme s'il parlait dans une langue étrangère :

— On n'engendre pas la mélancolie.

— Je vois, dit Mathieu.

— Tu veux boire un coup? demanda Guiccioli.

Au milieu de la pièce, il y avait une bassine de cuivre remplie de gros vin rouge de l'intendance. Des choses flottaient dedans.

— C'est une bassine à confiture, dit Mathieu. Où l'avez-vous rise?

— T'occupe pas, dit Guiccioli. Tu bois, oui ou merde?

Il s'exprimait avec difficulté et il avait peine à tenir les yeux uverts, mais il gardait l'air agressif.

— Non, dit Mathieu. Je viens pour emmener Longin.

— L'emmener où?

— Prendre l'air.

Guiccioli prit sa gamelle à deux mains et but :

— C'est pas moi qui t'empêcherai de l'emmener, dit-il. Il est tout temps à parler de son frangin, il fait chier son monde. Rappelle-oi que c'est la bande des rigolos, ici; un type qui a le vin triste, n n'en veut pas.

Mathieu prit Longin par le bras.

— Allons, viens!

Longin se dégagea avec irritation :

— Minute! Laisse-moi le temps de m'habituer.

— Tu as tout le temps, dit Mathieu.

Il tourna les talons pour aller jeter un coup d'œil à l'armoire. travers les vitres, il vit de gros volumes recouverts de toile. De uoi lire. Il aurait lu n'importe quoi : même le Code Civil. L'armoire tait fermée à clé : il tenta vainement de l'ouvrir.

— Casse la vitre, dit Guiccioli.

— Mais non! dit Mathieu agacé.

— Pourquoi que tu ne la casses pas? Attends voir un peu si les ritz vont se gêner.

Il se tourna vers les autres :

— Les Fritz vont foutre le feu partout et Delarue veut pas casser armoire.

Les types se mirent à rigoler.

— Bourgeois! dit Grimaud avec mépris.

Latex tirait Mathieu par la veste.

— Hé! Delarue, viens voir.

Mathieu se retourna.

— Voir quoi?

Latex sortit son sexe de sa braguette :

— Regarde! dit-il, et tire ton chapeau : j'en ai fait six avec.

— Six quoi?

— Six lards. Et des beaux, t'sais, qui pesaient à chaque coup ans les vingt livres; je sais pas qui va les nourrir à présent. Mais

vous nous en ferez d'autres, dit-il, tendrement penché sur son glan
Vous nous en ferez d'autres par douzaine, polisson!

Mathieu détourna les yeux :

— Tire ton chapeau, l'apprenti! cria Latex en colère.

— Je n'ai pas de chapeau, dit Mathieu.

Latex jeta un coup d'œil à la ronde :

— Six en huit ans. Qui dit mieux?

Mathieu revint à Longin :

— Alors? Tu t'amènes?

Longin le regarda d'un air sombre :

— J'aime pas qu'on me brusque.

— Je ne te brusque pas, c'est toi qui m'as appelé.

Longin lui mit son doigt sous le nez :

— Je ne t'aime pas beaucoup, Delarue. Je ne t'ai jamais beau-coup aimé.

— C'est réciproque, dit Mathieu.

— Bon! dit Longin satisfait, comme ça, on va peut-être s'entendr D'abord, demanda-t-il en regardant Mathieu avec suspicion, pour quoi je ne boirais pas? Quel intérêt j'aurais à ne pas boire?

— Tu as le vin triste, dit Guiccioli.

— Si je ne buvais pas, ça serait pire.

Ménard chanta :

> « *Si je meurs, je veux qu'on m'enterre*
> *Dans la cave où y a du bon vin.* »

Mathieu regarda Longin.

— Tu peux boire tant que tu veux, lui dit-il.

— Hein? grogna Longin, déçu.

— Je dis, cria Mathieu, que tu peux boire tant que tu veux : je m'en balance.

Il pensait : « Je n'ai plus qu'à m'en aller. » Mais il ne pouvait s' décider. Il se courbait au-dessus d'eux, il respirait la riche odeu sucrée de leur ivresse et de leur malheur; il pensait : « Où irais-je? » et il avait le vertige. Ils ne lui faisaient pas horreur, ces vaincus qu buvaient la défaite jusqu'à la lie. S'il avait horreur de quelqu'un c'était de lui-même. Longin se baissa pour ramasser son quart e tomba sur les genoux.

— Merde.

Il rampa jusqu'à la bassine, plongea le bras dans le vin jusqu'au coude, retira le quart ruisselant et se pencha pour boire. Par le

ux coins de sa bouche tremblante, le liquide dégoulinait dans la ssine.

— Je suis pas bien, dit-il.

— Fais-toi dégueuler, conseilla Guiccioli.

— Comment fais-tu? demanda Longin. Il était blafard et respi-t péniblement.

Guiccioli s'introduisit deux doigts dans la bouche, s'inclina sur côté, râla un peu et vomit quelques glaires.

— Comme ça, dit-il en s'essuyant la bouche d'un revers de main.

Longin, toujours à genoux, fit passer son quart dans sa main uche et s'enfonça la main droite dans la gorge.

— Eh! cria Latex, tu vas dégueuler dans le pinard.

— Delarue! cria Guiccioli, pousse-le! pousse-le vite.

Mathieu poussa Longin qui tomba assis sans avoir sorti les doigts sa bouche. Tout le monde le regardait d'un air encourageant. ngin retira ses doigts et rota.

— Change pas de main, dit Guiccioli. V'la que ça vient.

Longin toussa et devint écarlate.

— Ça ne vient pas du tout, protesta-t-il en toussant.

— Ce que tu es casse-cul! cria Guiccioli courroucé! Quand on sait pas vomir, on ne boit pas.

Longin fouilla dans sa poche, se remit à genoux, puis s'accroupit ès de la bassine.

— Qu'est-ce que tu fais? cria Grimaud.

— Je me fais une compresse humide, dit Longin en retirant du audron son mouchoir dégouttant de vin. Il l'appliqua sur son front dit d'une voix enfantine :

— Delarue, s'il te plaît, tu pourrais pas me le nouer par derrière?

Mathieu prit les deux coins du mouchoir et les noua sur la nuque Longin.

— Ah! dit Longin, ça va mieux.

Le mouchoir lui cachait l'œil gauche; des filets de vin rouge lui ulaient le long des joues et dans le cou.

— T'as l'air de Jésus-Christ, dit Guiccioli en riant,

— Pour ça t'as raison, dit Longin. Je suis un type dans le genre Jésus-Christ.

Il tendit son quart à Mathieu pour qu'il le remplisse.

— Ah! non, dit Mathieu. Tu as assez bu comme ça.

— Fais ce que je te dis, cria Longin. Fais ce que je te dis, bon eu! Il ajouta d'une voix plaintive : j'ai le bourdon!

— Nom de Dieu, dit Giuccioli, donne-lui vite à boire : il va nou remettre ça avec son frère.

Longin le regarda avec hauteur :

— Pourquoi que je ne parlerais pas de mon frère si j'en ai envie C'est-il toi qui m'en empêcheras?

— Oh! lâche-nous, dit Giuccioli.

Longin se tourna vers Mathieu :

— Il est à Houlgate, mon frère, expliqua-t-il.

— Il n'est donc pas soldat?

— Penses-tu : c'est un affranchi. Il se promène dans les pins avec sa petite femme; ils se disent : Pauvre Paul n'a pas eu de veine, et ils se frottent en pensant à moi. Je leur en foutrai, tiens, du pauvre Paul.

Il se recueillit un instant et conclut :

— J'aime pas mon frère.

Grimaud riait aux larmes.

— Qu'est-ce que t'as à rire? demanda Longin irrité.

— Tu vas peut-être lui défendre de rire? demanda Guiccioli avec indignation, Continue, mon petit gars, dit-il paternellement à Grimaud, marre-toi bien, rigole un bon coup, on est là pour s'amuser.

— Je ris à cause de ma femme, dit Grimaud.

— Je me fous de ta femme, dit Longin.

— Tu parles de ton frère, je peux bien causer de ma femme.

— Qu'est-ce qu'elle a ta femme?

Grimaud mit un doigt sur ses lèvres :

— Chut! dit-il. Il se pencha vers Guiccioli et dit en confidence : J'ai une femme qu'est moche comme un derrière.

Guiccioli voulut parler.

— Pas un mot! dit Grimaud impérieusement. Comme un derrière, y a pas à discuter. Attends, ajouta-t-il en se soulevant un peu et en passant sa main gauche sous ses fesses pour atteindre sa poche-revolver. Je vais te la montrer, ça te fera dégueuler.

Après quelques efforts infructueux, il se laissa retomber.

— Enfin quoi : elle est moche comme un derrière, tu me crois sur parole. Je vais pas te mentir là-dessus, j'y ai pas d'intérêt.

Longin parut intéressé :

— Elle est *vraiment* moche? demanda-t-il.

— Je te dis : comme un derrière.

— Mais qu'est-ce qu'elle a de moche?

— Tout. Elle a les seins aux genoux, et le cul sur les talons. Et verrais ses jambes, funérailles! Elle pisse entre parenthèses.

— Alors, dit Longin en riant, faut que tu me la passes, c'est une ıme pour moi. Je me suis jamais farci que des pouffiasses, moi, belles, c'était pour mon frère.

Grimaud cligna de l'œil avec malice.

— Oh! non, je te la passerai pas, mon petit pote. Parce que, si je la passe, c'est pas dit que j'en retrouverai une autre, vu que je s pas beau non plus. C'est la vie, conclut-il avec un soupir. Faut contenter de ce qu'on a.

— Et voilà, chanta Ménard, la vie la vie
Que les bons moines ont.

— C'est la vie! dit Longin. C'est la vie! On est des morts qui se ppellent leurs vies. Et, nom de Dieu, c'étaient pas des belles vies.

Guiccioli lui jeta sa gamelle à la figure. La gamelle effleura la joue Longin et tomba dans la bassine.

— Change de disque, dit Guiccioli avec rage. Moi aussi, j'ai mes nuis, mais je fais pas chier le monde avec. On est entre rigolos, nprends-tu?

Longin tourna vers Mathieu des yeux désespérés :

— Emmène-moi d'ici, dit-il à voix basse. Emmène-moi d'ici!

Mathieu se baissa pour l'attraper sous les aisselles; Longin se dit comme une couleuvre et lui échappa.

Mathieu perdit patience :

— J'en ai marre, dit-il. Tu viens ou tu viens pas?

Longin s'était couché sur le dos et le regardait malicieusement :

— Tu voudrais bien que je vienne, hein? Tu voudrais bien.

— Je m'en fous. Je voudrais seulement que tu te décides, dans sens ou dans l'autre.

— Eh bien! dit Longin, bois un coup. T'as le temps de boire un ıp pendant que je réfléchis.

Mathieu ne répondit pas. Grimaud lui tendit son quart.

— Tiens!

— Merci, dit Mathieu en le refusant du geste.

— Pourquoi tu ne bois pas? demanda Guiccioli stupéfait. Il y en pour tout le monde : tu n'as pas à te gêner.

— Je n'ai pas soif.

Guiccioli se mit à rire.

— Il dit qu'il n'a pas soif! Tu ne sais donc pas, malheureux, qu'on la bande des boit-sans-soif?

— Je n'ai pas envie de boire.

Guiccioli haussa les sourcils :

— Pourquoi tu n'a pas envie comme les autres? Pourquoi?

Il regarda Mathieu sévèrement :

— Je te croyais dessalé. Delarue, tu me déçois!

Longin se redressa sur un coude :

— Vous ne voyez donc pas qu'il nous méprise?

Il y eut un silence. Guiccioli leva sur Mathieu des yeux interrog teurs, puis, tout d'un coup, il se tassa et ses paupières se fermèren Il sourit misérablement et dit en gardant les yeux clos :

— Ceux-là qui nous méprisent, ils n'ont qu'à s'en aller. On r retient personne, on est entre nous.

— Je ne méprise personne, dit Mathieu.

Il s'arrêta : « Ils sont ivres et je n'ai pas bu ». Ça lui conféra malgré lui une supériorité qui lui faisait honte. Il avait honte c la voix patiente qu'il était contraint de prendre avec eux. « Ils s sont saoulés parce qu'ils n'en pouvaient plus! » Mais personne r pouvait partager leur misère, à moins d'être aussi saoul qu'eu « Je n'aurais jamais dû venir » pensa-t-il.

— Il nous méprise, répéta Longin avec une colère lymphatiqu Il est là comme au cinéma, ça le fait marrer de voir des types saou qui débloquent.

— Parle pour toi! dit Latex. Je débloque pas.

— Oh! laisse tomber, dit Guiccioli avec lassitude.

Grimaud regardait pensivement Mathieu :

— S'il nous méprise, je lui pisse à la raie.

Guiccioli se mit à rire :

— On te pisse à la raie, répéta-t-il. On te pisse à la raie.

Ménard avait cessé de chanter; il se laissa glisser de l'armoire regarda autour de lui d'un air traqué, puis il parut se rassurer poussa un soupir de délivrance et tomba évanoui sur le plancher Personne ne fit attention à lui : ils regardaient droit devant eux et de temps en temps, jetaient à Mathieu un coup d'œil mauvais Mathieu ne savait plus que faire de lui-même : il était entré san penser à mal, pour porter secours à Longin. Mais il aurait dû prévoi que la honte et le scandale entreraient avec lui. A cause de lui ces type avaient pris conscience d'eux-mêmes; il ne parlait plus leur langag et pourtant il était devenu sans le vouloir leur juge et leur témoin Elle lui répugnait, cette bassine pleine de vin et d'ordures et, er même temps, il se reprochait cette répugnance : « Qui suis-je pou refuser de boire quand mes copains sont saouls? »

Latex se caressait pensivement le bas ventre. Tout à coup, il se urna vers Mathieu, un éclair de défi dans les yeux; puis il attira gamelle entre ses jambes et fit barboter son sexe dans le vin.

— Je lui fais faire trempette, parce que c'est fortifiant.

Guiccioli pouffa. Mathieu détourna la tête et rencontra le regard onique de Grimaud :

— Tu te demandes où c'est que t'es tombé? demanda Grimaud. a! tu nous connais pas, mon petit pote : avec nous, faut s'attendre tout.

Il se pencha en avant et cria, avec un clin d'œil complice.

— Eh! Latex, chiche que tu le bois pas, le pinard?

Latex lui rendit son clin d'œil.

— Je vais me gêner.

Il éleva la gamelle et but bruyamment en surveillant Mathieu. ongin ricanait; tout le monde souriait. Ils en remettent à cause moi. Latex reposa sa gamelle et fit claquer sa langue :

— Ça donne du goût.

— Alors, demanda Guiccioli, qu'est-ce que t'en dis? On n'est pas s rigolos, nous autres? On n'est pas des petits rigolos?

— Et t'as rien vu, dit Grimaud. T'as encore rien vu. De ses mains emblantes il cherchait à déboutonner sa braguette; Mathieu se encha sur Guiccioli :

— Donne-moi ta gamelle, dit-il doucement. Je m'en vais rigoler vec vous.

— Elle est tombée dans la bassine, dit Guiccioli avec humeur. Tu as qu'à la repêcher.

Mathieu plongea la main dans la bassine, remua les doigts dans vin, tâta le fond, sortit la gamelle pleine. Les mains de Grimaud immobilisèrent; il les regarda, puis les remit dans ses poches et garda Mathieu.

— Ah! dit Latex radouci. Je savais bien que tu pourrais pas t'en npêcher.

Mathieu but. Dans le vin, il y avait des boulettes d'une substance olle et incolore. Il les recracha et remplit de nouveau la gamelle. rimaud riait d'un air bon :

— Celui qui nous voit, dit-il, c'est plus fort que lui : faut qu'il oive. Ah! C'est qu'on fait envie.

— Vaut mieux faire envie que pitié, dit Guiccioli rigolard.

Mathieu prit le temps de sauver une mouche qui se débattait dans vin, puis il but. Latex le regardait d'un air connaisseur :

— C'est pas une cuite, dit-il. C'est un suicide.

La gamelle était vide.

— J'ai beaucoup de peine à me saouler, dit Mathieu.

Il remplit la gamelle une troisième fois. Ce vin était lourd avec un étrange goût sucré.

— Vous n'avez pas pissé dedans? demanda Mathieu, pris d'un soupçon.

— T'es pas tocbombe? demanda Guiccioli indigné. Tu penses comme on irait gâcher du pinard, eh!

— Oh! dit Mathieu, et puis je m'en fous.

Il but d'un trait et souffla.

— Alors? demanda Guiccioli avec intérêt. Tu te sens mieux?

Mathieu secoua la tête :

— C'est pas encore ça.

Il prit la gamelle; il se penchait, les dents serrées au-dessus de la bassine quand il entendit, derrière son dos, la voix ricanante de Longin :

— Il veut nous montrer qu'il tient l'alcool mieux que nous.

Mathieu se retourna :

— C'est pas vrai! Je me saoule pour rigoler.

Longin s'était rassis, tout raide; le bandeau lui avait glissé le long du nez. Au-dessus du bandeau, Mathieu voyait ses yeux fixes et ronds de vieille poule.

— Je ne t'aime pas beaucoup, Delarue! dit Longin.

— Tu l'as déjà dit.

— Les copains non plus ne t'aiment pas beaucoup, dit Longin. Tu les intimides parce que tu as de l'instruction, mais faut pas croire qu'ils t'aiment.

— Pourquoi m'aimeraient-ils? demanda Mathieu entre ses dents.

— Tu ne fais rien comme tout le monde, poursuivit Longin. Même quand tu te saoules, c'est pas comme nous.

Mathieu regarda Longin avec perplexité puis il se retourna et jeta sa gamelle dans la vitre de l'armoire.

— Je ne peux pas me saouler, dit-il d'une voix forte. Je ne peux pas. Vous voyez bien que je ne peux pas.

Personne ne souffla mot; Guiccioli posa sur le plancher un grand éclat de verre qui lui était tombé sur les genoux. Mathieu s'approcha de Longin, le prit solidement par le bras et le remit sur ses pieds.

— Qu'est-ce que c'est? De quoi je me mêle? cria Longin. Occupe-toi de tes fesses, eh! l'aristo.

— Je suis venu pour t'emmener, dit Mathieu, et je partirai avec toi.

Longin se débattait furieusement.

— Fous-moi la paix, je te dis, lâche-moi. Lâche-moi, nom de Dieu, ou je fais la vache.

Mathieu entreprit de le tirer hors de la pièce. Longin leva la main et tenta de lui enfoncer les doigts dans les yeux.

— Salaud, dit Mathieu.

Il lâcha Longin et lui envoya deux crochets pas trop secs à la base du menton; Longin devint flasque et tourna sur lui-même; Mathieu le rattrapa au vol et le chargea sur ses épaules comme un sac.

— Vous voyez, dit-il. Moi aussi, quand je m'y mets, je peux faire le rigolo.

Il les haïssait. Il sortit et descendit les marches du perron avec son fardeau. Charlot éclata de rire sur son passage.

— Qu'est-ce qu'il tient, le frère!

Mathieu traversa la chaussée et déposa Longin contre un marronnier. Longin ouvrit un œil, voulut parler et vomit.

— Ça va mieux? demanda Mathieu.

Longin vomit de nouveau.

— Ça fait du bien, dit-il entre deux hoquets.

— Je te laisse, dit Mathieu. Quand tu auras fini de dégueuler, tâche de pioncer un bon coup.

Il était hors d'haleine quand il arriva au bureau de poste. Il frappa. Pinette vint lui ouvrir et le considéra d'un air ravi.

— Ah! dit-il, tu as fini par te décider.

— Finalement oui, dit Mathieu.

La postière apparut dans l'ombre, derrière Pinette.

— Mademoiselle n'a plus peur, aujourd'hui, dit Pinette. On va faire une petite promenade à travers champs.

La petite lui jeta un regard sombre. Mathieu lui sourit. Il pensait: « Elle ne m'a pas à la bonne », mais il s'en foutait éperdument.

— Tu sens le vin, dit Pinette.

Mathieu rit, sans répondre. La postière enfila ses gants noirs ferma la porte à double tour et ils se mirent en route. Elle avait posé sa main sur le bras de Pinette et Pinette donnait le bras à Mathieu, Des soldats les saluèrent en passant.

— On fait la promenade du dimanche, leur cria Pinette.

— Ah! dirent-ils, sans les officiers, c'est dimanche tous les jours.

Silence de lune sous le soleil; de grossières effigies de plâtre, en rond dans le désert, *rappelleront aux espèces futures ce que fut la race humaine.* De longues ruines blanches pleuraient en rigoles leur suint noir. Au Nord-Ouest un arc de triomphe, au Nord un temple romain; au Sud un pont mène à un autre temple; de l'eau croupit dans un bassin, un couteau de pierre pointe vers le ciel. De la pierre; de la pierre confite dans les sucres de l'histoire; Rome, l'Égypte, l'âge de pierre : voilà ce qui reste d'une place célèbre. Il répéta : « Tout ce qui reste », mais le plaisir s'était un peu émoussé. Rien n'est plus monotone qu'une catastrophe; il commençait à s'y habituer. Il s'adossa à la grille, encore heureux mais las, avec, dans le fond de sa bouche, un goût fiévreux d'été : il s'était promené tout le jour; à présent ses jambes avaient peine à le porter et il fallait marcher tout de même. Dans une ville morte, il faut qu'on marche. « Je mérite une petite aubaine » se dit-il. N'importe quoi, quelque chose qui fleurirait pour lui seul au coin d'une rue. Mais il n'y avait rien. Le désert partout : de menus éclats de palais y sautillaient, noirs et blancs, pigeons, oiseaux immémoriaux devenus pierres à force de se nourrir de statues. La seule note un peu gaie dans ce paysage minéral, c'était le drapeau nazi sur l'hôtel Crillon.

Oh! le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques.

Au milieu du chiffon de sang le rond, blanc comme celui des lanternes magiques sur les draps de mon enfance; au milieu du rond, le nœud de serpents noirs, Sigle du Mal, mon Sigle. Une goutte rouge se forme à chaque seconde dans les plis de l'étendard, se détache, tombe sur le macadam : la Vertu saigne. Il murmura : « La vertu saigne! » Mais ça ne l'amusait plus tout à fait autant que la veille. Durant trois jours il n'avait adressé la parole à personne et sa joie s'était durcie; un instant la fatigue lui brouilla la vue et il se demanda s'il n'allait pas rentrer. Non. Il ne pouvait pas rentrer : ma présence est réclamée *partout.* Marcher. Il accueillit avec soulagement la déchirure sonore du ciel : l'avion brillait au soleil, c'était la relève, la ville morte avait un autre témoin, elle levait vers d'autres yeux ses mille têtes mortes. Daniel souriait : c'était lui que l'avion cherchait entre les tombes. C'est pour moi seul qu'il est là. Il avait envie de se jeter au milieu de la place et d'agiter son mouchoir. S'ils lâchaient leurs bombes! Ce serait une résurrection, la ville retentirait de bruits de forge comme lorsqu'elle était en travail, de belles fleurs parasitaires s'accrocheraient aux façades. L'avion passa;

autour de Daniel un silence planétaire se reforma. Marcher! Marcher sans trêve à la surface de cet astre refroidi.

Il reprit sa marche en traînant les pieds; la poussière blanchissait ses souliers. Il sursauta : collant son front à quelque vitre, un général oisif et vainqueur, les mains derrière le dos, observait peut-être cet indigène égaré dans le musée des antiquités parisiennes. Toutes les fenêtres devinrent des yeux allemands; il se redressa et se mit à marcher avec souplesse, en se déhanchant un peu, pour rire : je suis le gardien de la Nécropole. Les Tuileries, le quai des Tuileries; avant de traverser la chaussée, il tourna la tête à gauche et à droite, par habitude, mais sans rien voir qu'un long tunnel de feuillage. Il allait s'engager sur le pont de Solférino quand il s'arrêta, le cœur battant : l'aubaine. Un frisson le parcourut des jarrets à la nuque, ses mains et ses pieds se refroidirent, il s'immobilisa et retint son souffle, toute sa vie se réfugia dans ses yeux : il mangeait des yeux le mince jeune homme qui lui tournait le dos innocemment et se penchait au-dessus de l'eau. « La *merveilleuse* rencontre! » Daniel n'aurait pas été plus ému si le vent du soir s'était fait voix pour l'appeler ou si les nuages avaient écrit son nom dans le ciel mauve, tant il était manifeste que cet enfant avait été mis là pour lui, que ses longues et larges mains, au bout des manchettes de soie, étaient des paroles de sa langue secrète : il m'est donné. Le petit était long et doux, avec des cheveux blonds ébouriffés et des épaules rondes, presque féminines, des hanches étroites, une croupe ferme et un peu forte, d'exquises petites oreilles; il pouvait avoir dix-neuf ou vingt ans. Daniel regardait ces oreilles, il pensait : « La merveilleuse rencontre » et il avait presque peur. Tout son corps *faisait le mort*, comme les insectes qu'un danger menace; le pire danger pour moi, c'est la beauté. Ses mains se refroidissaient de plus en plus, des doigts de fer s'incrustaient dans son cou. La beauté, le plus sournois des pièges, s'offrait avec un sourire de connivence et de facilité, lui faisait signe, se donnait l'air de l'attendre. Quel mensonge : cette douce nuque offerte n'attendait rien ni personne : elle se caressait à ce col de veste et jouissait d'elle-même, elles jouissaient d'elles-mêmes et de leur chaleur ces longues cuisses chaudes et blondes qu'on devinait dans la flanelle grise. Il vit, il regarde le fleuve, il pense, inexplicable et solitaire comme un palmier; il est à moi et il m'ignore. Daniel eut une nausée d'angoisse et, pendant une seconde, tout bascula : l'enfant, minuscule et lointain, l'appelait du fond de l'abîme; la beauté l'appelait; Beauté, mon Destin. Il pensa : tout va recommen-

cer. Tout : l'espoir, le malheur, la honte, les folies. Et puis, soudain il se rappela que la France était foutue : « *Tout est permis!* » La chaleur rayonna de son ventre au bout de ses doigts, sa fatigue fut effacée, le sang afflua à ses tempes : « Seuls représentants visibles de l'espèce humaine, uniques survivants d'une nation disparue, il est inévitable que nous nous adressions la parole : quoi de plus naturel ! » Il fit un pas en avant vers celui qu'il baptisait déjà : le Miracle, il se sentait jeune et bon, lourd de la révélation exaltante qu'il lui apportait. Et presque aussitôt, il s'arrêta : il venait de remarquer que le Miracle tremblait de tous ses membres; un mouvement convulsif tantôt rejetait son corps en arrière et tantôt plaquait son ventre contre la balustrade en lui courbant la nuque au-dessus de l'eau. « Le petit imbécile! » pensa Daniel irrité. L'enfant n'était pas digne de cette minute extraordinaire, il n'était pas tout à fait présent au rendez-vous, des soucis puérils distrayaient cette âme qui devait se tenir vacante pour la bonne nouvelle. « Le petit imbécile! » Tout à coup, le Miracle leva le pied droit d'un geste bizarre et contraint, comme s'il voulait enjamber le parapet. Daniel s'apprêtait à bondir quand le petit se retourna, inquiet, la jambe en l'air. Il aperçut Daniel et Daniel vit des yeux d'orage dans un visage de craie; le petit hésita une seconde, son pied retomba en raclant la pierre, puis il se mit en marche avec nonchalance en laissant traîner sa main sur le rebord du parapet. Toi, tu veux te tuer!

L'émerveillement de Daniel se gela d'un seul coup. Ce n'était que ça : un sale gosse affolé, incapable de supporter les conséquences de ses sottises. Une bouffée de désir lui enflamma le sexe; il se mit à marcher derrière le gosse avec la joie glacée du chasseur. Il exultait à froid; il se sentait délivré, tout propre, aussi méchant que possible. Dans le fond il aimait mieux ça mais il s'amusait à garder rancune au petit : tu veux te tuer, petit idiot? Si tu crois que c'est facile! De plus malins que toi n'y ont pas réussi. Le gosse avait conscience d'une présence dans son dos; il faisait à présent de grandes enjambées de cheval trop hautes et trop raides. Au milieu du pont, il s'aperçut brusquement de l'existence de sa main droite qui frôlait la balustrade au passage : elle se leva au bout de son bras, raide et fatidique, il l'abaissa de force, la fourra dans sa poche, et poursuivit sa marche en rentrant le cou dans les épaules. Il a l'air *louche*, pensa Daniel, c'est comme ça que je les aime. Le jeune homme pressa le pas; Daniel en fit autant. Un rire dur lui montait aux lèvres : il souffre. il a hâte d'en finir mais il ne peut pas parce que je suis *derrière lui*,

Va, va, je ne te quitterai pas. Au bout du pont, le petit hésita puis prit par le quai d'Orsay; il parvint à la hauteur d'un escalier qui accédait à la berge, s'arrêta, se tourna vers Daniel avec impatience et attendit. En un éclair Daniel vit un ravissant visage blême, un nez court, une bouche petite et veule, des yeux fiers. Il baissa les paupières d'un air cagot, s'approcha lentement, dépassa l'enfant sans le regarder, puis après quelques pas, jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : le petit avait disparu. Daniel se pencha sans hâte au-dessus du parapet et l'aperçut sur la berge, tête basse, absorbé dans la contemplation d'un anneau d'amarrage auquel il donnait pensivement des coups de pieds; il fallait descendre au plus vite et sans se faire remarquer. Par chance, il y avait à vingt mètres un autre escalier, étroite échelle de fer qu'une saillie de la muraille dissimulait. Daniel descendit lentement et sans bruit : il s'amusait follement. En bas de l'escalier, il se plaqua contre le mur : l'enfant, à l'extrême bord de la berge, regardait l'eau. La Seine, verdâtre avec des reflets soufrés, charriait d'étranges objets mous et sombres; ça n'était pas très tentant de faire un plongeon dans ce fleuve malade. Le petit se baissa, ramassa un caillou et le laissa tomber dans l'eau puis il revint à sa contemplation maniaque; allons, allons, ce ne sera pas pour aujourd'hui; dans cinq minutes il se dégonfle. Faut-il lui en laisser le temps? Rester caché, attendre qu'il soit bien pénétré de son abjection et, quand il s'éloignera, partir d'un grand éclat de rire? C'est chanceux : je peux me faire détester pour toujours. Si je me jette sur lui tout de suite, comme pour l'empêcher de se noyer, il me saura gré de l'en avoir cru capable, même s'il grogne pour la forme, et surtout de lui éviter un tête-à-tête avec lui-même. Daniel se passa la langue sur les lèvres, respira profondément et bondit hors de sa cachette. Le jeune homme se retourna, épouvanté; il serait tombé si Daniel ne l'avait saisi par le bras; il dit :

— Je vous...

Mais il reconnut Daniel et parut se rassurer; dans ses yeux l'épouvante fit place à la rage. C'est *d'un autre* qu'il a peur.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il avec hauteur.

Daniel ne put lui répondre tout de suite : le désir lui coupait le souffle.

— Jeune Narcisse! dit-il péniblement. Jeune Narcisse!

Il ajouta au bout d'un instant :

— Narcisse s'est trop penché, jeune homme : il est tombé à l'eau.

— Je ne suis pas Narcisse, dit le petit, j'ai le sens de l'équilibre et je peux me passer de vos services.

C'est un étudiant, pensa Daniel. Il demanda brutalement :

— Tu voulais te tuer?

— Vous êtes fou?

Daniel se mit à rire et l'enfant rougit :

— Fichez-moi la paix! dit-il d'un air morne.

— Quand ça me plaira! dit Daniel en resserrant son étreinte.

Le petit baissa ses beaux yeux et Daniel eut juste le temps de se rejeter en arrière pour éviter un coup de talon. Des coups de pied! pensa Daniel en reprenant son équilibre. Des coups de pied au hasard, sans même me regarder. Il était ravi. Ils soufflèrent en silence : le petit gardait la tête basse et Daniel pouvait admirer l'étonnante finesse de ses cheveux.

— Alors? On donne des coups de pied en vache comme une femme?

Le petit remua la tête de droite à gauche comme s'il essayait vainement de la relever. Au bout d'un moment, il dit avec une grossièreté appliquée :

— Allez vous faire foutre.

Il y avait dans sa voix plus d'obstination que d'assurance, mais il avait fini par relever la tête et regardait Daniel en face, avec une hardiesse qui s'effrayait elle-même. Finalement, ses yeux glissèrent de côté et Daniel put contempler à son aise cette jolie tête morne et comme offerte. « « Orgueil et faiblesse, pensa-t-il. Et mauvaise foi. Un petit visage bourgeois bouleversé par un égarement abstrait; des traits charmants, mais sans générosité. » Au même instant, il reçut un coup de pied dans le mollet et ne put retenir une grimace de douleur :

— Sacré petit imbécile! Je ne sais pas ce qui me retient de te réchauffer le derrière avec une bonne fessée.

Les yeux du gosse étincelèrent :

— Essayez!

Daniel se mit à le secouer :

— Et si j'essayais? S'il me prenait fantaisie de te déculotter séance tenante, crois-tu que c'est toi qui m'en empêcherais?

Le petit rougit violemment et se mit à rire.

— Vous ne me faites pas peur.

— Sacredieu, dit Daniel.

Il l'empoigna par la nuque et tenta de le courber en avant.

— Non! Non, cria le gosse d'une voix désespérée. Non, non!

— Tu essayeras encore de me donner des coups de pied?

— Non, mais laissez-moi.

Daniel le laissa se redresser. Le petit se tint coi; il avait l'air traqué. « Tu as déjà connu le mors, petit cheval; quelqu'un m'a rendu le service de commencer le dressage. Un père? Un oncle? Un amant? Non, pas un amant : plus tard nous adorerons ça mais pour l'instant nous sommes pucelle. »

— Donc, dit-il sans le lâcher, tu voulais te tuer, pourquoi?

Le petit gardait un silence buté.

— Boude tant que tu voudras, dit Daniel. Qu'est-ce que ça me fait? De toute façon tu as raté ton coup.

Le petit s'adressa à lui-même un pâle sourire entendu. « Nous piétinons, pensa Daniel contrarié; il faut sortir de l'impasse. » Il se remit à le secouer :

— Pourquoi souris-tu? Veux-tu me le dire?

Le jeune homme le regarda dans les yeux :

— Il faudra bien que vous finissiez par me lâcher.

— Très juste, dit Daniel. Je vais même te lâcher tout de suite.

Il desserra son étreinte et mit les mains dans ses poches :

— Et après? demanda-t-il.

Le petit ne bougea pas; il souriait toujours. « Il se paye ma tête. »

— Écoute bien, je suis excellent nageur, j'ai déjà sauvé deux personnes, dont une en mer par gros temps.

Le petit eut un rire de fille sournois et moqueur :

— C'est une manie!

— Peut-être bien, dit Daniel. Peut-être bien que c'est une manie. Plonge! ajouta-t-il en écartant les bras. Plonge donc si le cœur t'en dit. Je te laisserai boire un bon coup, tu verras comme c'est agréable. Ensuite je me déshabille posément, je saute à l'eau, je t'assomme et je te ramène à demi mort.

Il se mit à rire.

— Tu dois savoir qu'on recommence rarement un suicide manqué! Quand je t'aurai ranimé, tu n'y penseras plus.

Le petit fit un pas vers lui comme s'il allait le frapper :

— Qu'est-ce qui vous donne le droit de me parler sur ce ton? Qu'est-ce qui vous en donne le droit?

Daniel riait toujours.

— Ha! Ha! Qu'est-ce qui m'en donne le droit? Cherche! cherche bien!

Il lui serra le poignet brusquement :

— Tant que je serai là, tu ne pourras pas te tuer, même si tu en meurs d'envie. Je suis le maître de ta vie et de ta mort.

— Vous ne serez pas toujours là, dit le petit d'un air étrange.

— C'est ce qui te trompe, dit Daniel. Je serai *toujours* là. Il tressaillit de plaisir : il avait surpris dans les beaux yeux noisette un éclair de curiosité.

— Même si c'était vrai que je veux me tuer, qu'est-ce que ça peut vous faire? Vous ne me connaissez même pas.

— Tu l'as dit : c'est une manie, répondit Daniel gaîment. J'ai la manie d'empêcher les gens de faire ce qu'ils veulent.

Il le regarda avec bonté :

— C'est donc si grave?

Le petit ne répondit pas. Il faisait tous ses efforts pour s'empêcher de pleurer. Daniel fut si ému que les larmes lui vinrent aux yeux. Heureusement, le gosse était trop absorbé pour s'en apercevoir. Pendant quelques secondes encore, Daniel parvint à contenir son envie de lui caresser les cheveux; puis sa main droite quitta sa poche d'elle-même et vint se poser d'un geste tâtonnant d'aveugle sur le crâne blond. Il la retira comme s'il s'était brûlé : « Trop tôt! C'est une maladresse... » Le petit secoua violemment la tête et fit quelques pas le long de la berge. Daniel attendait en retenant son souffle : « Trop tôt, imbécile, c'était beaucoup trop tôt. » Il conclut avec colère pour se punir : « S'il s'en va, je le laisserai partir sans un geste ». Mais dès qu'il entendit les premiers sanglots, il courut à lui et l'entoura de ses bras. Le petit se laissa aller contre sa poitrine.

— Pauvre petit! dit Daniel bouleversé. Pauvre petit!

Il aurait donné sa main droite pour pouvoir le consoler ou pleurer avec lui. Au bout d'un instant le petit releva la tête. Il ne pleurait plus, mais deux larmes roulaient sur son visage exquis; Daniel eût voulu les ramasser de deux coups de langue et les boire pour sentir au fond de sa gorge le goût salé de cette douleur. Le jeune homme le regardait avec défiance :

— Comment se fait-il que vous vous soyez trouvé là?

— Je passais, dit Daniel.

— Vous n'êtes donc pas soldat?

Daniel entendit la question sans plaisir.

— Leur guerre ne m'intéresse pas.

Il enchaîna rapidement :

— Je vais te faire une proposition. Tu es toujours décidé à te tuer?

Le petit ne répondit pas mais il prit un air sombre et déterminé.

— Très bien, dit Daniel. Alors écoute. Je me suis amusé à te faire peur, mais je n'ai rien contre le suicide s'il est mûrement réfléchi et je me soucie de ta mort comme d'une guigne puisque je ne te connais pas. Je ne vois donc pas pourquoi je t'empêcherais de te tuer, si tu en as des raisons valables.

Il vit avec joie la couleur disparaître des joues du jeune homme. « Tu t'en croyais déjà quitte », pensa-t-il.

— Regarde, poursuivit-il en lui montrant le gros chaton de sa bague. J'ai là dedans un poison foudrayant. Je porte toujours cette bague, même la nuit, et si je me trouvais dans une situation que mon orgueil ne puisse pas supporter...

Il s'arrêta de parler et dévissa le chaton. Le petit regarda les deux pastilles brunes avec une méfiance pleine de répulsion.

— Tu vas m'expliquer ton affaire. Si je juge tes motifs recevables, une de ces pilules est à toi : c'est tout de même plus agréable qu'un bain froid. La veux-tu tout de suite? demanda-t-il, comme s'il avait brusquement changé d'avis.

Le petit passa, sans répondre, sa langue sur ses lèvres.

— La veux-tu? Je te la donne; tu l'avaleras sous mes yeux et je ne te quitterai pas. Il lui prit la main et dit : « Je te tiendrai la main, et te fermerai les yeux. »

Le petit secoua la tête :

— Qu'est-ce qui me prouve que c'est du poison? demanda-t-il avec effort.

Daniel éclata d'un rire jeune et léger :

— Tu as peur que ce ne soit une purge? Avale, tu verras bien.

Le petit ne répondit pas : ses joues restaient pâles et ses prunelles dilatées, mais il fit un sourire sournois et coquet en regardant Daniel de côté :

— Alors, tu n'en veux pas?

— Pas tout de suite.

Daniel revissa le chaton de sa bague :

— Ce sera comme tu voudras, dit-il froidement. Comment t'appelles-tu?

— C'est nécessaire que je vous dise mon nom?

— Ton petit nom, oui.

— Eh! bien, si c'est nécessaire... Philippe.

— Eh bien, Philippe, dit Daniel en passant son bras sous celui du jeune homme, puisque tu tiens à t'expliquer, montons chez moi.

Il le poussa dans l'escalier et lui fit gravir lestement les marches; ensuite, ils suivirent les quais, bras dessus bras dessous. Philippe baissait obstinément la tête; il s'était remis à trembler mais il s'abandonnait contre Daniel et le frôlait de sa hanche à chaque pas. Beaux souliers de pékari presque neufs mais qui datent d'au moins un an, complet de flanelle bien coupé, cravate blanche sur une chemisette de soie bleue. C'était à la mode en 38, à Montparnasse, coiffure soigneusement négligée : il y a pas mal de narcissisme, dans tout cela. Pourquoi n'est-il pas soldat? Trop jeune, sans doute; mais il se pourrait qu'il fût plus vieux qu'il n'en a l'air; l'enfance se prolonge chez les gosses opprimés. En tout cas, ce n'est sûrement pas la misère qui le pousse au suicide. Il demanda brusquement, comme ils passaient devant le pont Henri IV.

— C'est à cause des Allemands que tu voulais te noyer?

Philippe parut étonné et secoua la tête. Il était beau comme un ange. Je t'aiderai, pensa Daniel avec passion, je t'aiderai. Il voulait sauver Philippe, en faire un homme, je te donnerai tout ce que j'ai, tu sauras tout ce que je sais. Les halles étaient vides et noires, elles ne sentaient plus. Mais la ville avait changé d'aspect. Une heure auparavant, c'était la fin du monde et Daniel se sentait historique. A présent, les rues revenaient lentement à elles, Daniel se promenait au fond d'un dimanche d'avant guerre, à cette heure tournante où, dans l'agonie de la semaine et du soleil, un beau lundi tout neuf s'annonce. Quelque chose allait commencer : une semaine nouvelle, une nouvelle histoire d'amour. Il leva la tête et sourit : une vitre en feu lui renvoyait tout le couchant, c'était un signe; une odeur exquise de fraise écrasée lui emplit soudain les narines, c'était un autre signe; une ombre, au loin, traversa la rue Montmartre en courant, signe encore. Chaque fois que la fortune plaçait sur sa route la rayonnante beauté d'un enfant-Dieu, le ciel et la terre lui faisaient des clins d'œil malicieux. Il défaillait de désir, le souffle lui manquait à chaque pas, mais il avait tellement l'habitude de marcher en silence auprès de jeunes vies sans soupçon qu'il avait fini par aimer pour elle-même la longue patience pédérastique. Je t'épie, tu es nu dans le creux de mon regard, je te possède à distance, sans rien donner de moi, par l'odorat et la vue; je *connais déjà* tes flancs creux, je les caresse de mes mains immobiles, je m'enfonce en toi et tu ne t'en doutes même pas. Il se pencha pour respirer le parfum de cette nuque courbée et fut frappé tout à coup par une forte odeur de naphtaline. Il se redressa aussitôt, refroidi, amusé : il adorait

ces alternatives de trouble et de sécheresse, il adorait l'*énervement*. Voyons si je suis bon détective, se dit-il avec gaîté. Voilà un jeune poète qui veut se jeter à l'eau le jour où les Allemands font leur entrée à Paris; pourquoi? Indice unique, mais capital : son complet sent la naphtaline, c'est donc qu'il ne le portait plus. Pourquoi changer de vêtement le jour de son suicide? Parce qu'il ne *pouvait plus* mettre ceux qu'il portait encore hier. *Donc* c'était un uniforme qui l'eût fait reconnaître et prendre. C'est un soldat. Mais que fait-il ici? Mobilisé à l'Hôtel Continental ou dans les services du Ministère de l'Air, il y a beau temps qu'il aurait fichu le camp à Tours avec les autres. Alors? Alors c'est clair. Tout à fait clair. Il s'arrêta pour désigner la porte cochère :

— C'est là.

— Je ne veux pas, dit Philippe brusquement.

— Quoi?

— Je ne veux pas monter.

— Tu aimes mieux te faire ramasser par les Allemands?

— Je ne veux pas, répéta Philippe en regardant ses pieds. Je n'ai rien à vous dire et je ne vous connais pas.

— Ah, c'est donc ça! dit Daniel. C'est donc ça!

Il lui prit la tête à deux mains et la releva de force :

— Tu ne me connais pas, mais je te connais, lui dit-il. Je peux te la raconter, ton histoire.

Il poursuivit en plongeant son regard dans les yeux de Philippe :

— Tu étais dans les armées du Nord, la panique s'est mise dans les rangs et tu as décampé. Après, plus moyen de retrouver ton régiment, je suppose. Tu es rentré chez toi, ta famille avait mis les voiles et toi tu t'es habillé en civil et tu es allé tout droit te jeter dans la Seine. Ce n'est pas que tu sois spécialement patriote mais tu ne peux pas supporter l'idée que tu es un lâche. Est-ce que je me suis trompé?

Le petit ne bougeait pas, mais ses yeux s'étaient encore élargis; Daniel avait la bouche sèche, il sentait l'angoisse monter en lui comme une marée; il répéta d'une voix plus violente qu'assurée :

— Est-ce que je me suis trompé?

Philippe émit un léger grognement et son corps se détendit; l'angoisse recula, la joie coupa le souffle de Daniel, son cœur s'affola et tapa comme un sourd dans sa poitrine.

— Monte, murmura-t-il. Je sais le remède.

— Le remède à quoi?

— A tout ça. J'ai beaucoup de choses à t'apprendre.

Philippe avait l'air las et soulagé; Daniel le poussa sous le porche. Les beaux mômes qu'il chassait à Montmartre ou à Montparnasse, jamais encore il n'avait osé les ramener chez lui. Mais aujourd'hui la concierge et la plupart des locataires galopaient sur les routes, entre Montargis et Gien, aujourd'hui, c'était fête. Ils montèrent en silence. Daniel mit la clé dans la serrure sans lâcher le bras de Philippe. Il ouvrit la porte et s'effaça :

— Entre.

Philippe entra d'un pas somnolent.

— La porte en face : c'est le salon.

Il lui tourna le dos, referma la porte à clé, mit la clé dans sa poche. Quand il rejoignit Philippe, celui-ci s'était planté devant l'étagère et regardait les statuettes d'un air animé.

— Elles sont formidables.

— Pas mal, dit Daniel. Elles ne sont pas mal. Et surtout elles sont *vraies*. Je les ai achetées moi-même aux Indiens.

— Et ça? demanda Philippe.

— Ça, c'est le portrait d'un enfant mort. Au Mexique, quand un type cassait sa pipe, on faisait venir le peintre des morts. Il s'installait et peignait le cadavre sous les traits d'un vivant. Voilà ce que ça donnait.

— Vous avez été au Mexique? demanda Philippe avec une nuance de considération.

— J'y suis resté deux ans.

Philippe regardait avec extase le portrait de ce bel enfant pâle et dédaigneux qui lui retournait son regard du sein de la mort avec la suffisance et le sérieux d'un initié. Ils se ressemblent, pensa Daniel. Blonds tous les deux, tous les deux insolents et blêmes, l'un de ce côté-ci du tableau et l'autre de l'autre côté, l'enfant qui avait voulu mourir et l'enfant qui était mort pour de bon se regardaient; la mort, c'était ce qui les séparait : rien, la surface plate de la toile.

— Formidable! répéta Philippe.

Une fatigue énorme terrassa Daniel tout à coup. Il soupira et se laissa tomber dans un fauteuil. Malvina sauta sur ses genoux.

— Là! Là! dit-il en la caressant. Soyez sage, Malvina, soyez belle.

Il se tourna vers Philippe et dit d'une voix faible :

— Il y a du whisky dans la cave à liqueur : Non : à droite, le petit meuble chinois; là. Tu trouveras aussi des verres. Tu nous sers; tu fais la jeune fille de la maison.

Philippe remplit deux verres, en tendit un à Daniel et resta debout devant lui. Daniel vida son verre d'un coup et se sentit ragaillardi.

— Si vous étiez poète, dit-il en le vouvoyant subitement, vous sentiriez ce qu'il y a d'extraordinaire dans notre rencontre.

Le petit eut un drôle de rire provocant :

— Qui vous dit que je ne le suis pas?

Il regardait Daniel bien en face : depuis qu'il était entré dans la pièce, il avait changé d'air et de manières. Ce sont les pères de famille qui l'intimident, pensa Daniel contrarié : il n'a plus peur de moi parce qu'il a deviné que je n'en suis pas un. Il feignit d'hésiter :

— Je me demande, dit-il pensivement, si tu m'intéresseras.

— Vous auriez mieux fait, dit Philippe, de vous demander ça un peu plus tôt.

Daniel sourit :

— Il est encore temps. Si tu m'ennuies, je te mets dehors.

— Ne vous donnez pas cette peine, dit Philippe.

Il se dirigeait vers la porte.

— Reste, dit Daniel. Tu sais bien que tu as besoin de moi.

Philippe sourit tranquillement et revint s'asseoir sur une chaise. Poppée passait près de lui, il l'attrapa et la mit sur ses genoux sans qu'elle protestât. Il la caressait doucement, voluptueusement.

— Un bon point pour toi, dit Daniel étonné. C'est la première fois qu'elle se laisse faire.

Philippe eut un long sourire sinueux et fat.

— Combien avez-vous de chats? demanda-t-il, les yeux baissés.

— Trois.

— Un bon point pour vous.

Il grattait le crâne de Poppée qui s'était mise à ronronner. Cette petite frappe a l'air plus à l'aise que moi, pensa Daniel; il sait qu'il me plait. Il demanda brusquement, pour le décontenancer.

— Alors? Comment est-ce arrivé?

Philippe lâcha Poppée en écartant les genoux; la chatte sauta sur le sol et s'enfuit.

— Eh bien, dit-il, comme vous l'avez deviné. Il n'y a rien de plus à dire.

— Où étais-tu?

— Dans le Nord. Un patelin qui s'appelle Parny.

— Et alors?

— Alors rien. On tenait depuis deux jours et puis il y a eu les tanks et les avions.

— A la fois?

— Oui.

— Et tu as eu peur?

— Même pas. Ou alors c'est que la peur n'est pas ce qu'on pense.

Son visage avait durci et vieilli. Il regardait dans le vide, d'un air las :

— Les types couraient; j'ai couru avec eux.

— Après?

— J'ai marché, puis j'ai trouvé un camion, puis j'ai marché de nouveau; je suis arrivé ici avant-hier.

— A quoi pensais-tu quand tu marchais?

— Je ne pensais pas.

— Pourquoi as-tu attendu jusqu'à aujourd'hui pour te tuer?

— Je voulais revoir ma mère, dit Philippe.

— Elle n'était pas là?

— Non. Elle n'était pas là.

Il releva la tête et considéra Daniel avec des yeux étincelants.

— Vous auriez tort de me prendre pour un lâche, dit-il d'une voix nette et coupante.

— Vraiment? Alors pourquoi t'être enfui?

— J'ai couru parce que les autres couraient.

— Tu voulais te tuer, pourtant.

— Eh bien oui. Enfin, j'y pensais.

— Pourquoi?

— Ce serait trop long à vous expliquer.

— Qu'est-ce qui te presse, dit Daniel. Tiens, verse-toi du whisky.

Philippe se versa à boire. Ses joues avaient rosi. Il eut un petit rire :

— S'il n'y avait que moi, ça me serait égal d'être lâche, dit-il. Je suis pacifiste. La vertu militaire, qu'est-ce que c'est? Du manque d'imagination. Les gens courageux là-bas c'étaient des cul-terreux, de vraies brutes. Seulement le malheur a voulu que je naisse dans une famille de héros.

— Je vois, dit Daniel. Ton père est officier de carrière.

— Officier de réserve, dit Philippe. Mais il est mort en 27 des suites de la guerre : il avait été gazé, un mois avant l'armistice. Cette mort glorieuse a mis ma mère en goût : en 1933, elle s'est remariée avec un général.

— Elle risque d'être déçue, dit Daniel. Les généraux meurent dans leur lit.

— Pas celui-là, dit Philippe haineusement : c'est Bayard : il baise, tue, prie et ne pense pas.

— Il est au front?

— Où voulez-vous qu'il soit? Il doit manœuvrer lui-même une mitrailleuse ou ramper vers l'ennemi à la tête de ses troupes. Comptez sur lui pour faire massacrer ses hommes jusqu'au dernier.

— Je l'imagine noir et poilu avec des moustaches.

— Exactement, dit Philippe. Les femmes l'adorent parce qu'il sent le bouc.

Ils rirent en se regardant.

— Tu n'as pas l'air de l'aimer beaucoup, dit Daniel.

— Je le déteste, dit Philippe.

Il rosit et regarda Daniel fixement.

— J'ai le complexe d'Œdipe, dit-il. Le cas-type.

— C'est de ta mère que tu es amoureux? demanda Daniel avec incrédulité.

Philippe ne répondit pas : il avait un air important et fatal. Daniel se pencha en avant :

— Ça ne serait pas plutôt de ton beau-père? demanda-t-il avec douceur.

Philippe sursauta et devint écarlate, puis il éclata de rire en regardant Daniel dans les yeux :

— Vous en avez de bonnes! dit-il.

— Dame, écoute donc! dit Daniel en riant aussi, c'est tout de même à cause de lui que tu voulais te tuer.

Philippe riait toujours.

— Mais pas du tout! Absolument pas.

— Alors à cause de qui? Tu cours à la Seine parce que tu as manqué de courage et pourtant tu proclames que tu détestes le courage. Tu as peur de son mépris.

— J'ai peur du mépris de ma mère, dit Philippe.

— De ta mère? Je suis sûr qu'elle a toutes les indulgences.

Philippe se mordit les lèvres sans répondre.

— Quand je t'ai mis la main sur l'épaule, tu étais épouvanté, dit Daniel. Tu croyais que c'était lui, n'est-ce pas?

Philippe se leva, ses yeux étincelaient.

— Il a... il a levé la main sur moi.

— Quand?

— Il y a moins de deux ans. Depuis, je le sens toujours derrière moi.

— Tu n'as jamais rêvé que tu étais nu dans ses bras?

— Vous êtes fou, dit Philippe, sincèrement indigné.

— En tout cas, ce qu'il y a de certain, c'est qu'il te possède. Tu marches à quatre pattes, le général te monte, il te fait caracoler comme une jument. Tu n'es jamais toi-même : tantôt tu penses comme lui et tantôt contre lui. Le pacifisme, Dieu sait que tu t'en fous, tu n'y aurais même pas songé si ton beau-père n'avait été soldat.

Il se leva et prit Philippe par les épaules.

— Veux-tu que je te délivre?

Philippe se dégagea, repris par la méfiance :

— Comment le pourriez-vous?

— Je t'ai dit, j'ai beaucoup de choses à t'apprendre.

— Vous êtes psychanalyste?

— Quelque chose comme ça.

Philippe hocha la tête :

— En admettant que ce soit vrai, demanda-t-il, pour quelle raison vous intéresseriez-vous à moi?

— Je suis un amateur d'âmes, dit Daniel en souriant. Il ajouta avec émotion : La tienne doit être exquise, pour peu qu'on la débarrasse de tout ce qui la gêne.

Philippe ne répondit pas, mais il parut flatté; Daniel fit quelques pas en se frottant les mains :

— Il faudra, dit-il avec une excitation joyeuse, commencer par liquider toutes les valeurs. Tu es étudiant?

— Je l'étais, dit Philippe.

— Le Droit?

— Les Lettres.

— Très bien. Alors tu comprends ce que je veux dire : le doute méthodique, hein? le dérèglement systématique de Rimbaud. Nous détruisons tout. Mais pas par des mots : par des actes. Tout ce que tu as emprunté s'évanouira en fumée. Ce qui restera, c'est toi. D'accord?

Philippe le regardait avec curiosité.

— Au point où tu en es, reprit Daniel, qu'est-ce que tu risques?

Philippe haussa les épaules.

— Rien.

— C'est parfait, dit Daniel, je t'adopte. Nous commençons tout de suite la descente aux enfers. Mais surtout, ajouta-t-il en lui jetant un regard aigu, ne va pas faire un transfert sur moi.

— Pas si bête, dit Philippe, en lui rendant son regard.

— Tu seras guéri quand tu m'auras rejeté comme une vieille épluchure, dit Daniel sans le quitter des yeux.

— N'ayez pas peur, dit Philippe.

— Comme une vieille épluchure! dit Daniel en riant.

— Comme une vieille épluchure! répéta Philippe.

Ils riaient tous les deux; Daniel remplit le verre de Philippe.

— Asseyons-nous là, dit la fille tout à coup.

— Pourquoi là?

— C'est plus doux.

— Voyez-vous ça, dit Pinette. Elles aiment ce qui est doux, ces demoiselles de la poste.

Il ôta sa veste et la jeta sur le sol :

— Tiens, dit-il, pose ta douceur sur ma veste.

Ils se laissèrent tomber dans l'herbe au bord d'un champ de blé. Pinette ferma le poing gauche, en surveillant la petite du coin de l'œil, introduisit son pouce dans sa bouche et fit semblent de souffler : son biceps saillit, comme gonflé par une pompe et la petite rit un peu :

— Tu peux toucher.

Elle posa un doigt timide sur le bras de Pinette : à l'instant le muscle disparut et Pinette imita le bruit d'un ballon qui se dégonfle.

— Oh! fit la petite.

Pinette se tourna vers Mathieu :

— Tu te rends compte? Mauron, s'il me voyait sans ma veste, assis au bord de la route, qu'est-ce qu'il tousserait!

— Mauron, dit Mathieu, il court encore.

— S'il court aussi vite que je l'emmerde! Il expliqua, penché vers la postière : Mauron, c'est le pitaine. Il est dans la nature.

— Dans la nature? répéta-t-elle.

— Il croit que c'est meilleur pour sa santé. Il ricana : on est notre propre maître; il n'y a plus personne pour commander, on peut faire ce qu'on veut : si ça te chante on peut monter à l'école et faire dodo dans les draps du pitaine; le village est à nous.

— Pas pour longtemps, dit Mathieu.

— Raison de plus pour en profiter.

— J'aime mieux rester ici, dit la petite.

— Mais pourquoi? Je te dis que personne ne peut y trouver à redire.

— Il y a encore des gens dans le village.

Pinette la toisa superbement :

— C'est vrai, dit-il, tu es fonctionnaire. Faut que tu fasses gaffe à cause de ton administration. Nous, dit-il en riant vers Mathieu d'un air complice, on n'a personne à ménager, on est sans feu ni lieu. Sans foi ni loi. On passe : vous autres, vous restez et nous, on passe, on s'en va, on est des oiseaux de passage, des romanichels. Hein? On est des loups, des bêtes de combat, on est de grands méchants loups, ha!

Il avait arraché un brin d'herbe et en chatouillait le menton de la petite; il chanta en la regardant profondément et sans cesser de sourire :

— Qui craint le grand méchant loup?

La petite rougit, sourit et chanta :

— C'est pas nous! C'est pas nous!

— Ha! dit Pinette réjoui. Ha, poupée! Ha, poursuivit-il d'un air absent, petite poupée, petite poupée, Mademoiselle Poupée!

Il se tut brusquement. Le ciel était rouge; sur terre, il faisait frais et bleu. Sous ses mains, sous ses fesses, Mathieu sentait la vie enchevêtrée de l'herbe, des insectes et de la terre, une grande chevelure rêche et mouillée, pleine de poux; c'était de l'angoisse nue contre ses paumes. Coincés! Des millions d'hommes coincés, entre les Vosges et le Rhin par l'impossibilité d'être hommes : cette forêt plate allait leur survivre, comme si l'on ne pouvait demeurer dans le monde, à moins d'être paysage ou prairie ou n'importe quelle impersonnelle ubiquité. Sous les mains, l'herbe était tentante comme un suicide; l'herbe et la nuit qu'elle écrasait contre le sol et les pensées captives qui couraient ventre à terre dans cette nuit et ce faucheux qui se balançait près de son soulier, qui se fendit brusquement de toutes ses pattes immenses et disparut. La fille soupira.

— Qu'est-ce qu'il y a, bébé? demanda Pinette.

Elle ne répondit pas. Elle avait un petit visage décent et fiévreux avec un long nez et une bouche mince dont la lèvre inférieure avançait un peu.

— Qu'est-ce qu'il y a? Hein, qu'est-ce qu'il y a? Dis-moi ce qu'il y a.

Elle se taisait. A cent mètres d'eux, entre le soleil et le champ, quatre soldats passaient, obscurs dans une fumée d'or. Un d'eux s'arrêta et se tourna vers l'est, effacé par la lumière, pas noir, plutôt mauve contre les rouges du couchant; il était nu-tête. Le

suivant vint buter contre lui, le poussa et leurs torses filèrent au-dessus des blés comme des navires; un autre glissa derrière eux, les bras levés; un retardataire fouettait les épis avec une badine.

— Encore! dit Pinette.

Il avait pris la fille par le menton et la regardait : elle avait les yeux pleins de larmes.

— Dis donc, tu n'es pas marrante.

Il s'appliquait à lui parler avec une brutalité militaire, mais il manquait d'assurance : en passant par sa bouche enfantine, les mots s'imprégnaient de fadeur.

— C'est plus fort que moi, dit-elle.

Il l'attira contre lui.

— Faut pas pleurer, voyons. Est-ce que nous pleurons, nous autres? ajouta-t-il en riant.

Elle laissa aller sa tête contre l'épaule de Pinette et il lui caressa les cheveux; il avait l'air fier.

— Ils vont vous emmener, dit-elle.

— Bah! Bah!

— Ils vont vous emmener, répéta-t-elle en pleurant.

Le visage de Pinette se durcit :

— J'ai pas besoin qu'on me plaigne.

— Je ne veux pas qu'ils vous emmènent.

— Qui t'a dit qu'ils nous emmèneraient? Tu verras comment que les Français se battent; tu seras aux premières loges.

Elle leva sur lui ses grands yeux dilatés; elle avait si peur qu'elle ne pleurait plus.

— Il ne faut pas vous battre.

— Ta, ta, ta.

— Il ne faut pas vous battre, la guerre est finie.

Il la considéra d'un air amusé :

— Ha! dit-il. Ha! Ha!

Mathieu se détourna, il avait envie de s'en aller.

— On se connaît d'hier, reprit la petite.

Sa lèvre inférieure tremblait, elle inclinait sa longue figure, elle avait l'air noble, ombrageux et triste, comme un cheval.

— Demain, dit-elle.

— Oh! d'ici demain... dit Pinette.

— D'ici demain il n'y a qu'une nuit.

— Justement : une nuit, dit-il en clignant de l'œil. Le temps de s'amuser un peu.

— Je n'ai pas envie de m'amuser.

— Tu n'as pas envie de t'amuser? C'est vrai que tu n'as pas envie de t'amuser?

Elle le regardait sans répondre. Il dit :

— Tu as de la peine?

Elle le regardait toujours, la bouche entr'ouverte.

— A cause de moi? demanda-t-il.

Il se pencha sur elle avec une tendresse un peu hagarde mais presque aussitôt il se redressait en tordant les lèvres, il avait l'air mauvais.

— Allons, dit-il, allons! Faut pas t'en faire, poupée : il en viendra d'autres. Un de perdu, dix de retrouvés.

— Les autres ne m'intéressent pas.

— Tu ne diras pas ça quand tu les auras vus. Ce sont de drôles de gars, tu sais. Et balancés! Des épaules comme ça, des hanches comme ça!

— De qui parlez-vous?

— Des Fritz, donc!

— Ce ne sont pas des hommes.

— Qu'est-ce qu'il te faut?

— Pour moi, ce sont des bêtes.

Pinette eut un sourire objectif :

— Tu as tort, dit-il posément. Ce sont de beaux gosses et de bons soldats. Ils ne valent pas le Français, mais ce sont de bons soldats.

— Pour moi, ce sont des bêtes, répéta-t-elle.

— Ne le répète pas trop, lui dit-il, parce que tu seras bien embêtée de l'avoir dit quand tu auras changé d'avis. Ils sont vainqueurs, tu comprends. Un malabar qui vient de gagner la guerre, tu peux pas lutter contre, faut que tu y passes, ça te démange là. Va demander aux Parisiennes, tiens! Elles se marrent bien, en ce moment, les Parisiennes. Ha! Elles font des parties de jambe en l'air.

La fille se dégagea brusquement.

— Vous me dégoûtez.

— Qu'est-ce qui te prend, la môme? demanda Pinette.

— Je suis française! dit la fille.

— Les Parisiennes aussi sont françaises, ça n'empêche pas.

— Laissez-moi, dit-elle. Je veux m'en aller.

Pinette pâlit et se mit à ricaner.

— Ne vous fâchez pas, dit Mathieu. Il a dit ça pour vous charrier.

— Il exagère, dit-elle. Il me prend pour qui?

— Ça n'est pas commode d'être vaincu, dit Mathieu doucement. Il faut le temps de s'habituer. Vous ne savez pas comme il est gentil d'ordinaire, c'est un agneau.

— Ha! dit Pinette. Ha! Ha!

— Il est jaloux, dit Mathieu.

— De moi? demanda la petite radoucie.

— Bien sûr, il pense à tous les types qui essayeront de vous faire la cour pendant qu'il cassera des cailloux.

— Ou qu'il mangera des pissenlits par la racine, dit Pinette qui ricanait toujours.

— Je vous défends de vous faire tuer, s'écria-t-elle.

Il sourit.

— Tu parles comme une femme, dit-il. Comme une petite fille, comme une toute petite fille, ajouta-t-il en la chatouillant.

— Méchant! dit-elle en se tordant sous les chatouilles. Méchant! Méchant!

— Ne vous en faites pas trop pour lui, dit Mathieu agacé. Ça va se passer très simplement et d'ailleurs nous n'avons pas de munitions.

Ils se tournèrent vers lui en même temps et lui jetèrent le même regard haineux et dégrisé, comme s'il les avait empêchés de faire l'amour. Mathieu regarda Pinette avec dureté; au bout d'un moment Pinette baissa la tête et arracha boudeusement une touffe d'herbe entre ses genoux. Sur la route, des soldats flânaient. Il y en avait un qui portait un fusil; il le tenait comme un cierge en bouffonnant.

— Chiche, dit un petit brun trapu et cagneux.

Le soldat prit le fusil à deux mains par le canon, le balança un moment comme une canne de golf et frappa rudement de la crosse un caillou qui sauta à vingt pas. Pinette les regardait faire, les sourcils froncés.

— Il y en a qui abusent tout de suite, dit-il.

Mathieu ne répondit pas. La petite avait pris la main de Pinette sur ses genoux et jouait avec.

— Vous avez une alliance, dit-elle.

— Tu ne l'avais pas vue? demanda-t-il en crispant un peu la main.

— Si, je l'avais vue. Vous êtes marié?

— Puisque j'ai une alliance.

— Oui, dit-elle tristement.

— Regarde ce que j'en fais de mon alliance.

Il tira sur son doigt en grimaçant, arracha l'alliance et la jeta dans les blés.

— Oh! tout de même, dit la petite scandalisée.

Il prit le couteau sur la table, Ivich saignait, il s'envoya un bon coup dans la paume, des gestes, des gestes, de petites destructions, ça vous avance à quoi, j'ai pris ça pour la liberté, il bâilla.

— Elle était en or?

— Oui.

Elle se haussa et l'embrassa légèrement sur les lèvres. Mathieu se redressa et s'assit :

— Je me tire! dit-il.

Pinette le regarda avec inquiétude.

— Reste encore un peu.

— Vous n'avez pas besoin de moi.

— Reste donc! dit Pinette, pour ce que tu as à faire...

Mathieu sourit et montra la petite :

— Elle n'a pas tellement envie que je reste.

— Elle? Mais bien sûr que si, elle t'aime bien. Il se pencha sur elle et dit d'une voix pressante : c'est un copain. N'est-ce pas que tu l'aimes bien?

— Oui, dit la petite.

Elle me déteste, pensa Mathieu; mais il resta. Le temps ne coulait même plus : il tremblotait, affalé sur cette plaine rousse. Un mouvement trop brusque et Mathieu le sentirait de nouveau dans ses os, comme l'élancement d'un vieux rhumatisme. Il s'étendit sur le dos. Le ciel, le ciel, rose et nul; si l'on pouvait tomber dans le ciel! Rien à faire, on est des créatures d'en dessous, tout le mal vient de là.

Les quatre soldats qu'il avait vus glisser le long des blés avaient tourné autour du champ pour rejoindre la route : ils débouchèrent sur le pré, en file indienne. C'étaient des types du Génie, Mathieu ne les connaissait pas; le caporal, qui marchait en tête, ressemblait à Pinette, il était en bras de chemise, comme lui, il avait ouvert sa chemise sur sa gorge velue; le suivant, un brun hâlé, avait jeté sa veste sur ses épaules sans l'enfiler, il tenait un épi dans sa main gauche, de la main droite il en cueillait les grains; il renversa la main, la porta à sa bouche, sortit sa langue et lappa avec un mouvement de la tête, ces petits fuseaux dorés. Le troisième, plus grand et plus âgé, peignait avec ses doigts ses cheveux blonds. Ils marchaient lentement, rêveusement, avec une souplesse de civil; le blond abaissa les mains qui fourrageaient dans sa chevelure, il les passa doucement sur ses épaules et son cou comme pour jouir des

arêtes de ce corps enfin jailli sous le soleil hors de l'informe emballage militaire. Ils s'arrêtèrent l'un derrière l'autre, presque en même temps, et regardèrent Mathieu. Sous ces yeux d'un autre âge, Mathieu se sentit fondre en herbe, il était une prairie regardée par des bêtes. Le brun dit :

— J'ai perdu mon ceinturon.

La voix ne dérangea pas ce doux monde inhumain : ce n'était pas une parole; tout juste un des bruissements qui concourent à faire le silence. Des lèvres du blond, un bruissement tout pareil s'échappa :

— T'en fais donc pas, les Fritz l'auraient pris.

Le quatrième arrivait sans bruit; il s'arrêta, leva le nez et son visage refléta la vacance du ciel.

— Hé! fit-il.

Il s'accroupit, cueillit un coquelicot, le mit à sa bouche. En se relevant, il vit Pinette qui serrait la petite contre lui; il se mit à rire :

— Ça chasse dur.

— Assez dur, reconnut Pinette.

— Le temps se rafraîchit, hein?

— On dirait.

— C'est pas dommage.

Les quatre têtes se hochèrent avec un air d'intelligence bien français; l'intelligence s'effaça, il ne resta qu'un immense loisir et les têtes continuèrent à branler. « Pour la première fois de leur vie, pensa Mathieu, ils se reposent. »

Ils se reposaient des marches forcées, des revues d'habillement, de l'exercice, des permissions, de leurs attentes, de leurs espoirs, ils se reposaient de la guerre et d'une fatigue plus ancienne encore : de la Paix. Au milieu des blés, à la lisière du bois, à la sortie du village il y en avait d'autres par petits groupes, qui se reposaient aussi : des cortèges de convalescents parcouraient la campagne.

— Ho Pirard! cria le caporal.

Mathieu se retourna. Pirard, l'ordonnance du capitaine Mauron, s'était arrêté au bord de la route et pissait : c'était un paysan breton, ladre et brutal. Mathieu le regarda avec surprise : le couchant rougissait sa face terreuse, ses yeux s'étaient dilatés, il avait perdu son air défiant et rusé; pour la première fois, peut-être, il regardait les signes tracés dans le ciel et le chiffre mystérieux du soleil. Un jet clair sourdait de ses mains, qui semblaient oubliées autour de sa braguette.

— Ho Pirard!

Pirard sursauta.

— Qu'est-ce que tu fais? demanda le caporal.

— Je prends le frais, dit Pirard.

— Tu pisses, cochon! Il y a des demoiselles.

Pirard baissa les yeux sur ses mains, parut étonné et se reboutonna hâtivement.

— C'était sans y penser, dit-il.

— Il n'y a pas d'offense, dit la fille.

Elle se blottit contre la poitrine de Pinette et sourit au caporal. Sa robe s'était relevée, elle ne songeait pas à la rabaisser : on vivait dans l'innocence. Ils lui regardèrent les cuisses, mais gentiment, avec un émerveillement triste : c'étaient des anges, ils avaient des regards plats.

— Bon, dit le brun. Eh bé, salut. On la continue, la promenade.

— La promenade apéritive, dit le grand blond en riant.

— Bon appétit, dit Mathieu.

Ils rirent : tout le monde savait qu'il n'y avait plus rien à manger dans le village; toutes les réserves de l'Intendance avaient été pillées aux premières heures du matin.

— Ça n'est pas l'appétit qui manque.

Ils ne bougeaient pas; ils cessèrent de rire et un peu d'angoisse remonta aux yeux du caporal : on aurait dit qu'ils avaient peur de partir. Mathieu faillit leur dire de s'asseoir.

— Allons! dit le caporal d'une voix trop calme.

Ils se remirent en marche pour gagner la route; leur départ fit une rapide lézarde dans la fraîcheur du soir; un peu de temps coula par cette déchirure, les Allemands firent un bond en avant, cinq doigts de fer se crispèrent sur le cœur de Mathieu. Et puis la saignée s'arrêta, le temps se cailla de nouveau, il n'y eut qu'un parc où flânaient des anges. « Que c'est vide ! » pensa Mathieu. Quelqu'un d'immense avait brus- quement décampé, laissant la Nature à la garde des soldats de deuxième classe. *Une voix court sous un antique soleil : Pan est mort, ils ont éprouvé la même absence.* Qui est-ce qui est mort, ce coup-ci? La France? La chrétienté? L'espoir? La terre et les champs retournaient doucement à leur inutilité première; au milieu des champs qu'ils ne pouvaient ni cultiver ni défendre, ces hommes devenaient gratuits. Tout semblait neuf et pourtant le soir était bordé par la lisière noire de la prochaine nuit; au cœur de cette nuit, une comète se jetterait sur la terre. Bombarderont-ils? On attendait sous peu la cérémonie. Était-ce

premier jour du monde ou le dernier? Les blés, les coquelicots ui noircissaient à vue d'œil, tout semblait naître et mourir à la fois. lathieu parcourut du regard cette tranquille ambiguïté, il pensa : 'est le paradis du désespoir.

— Tes lèvres sont froides, dit Pinette.

Il était penché sur la petite et l'embrassait.

— Tu as froid? demanda-t-il.

— Non.

— Tu aimes que je t'embrasse?

— Oui. Beaucoup.

— Alors? Pourquoi tes lèvres sont froides?

— C'est vrai qu'ils violent les femmes? demanda-t-elle.

— Tu es folle.

— Embrasse-moi, dit-elle passionnément. Je ne veux plus penser rien.

Elle lui prit la tête dans ses mains et l'attira contre elle, en se nversant.

— Poupée, dit-il. Poupée!

Il se coucha sur elle, Mathieu ne vit plus que des cheveux dans les erbes. Mais presque aussitôt la tête se releva, le masque hargneux t superbe en était tombé; les yeux, dans une douce nudité lisse, gardaient Mathieu sans le voir; ils débordaient de solitude.

— Mon chéri, viens, viens, soupira la petite.

Mais la tête ne s'abaissait pas, raide, blanche, aveugle. Il fait son iétier d'homme, pensa Mathieu en regardant ces yeux obscurs. 'inette avait couché cette femme sous lui, il l'écrasait dans la terre, la fondait à la terre, à l'herbe hésitante; il tenait la prairie couchée us son ventre, elle l'appelait, il s'enracinerait en elle par le ventre, lle était eau, femme, miroir; elle reflétait sur toute sa surface le ierge héros des batailles futures, le mâle, le soldat glorieux et vainueur; la Nature, haletante, à la renverse, l'absolvait de toutes les éfaites, murmurait : mon chéri, viens, viens. Mais il voulait jouer à homme jusqu'au bout, il s'appuyait des paumes contre le sol et ses ras raccourcis semblaient des ailerons, il dressait sa tête au-dessus e cette docilité touffue, il voulait être admiré, reflété, désiré par n dessous, dans l'ombre, à son insu, négliger cette gloire qui passait e la terre à son corps comme une chaleur animale, émerger dans le ide, dans l'angoisse, pour penser : « Et après? » La petite lui noua s bras autour du cou et pesa sur sa nuque. La tête plongea dans la loire et l'amour, la prairie se referma. Mathieu se releva sans bruit

et s'en alla; il traversa le pré, il devint un des anges qui flânaient sur la route encore claire, entre les taches des peupliers. Le couple avait disparu dans l'herbe noire; des soldats passèrent avec des bouquets; un d'eux, tout en marchant, leva son bouquet vers son visage, plongea le nez dans les fleurs, respira au milieu des fleurs, son loisir, sa peine et son injustifiable gratuité. La nuit rongeait les feuillages, les visages : tout le monde se ressemblait; Mathieu pensa : je leur ressemble. Il marcha encore un peu, vit s'allumer une étoile et frôla un promeneur obscur qui sifflait. Le promeneur se retourna, Mathieu vit ses yeux et ils se sourirent, c'était un sourire de la veille, un sourire d'amitié.

— Il fait frais, dit le type.

— Oui, dit Mathieu, il commence à faire frais.

Ils n'avaient rien d'autre à se dire et le promeneur s'en alla. Mathieu le suivit du regard; faut-il donc que les hommes aient tout perdu, même l'espoir, pour qu'on lise dans leurs yeux que l'homme pourrait gagner? Pinette faisait l'amour; Guiccioli et Latex avaient roulé ivres morts sur le plancher de la Mairie; par les chemins, des anges solitaires promenaient leur angoisse : personne n'a besoin de moi. Il se laissa tomber par terre, sur le bord de la route, parce qu'il ne savait plus où aller. La nuit lui entra dans la tête par la bouche, par les yeux, par les narines, par les oreilles : il ne fut plus personne et plus rien. Plus rien que le malheur et la nuit. Il pensa : Charlot! et bondit sur ses pieds : il pensait à Charlot, tout seul avec sa peur, et il avait honte; j'ai fait le grand funeste avec ces cochons ivres et pendant ce temps-là il était seul et il avait peur, modestement, et j'aurais pu l'aider.

Charlot était assis à la même place; il se penchait sur son livre. Mathieu s'approcha et lui passa la main dans les cheveux.

— Tu t'arraches les yeux.

— Je ne lis pas, dit Charlot. Je pense.

Il avait relevé la tête et ses grosses lèvres ébauchaient un sourire.

— Tu penses à quoi?

— A mon magasin. Je me demande s'ils l'ont saccagé.

— C'est peu probable, dit Mathieu.

Il désigna de la main les fenêtres noires de la mairie.

— Qu'est-ce qu'ils font là dedans?

— Je ne sais pas, dit Charlot. Il y a un moment que je n'entends plus rien.

Mathieu s'assit sur une marche.

— Ça ne va pas fort, hein?

Charlot sourit tristement.

— C'est à cause de moi que tu es revenu? demanda-t-il.

— Je m'emmerde. J'ai pensé que tu avais peut-être besoin de ompagnie. Ça m'arrangerait plutôt.

Charlot secoua la tête, sans répondre.

— Tu veux que je m'en aille? demanda Mathieu.

— Non, dit Charlot, tu ne me gênes pas. Mais tu ne peux pas n'aider. Qu'est-ce que tu me diras : que les Allemands ne sont pas les sauvages? Qu'il faut avoir du courage? Je sais tout ça.

Il soupira et posa le livre à côté de lui, précautionneusement :

— Il faudrait que tu sois Juif, dit-il. Autrement tu ne peux pas omprendre. Il posa la main sur le genou de Mathieu et lui dit ur un ton d'excuse : « C'est pas moi qui ai peur, c'est ma race u dedans de moi. On ne peut rien faire à ça. »

Mathieu se tut; ils restèrent côte à côte, silencieux, l'un désemparé, 'autre tout à fait inutile, attendant que l'obscurité les ensevelît.

C'était l'heure où les objets débordent leurs contours et fusent lans la brume cotonneuse du soir; les fenêtres glissaient dans la pénombre d'un long mouvement immobile, la chambre, c'était une péniche, elle errait; la bouteille de whisky, c'était un dieu aztèque; Philippe, c'était cette longue plante grise qui n'intimidait pas; 'amour, c'était beaucoup plus que l'amour, et l'amitié, ce n'était pas out à fait l'amitié. Daniel, caché, parlait d'amitié, il n'était plus qu'une voix chaude et calme. Il reprit son souffle et Philippe en profita pour dire :

— Ce qu'il fait noir! Vous ne croyez pas qu'on pourrait allumer?

— Si l'électricité n'est pas coupée, dit Daniel sèchement.

Il se leva de mauvaise grâce : le moment était venu de subir l'épreuve de la lumière. Il ouvrit la fenêtre, se pencha au-dessus du vide et respira l'odeur de violette du silence : tant de fois, à cette même place, j'ai voulu me fuir et j'entendais croître des pas, il marchaient sur mes pensées. La nuit était douce et sauvage, la chair tant de fois déchirée de la nuit s'était cicatricée. Une nuit pleine et vierge, belle nuit sans hommes, belle sanguine sans pépins. Il tira les persiennes à regret, tourna le commutateur et la chambre se jeta hors de l'ombre, les choses rentrèrent en elles-mêmes. Le visage de Philippe se poussa contre les yeux de Daniel, Daniel sentait remuer dans son regard cette tête énorme et précise, fraîchement coupée,

renversée, avec ces deux yeux pleins de stupeur qui se fascinaient sur lui comme s'ils le voyaient pour la première fois. « Il faut jouer serré », pensa-t-il. Il leva la main, gêné, pour mettre un terme à toute la fantasmagorie, pinça le revers de son veston entre ses doigts, sourit : il avait peur d'être découvert.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder? Tu me trouves beau?

— Très beau, dit Philippe d'une voix neutre.

Daniel se tourna et retrouva dans la glace, sans déplaisir, son beau visage sombre. Philippe avait baissé les paupières; il pouffa derrière sa main.

— Tu ris comme une pensionnaire.

Philippe cessa de rire. Daniel insista :

— Pourquoi ris-tu?

— Comme ça.

Il était à moitié ivre, de vin, d'incertitude, de fatigue. Daniel pensa : il est à point. Pourvu que tout fût fait *en riant*, comme une farce de collège, le petit se laisserait renverser sur le divan, cajoler, embrasser derrière l'oreille : il ne se défendrait que par le fou rire. Daniel lui tourna brusquement le dos et fit quelques pas à travers la chambre : trop tôt, beaucoup trop tôt, pas de bêtises! Demain il irait se tuer ou c'est moi qu'il essayerait de descendre. Avant de revenir vers Philippe, il boutonna son veston et le tira sur ses cuisses pour dissimuler l'évidence de son trouble.

— Enfin voilà! dit-il.

— Voilà, dit Philippe.

— Regarde-moi.

Il lui plongea son regard dans les yeux et hocha la tête avec satisfaction; il dit lentement :

— Tu n'es pas un lâche, j'en étais sûr.

Il avança l'index et lui frappa la poitrine :

— Toi, fuir par panique? Allons donc! Ça ne te ressemble pas. Tu es parti, tout simplement; tu as laissé cette affaire se règler sans toi. Pourquoi te serais-tu fait tuer pour la France? Hein? Pourquoi? Tu t'en fous de la France, hein? Tu t'en fous, petite frappe!

Philippe fit un signe de tête, Daniel reprit sa marche à travers la chambre.

— Fini tout ça, dit-il, avec une agitation pleine de gaîté. Fini, liquidé. Tu as une chance que je n'ai pas eue à ton âge. Non, non, dit-il vivement avec un geste de la main, non, non, je ne veux pas parler de notre rencontre. Ta chance c'est la coïncidence *historique :*

tu veux saper la morale bourgeoise? Eh bien, les Allemands sont là pour t'aider. Ha! tu verras ce coup de balai; tu verras ramper les pères de famille, tu les verras lécher les bottes et tendre leurs gros culs aux coups de pieds; tu verras ton beau-père à plat ventre : c'est lui le grand vaincu de cette guerre, comme tu vas pouvoir les mépriser.

Il rit aux larmes en répétant : « Quel coup de balai! », puis il se tourna brusquement vers Philippe :

— Il faut les aimer.

— Qui? demanda Philippe, effrayé!

— Les Allemands. Ce sont nos alliés.

— Aimer les Allemands, répéta Philippe. Mais je... je ne les connais pas.

— Nous en connaîtrons, n'aie pas peur : nous dînerons chez les gauleiter, chez les feldmarschal; ils nous promèneront dans leurs grosses Mercédes noires pendant que les Parisiens iront à pied.

Philippe étouffa un bâillement; Daniel le secoua par les épaules :

— Il faut aimer les Allemands, lui dit-il, d'un air intense. Ce sera ton premier exercice spirituel.

Le petit n'avait pas l'air autrement ému; Daniel le lâcha, ouvrit tout grand les bras et dit avec une pompe malicieuse :

— Voici venir le temps des assassins.

Philippe bâilla pour la seconde fois : Daniel vit sa langue pointue.

— J'ai sommeil, dit Philippe d'un air d'excuse. Voilà deux nuits que je n'ai pas fermé l'œil.

Daniel pensa se fâcher, mais il était éreinté, lui aussi, comme après chaque nouvelle rencontre. A force d'avoir désiré Philippe, il avait attrapé une lourdeur dans l'aine. Il eut soudain hâte de se retrouver seul.

— Très bien, dit-il, je te laisse. Tu trouveras des pyjamas dans le tiroir de la commode.

— Ce n'est pas la peine, dit le petit mollement, il faut que je rentre.

Daniel le regarda en souriant :

— Tu feras ce que tu voudras; mais tu risques de tomber sur une patrouille et Dieu sait ce qu'ils feront de toi : tu es joli comme une fille et les Allemands sont tous pédérastes. Et puis, même en admettant que tu arrives chez toi, tu vas y retrouver ce que tu veux fuir. Il y a des photos de ton beau-père sur les murs, hein? Et le parfum de ta mère flotte dans sa chambre?

Philippe ne semblait pas l'entendre. Il fit un effort pour se lever, mais retomba sur le divan :

— Haaâh, dit-il d'une voix endormie.

Il regarda Daniel et lui sourit d'un air perplexe :

— Je crois que je ferais mieux de rester ici.

— Alors, bonsoir.

— Bonsoir, dit Philippe en bâillant.

Daniel traversa la pièce; en passant près de la cheminée, il appuya sur une moulure et un rayon de la bibliothèque pivota sur lui-même démasquant une rangée de livres à couvertures jaunes.

— Ça, dit-il, c'est l'Enfer. Tu liras tout ça plus tard : on y parle de toi.

— De moi? répéta Philippe sans comprendre.

— Oui, enfin de ton cas.

Il repoussa le rayon et ouvrit la porte. La clé était restée à l'extérieur. Daniel la prit et la jeta à Philippe :

— Si tu as peur des fantômes ou des voleurs, tu peux t'enfermer, dit-il avec ironie.

Il referma la porte sur lui, gagna dans le noir le fond de la chambre, alluma sa lampe de chevet et s'assit sur son lit. Enfin seul! Six heures de marche et, pendant quatre heures, ce rôle corseté de prince du mal : je suis flapi. Il soupira, pour le plaisir d'éprouver sa solitude; pour le plaisir de n'être pas entendu, il gémit douillettement : « J'ai tellement mal aux couilles. » Pour le plaisir de *n'être pas vu*, il fit une grimace pleurarde. Puis il sourit et se laissa aller en arrière comme dans un bon bain : il avait l'habitude de ces longs désirs abstraits, de ces vaines et furtives érections; il savait d'expérience qu'il souffrirait moins s'il restait étendu. La lampe faisait un rond de lumière au plafond, les oreillers étaient frais. Daniel inerte, mort, souriant, se reposait. « Tranquille, tranquille : j'ai fermé à clé la porte d'entrée, j'ai la clé dans ma poche; d'ailleurs il va s'écrouler de fatigue, il dormira jusqu'à midi. Pacifiste : je vous demande un peu! Somme toute, ça n'a pas très bien rendu. Il y avait sûrement des fils à tirer mais je n'ai pas su les trouver. » Les Nathanaël, les Rimbaud, Daniel en faisait son affaire; mais la nouvelle génération le déconcertait : « Quel drôle de mélange : du narcissisme et des idées sociales, ça n'a pas le sens commun. » Tout de même, en gros, ça n'avait pas si mal marché : le petit était là, sous clé. Dans le doute, il ne serait pas mauvais de jouer à fond la carte du dérèglement systématique. Ça prenait toujours un peu, ça flattait : « Je t'aurai, pensa-t-il, je lessi-

verai tes principes, mon ange. Des idées sociales! Tu vas voir ce qu'elles deviendront! » Cette ferveur refroidie lui pesait sur l'estomac, il avait envie d'un bon coup de cynisme pour la balayer : « Si je peux le garder longtemps, c'est une bonne affaire : j'ai besoin de dételer, il me faut quelqu'un à domicile. » Les kermesses, Graff et Toto, ma tante d'Honfleur, Marius, le Sens Interdit : finis. Finies les attentes aux abords de la gare de l'Est et la vulgarité abjecte des permissionnaires aux pieds odorants : je me range. (*Finie la Terreur*!) Il s'assit sur le lit et commença à se déshabiller : ce sera une liaison sérieuse, décida-t-il. Il avait sommeil, il était calme, il se leva pour prendre ses effets, il constata qu'il était calme, il pensa : c'est curieux que je ne sois pas angoissé. A l'instant il y eut *quelqu'un* derrière son dos, il se retourna, ne vit personne et l'angoisse le fendit en deux. « Encore une fois! Encore une fois! » Tout recommençait, il savait tout, il pouvait tout prévoir, il pouvait raconter minute par minute les années de malheur qui allaient suivre, les longues, longues années quotidiennes, ennuyeuses et sans espoir et puis la fin immonde et douloureuse : tout était là. Il regarda la porte close, il souffrait, il pensait : « Cette fois-ci, j'en crèverai » et il avait dans la bouche le fiel des souffrances futures.

— Ça brûle bien! dit un vieux.

Tout le monde était sur la route, soldats, vieux et filles. L'instituteur pointait sa canne vers l'horizon : au bout de la canne tournait un faux soleil, une boule de feu qui tachait des aurores blêmes : c'était Roberville qui brûlait.

— Ça brûle bien!

— Eh oui! Eh oui!

Les vieux se dandinaient un peu, les mains derrière le dos, ils disaient : eh oui! eh oui! de leurs voix profondes et calmes. Charlot lâcha le bras de Mathieu, il dit :

— C'est malheureux!

Un vieux lui répondit :

— C'est le sort du paysan. Quand c'est pas la guerre, c'est la grêle ou la gelée : pour le paysan, il n'y a point de paix sur la terre.

Les mains des soldats tâtaient les filles dans l'ombre et faisaient lever des rires : dans son dos, Mathieu entendait les cris des gamins qui jouaient dans les ruelles abandonnées du village. Une femme s'avança : elle tenait un enfant dans ses bras.

— C'est-il les Français qui ont mis le feu? demanda-t-elle?

— Vous êtes pas cinglée, la petite mère? dit Lubéron. C'est les Frisous, oui.

Un vieux hochait la tête, incrédule :

— Les Frisous?

— Eh oui, les Frisous : les Boches, quoi!

Le vieux n'avait pas l'air convaincu :

— Ils sont déjà venus, les Boches, à l'autre guerre. Et ils n'ont point fait grand mal : c'étaient pas de mauvais gars.

— Pourquoi qu'on aurait mis le feu? demanda Lubéron indigné. On n'est pas des sauvages.

— Et pourquoi qu'ils l'auraient mis, eux? Où c'est qu'ils cantonneront?

Un soldat barbu leva la main :

— Ça sera des couillons de chez nous qui auront voulu faire les mariolles : ils auront tiré. Si les Fritz ont eu seulement un mort, ils ont brûlé le village.

La femme se tourna vers lui, inquiète.

— Et vous? demanda-t-elle.

— Quoi, nous?

— Vous n'allez pas faire de bêtises?

Les soldats se mirent à rire :

— Ah! dit l'un d'eux avec conviction, avec nous, vous pouvez dormir sur vos deux oreilles. On connaît la vie.

Ils se regardaient et riaient d'un air de connivence :

— On connaît la vie, on connaît la chanson.

— Vous pensez comme on irait chercher des crosses aux Frisés la veille de la paix.

La femme caressait la tête de son petit; elle demanda d'une voix hésitante :

— C'est la paix?

— Oui, c'est la paix, dit l'instituteur avec force. C'est la paix. Voilà ce qu'il faut se dire.

Il y eut un frisson dans la foule; Mathieu entendit dans son dos un petit vent confus de paroles presque joyeuses.

— C'est la paix, c'est la paix.

Ils regardaient brûler Roberville et répétaient entre eux : la guerre est finie, c'est la paix; Mathieu regardait la route : elle s'échappait de la nuit, à deux cents mètres, coulait en blancheur incertaine jusqu'à ses pieds et s'en allait baigner derrière lui les maisons aux volets clos. Belle route aventureuse et mortelle, belle route à sens

unique. Elle avait retrouvé la sauvagerie des fleuves antiques : demain elle portera jusque dans le village des navires chargés d'assassins. Charlot soupira et Mathieu lui serra le bras sans rien dire.

— Les voilà! dit une voix.

— Eh?

— Les Fritz, je te dis : les voilà!

L'ombre avait remué, des soldats en tirailleurs, le fusil sous le bras, sortaient un à un de l'eau noire de la nuit. Ils avançaient lentement, prudemment, prêts à tirer.

— Les voilà! Les voilà!

Mathieu fut heurté, bousculé : une oscillation ample et vague secouait la foule autour de lui.

— Foutons le camp, les gars, cria Lubéron.

— T'es pas sinoc? Ils nous ont vus, y a pus qu'à les attendre.

— Les attendre? Ils vont nous tirer dessus, oui.

La foule lâcha un énorme soupir accablé; la voix aiguë de l'instituteur troua la nuit :

— Les femmes en arrière. Les hommes, lâchez vos fusils si en avez. Et mettez les mains en l'air.

— Bande de cons, cria Mathieu outré. Vous voyez bien que ce sont des Français.

— Des Français...

Il y eut un temps d'arrêt, un piétinement sur place et puis quelqu'un dit avec défiance :

— Des Français? D'où qu'ils sortent?

C'étaient des Français, une quinzaine d'hommes commandés par un lieutenant. Ils avaient des visages noirs et durs. Les gens du village se rangèrent sur les bas flancs de la route et les regardèrent venir, sans amitié. Des Français, oui, mais qui venaient d'une contrée étrangère et dangereuse. Avec des fusils. A la nuit tombée. Des Français qui sortaient de l'ombre et de la guerre, qui ramenaient la guerre dans ce bourg déjà pacifié. Des Français. Des Parisiens, peut-être ou des Bordelais; pas tout à fait des Allemands. Ils passèrent entre deux haies d'hostilité molle, sans regarder personne; ils avaient l'air fier. Le lieutenant lança un ordre et ils s'arrêtèrent.

— Qu'est-ce que c'est comme division ici? demanda-t-il.

Il ne s'adressait à personne en particulier. Il y eut un silence et il répéta sa question.

— La soixante et une, dit un type de mauvaise grâce.

— Où sont vos chefs?

— Barrés.

— Quoi?

— Barrés, répéta le soldat avec une complaisance manifeste. Le lieutenant tordit la bouche et n'insista pas :

— Où est la mairie?

Charlot, toujours obligeant, s'avança :

— A gauche, au bout de la route. Vous avez cent mètres à faire.

L'officier se retourna brusquement sur lui et le toisa :

— Qu'est-ce que c'est que ces manières de parler à un supérieur? Vous ne pouvez pas rectifier la position? Et ça vous étoufferait de me dire : mon lieutenant.

Il y eut quelques secondes de silence. L'officier regardait Charlot dans les yeux; autour de Mathieu, les types regardaient l'officier. Charlot se mit au garde-à-vous.

— A vos ordres, mon lieutenant.

— Ça va.

L'officier jeta un coup d'œil méprisant à la ronde, fit un geste et la petite troupe se remit en marche. Les types le regardèrent s'enfoncer dans la nuit sans souffler mot.

— On n'en a donc pas fini avec les officiers? demanda péniblement Lubéron.

— Avec les officiers? répéta une voix nerveuse et amère. Tu les connais pas. Ils nous feront chier jusqu'au bout.

Une femme cria brusquement.

— Ils ne vont pas se battre ici, au moins?

Il y eut des rires dans la foule et Charlot dit d'une voix débonnaire :

— Pensez-vous, Maman : ils sont pas fous.

De nouveau le silence : toutes les têtes s'étaient retournées vers le nord. Roberville, isolé, hors d'atteinte, déjà légendaire, brûlait de malchance en pays étranger, de l'autre côté de la frontière. La bagarre, le casse-pipe, l'incendie, c'est bon pour Roberville; c'est pas des choses qui peuvent nous arriver à nous. Lentement, nonchalamment, des types se détachèrent de la foule et se dirigèrent vers le village. Ils rentraient, ils allaient faire leur petit somme, pour être tout frais quand les Fritz s'amèneraient au petit matin. « Quelle cochonnerie! » pensa Mathieu.

— Eh bien, dit Charlot, je me tire.

— Tu vas te plumer?

— On en cause.

— Tu veux que je t'accompagne?

— C'est pas la peine, dit Charlot en bâillant.

Il s'éloigna; Mathieu resta seul. « Nous sommes des esclaves, pensa-t-il, des esclaves, oui. » Mais il n'en voulait pas aux copains, ça n'était pas leur faute : ils avaient tiré dix mois de travaux forcés, à présent, il y avait transmission de pouvoir, ils passaient aux mains des officiers allemands, ils salueraient le Feldwebel et l'Oberleutnant; ça ne faisait pas grande différence, la caste des officiers est internationale; les travaux forcés continuaient, voilà tout. C'est à moi que j'en veux, pensa-t-il. Mais il se reprochait de s'en vouloir parce que c'était une manière de se placer au-dessus des autres. Indulgent pour tout le monde, sévère pour soi : encore une ruse de l'orgueil. Innocent et coupable, trop sévère et trop indulgent, impuissant et responsable, solidaire de tous et rejeté par chacun, parfaitement lucide et totalement dupe, esclave et souverain : je suis comme tout le monde, quoi. Quelqu'un lui agrippa le bras. C'était la postière. Ses yeuxbrûlaient son visage.

— Empêchez-le, si vous êtes son ami.

— Eh?

— Il veut se battre : empêchez-le.

Pinette apparut derrière elle, blême, les yeux morts, avec un mauvais sourire.

— Qu'est-ce que tu veux donc faire, petite tête? demanda Mathieu.

— Je vous dis qu'il veut se battre, je l'ai entendu : il est allé trouver le capitaine et il lui a dit qu'il voulait se battre.

— Quel capitaine?

— Celui qui vient de passer avec ses hommes.

Pinette ricanait, les mains derrière le dos.

— C'était pas un pitaine, c'était un lieutenant.

— C'est vrai que tu veux te battre? lui demanda Mathieu.

— Vous me faites tous chier, répondit-il.

— Vous voyez! dit la postière. Vous voyez! Il a dit qu'il voulait se battre. Je l'ai entendu.

— Mais qu'est-ce qui vous dit qu'ils vont se battre?

— Vous ne les avez donc pas vus? Ils ont le crime dans les yeux. Et lui, dit-elle en tendant le doigt vers Pinette, regardez-le donc, il me fait peur, c'est un monstre!

Mathieu haussa les épaules :

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Vous n'êtes pas son ami?

— C'est justement pour ça.

— Si vous êtes son ami, vous devez lui dire qu'il n'a plus le droit de se faire tuer.

Elle s'accrocha aux épaules de Mathieu.

— Il n'en a plus le droit!

— Pourquoi ça?

— Vous le savez bien.

Pinette eut un sourire cruel et mou :

— Je suis soldat, faut que je me batte : les soldats sont faits pour ça.

— Alors il ne fallait pas venir me chercher!

Elle lui saisit le bras et ajouta d'une voix tremblante :

— Tu es à moi!

Pinette se dégagea :

— Je suis à personne.

— Si! dit-elle, tu es à moi! Elle se tourna vers Mathieu et l'interpella avec feu : mais dites-le-lui donc, vous! Dites-lui qu'il n'a plus le droit de se faire tuer! C'est votre devoir de le lui dire.

Mathieu se tut : elle marcha sur lui, son visage flambait : pour la première fois Mathieu la trouva désirable.

— Vous vous prétendez son ami et ça vous est égal qu'il attrape un mauvais coup?

— Non, ça ne m'est pas égal.

— Vous trouvez que c'est bien qu'il aille tirailler comme un gamin sur une armée entière? Si encore ça servait à quelque chose! Mais vous savez bien que personne ne se bat plus.

— Je sais! dit Mathieu.

— Alors? Qu'est-ce que vous attendez pour le lui dire?

— Qu'il me demande mon avis.

— Henri! Je t'en supplie, demande-lui conseil : il est plus âgé que toi, il doit savoir.

Pinette leva la main pour refuser, mais une idée lui vint et il laissa tomber son bras en plissant les yeux d'un air sournois que Mathieu ne lui connaissait pas :

— Tu veux que je discute le bout avec lui?

— Oui, puisque tu ne m'aimes pas assez pour m'écouter.

— Bon. Eh bien, c'est d'accord. Mais va-t'en alors.

— Pourquoi?

— Je n'ai pas à discuter devant toi.

— Mais pourquoi?

— Parce que! Ce ne sont pas des affaires de femme.

— Ce sont *mes* affaires, puisqu'il s'agit de toi.

— Ah! dit-il exaspéré, tu me casses les couilles.

Il enfonça son coude dans les côtes de Mathieu. Mathieu dit vivement.

— Ça n'est même pas la peine que vous vous en alliez : on va faire les cent pas sur la route : vous n'avez qu'à nous attendre ici.

— Oui et puis vous ne reviendrez pas.

— Tu es cinglée! dit Pinette. Où veux-tu qu'on aille? On sera à vingt mètres de toi, tu nous verras tout le temps.

— Et si ton ami te dit de ne pas te battre, tu l'écouteras?

— Certainement, dit Pinette. Je fais toujours ce qu'il dit.

Elle se pendit au cou de Pinette :

— Tu me jures que tu reviendras? Même si tu décidais de te battre? Même si ton ami te le conseillait? J'aime mieux tout que de ne pas te revoir. Tu me le jures?

— Oui, oui, oui.

— Dis que tu le jures! Dis : je le jure.

— Je le jure, dit Pinette.

— Et vous, dit-elle à Mathieu, vous jurez de me le ramener?

— Naturellement.

— Ne restez pas longtemps, dit-elle et ne vous écartez pas.

Ils firent quelques pas sur la route, dans la direction de Roberville : des buissons et des arbres jaillissaient de l'ombre. Au bout d'un moment, Mathieu se retourna : toute droite, tendue, presque effacée par la nuit, la postière cherchait à les distinguer dans les ténèbres. Un pas de plus et elle s'effaça tout à fait. Au même instant elle cria :

— N'allez pas trop loin, je ne vous vois plus!

Pinette se mit à rire; il mit les mains en cornet devant sa bouche et cria :

— Oho! Ohoho! Ohohoho!

Ils continuèrent leur marche. Pinette riait toujours :

— Elle voudrait me faire croire qu'elle est pucelle; c'est pour ça.

— Ah!

— C'est elle qui le dit, t'sais. Moi, je ne m'en suis pas aperçu.

— Il y a des filles comme ça : tu crois qu'elles te mentent et puis elles sont vierges pour de bon.

— Penses-tu! dit Pinette en ricanant.

— Ça arrive.

— Tu parles! Et même en admettant, ça serait une drôle de coïncidence que ça m'arrive justement à moi.

Mathieu sourit sans répondre; Pinette donna un coup de tête dans le vide :

— Et puis, dis donc! Je ne l'ai pas violée. Quand une fille est sérieuse, tu peux toujours courir pour la sauter. Tiens, prends ma femme : on en mourait d'envie tous les deux, eh bien, il n'y a pas eu mèche avant la nuit de noces.

Il fendit l'air d'une main péremptoire :

— Pas de salades : cette môme-là, ça la démangeait où je pense et je crois bien que c'est moi qui lui ai rendu service.

— Et si tu lui as fait un gosse?

— Moi? dit Pinette stupéfait. Ah! là, là! Tu me connais pas! Je suis le mec régulier. Ma femme n'en voulait pas parce qu'on était trop pauvres et j'ai appris à me surveiller. Non, dit-il, non. Elle a eu son plaisir, moi le mien : on est quittes.

— Si c'est vraiment la première fois, dit Mathieu, ce serait bien rare qu'elle ait eu du plaisir.

— Eh bien, tant pis! dit-il sèchement. Dans ce cas-là, c'est elle qui est fautive.

Ils se turent. Au bout d'un moment, Mathieu leva la tête et chercha les yeux de Pinette dans l'ombre.

— C'est vrai qu'ils vont se battre?

— C'est vrai.

— Dans le village?

— Où veux-tu qu'ils se battent?

Le cœur de Mathieu se serra. Et puis, brusquement, il pensa à Longin vomissant sous son arbre, à Guiccioli vautré sur le plancher, à Lubéron qui regardait brûler Roberville en criant : c'est la paix. Il rit de colère.

— Pourquoi ris-tu?

— A cause des copains, dit Mathieu. Ils vont avoir une drôle de surprise.

— Tu parles.

— Le lieutenant veut bien de toi?

— Si j'ai un fusil. Il m'a dit : Viens si tu as un fusil.

— Tu es bien décidé?

Pinette eut un rire farouche.

— Il y a... commença Mathieu.

Pinette se tourna brusquement vers lui :

— Je suis majeur. J'ai pas besoin de conseil.

— Bon, dit Mathieu. Eh bien, retournons.

— Non, dit Pinette. Avance!

Ils firent quelques pas. Pinette dit tout à coup :

— Saute dans le fossé.

— Quoi?

— Allez! Saute!

Ils sautèrent, grimpèrent sur le talus et se trouvèrent au milieu des blés.

— Sur la gauche, expliqua Pinette, il y a un sentier qui ramène au village.

Mathieu buta et tomba sur un genou.

— Nom de Dieu! dit-il. Quelle connerie me fais-tu faire?

— Je ne peux plus la voir en peinture, répondit Pinette.

Ils entendirent une voix de femme qui venait de la route :

— Henri! Henri!

— Ce qu'elle est crampon! dit Pinette.

— Henri! ne me laisse pas!

Pinette tira Mathieu par le bras et ils s'aplatirent dans les blés; on entendait courir la postière sur la route; une barbe d'épis racla la joue de Mathieu, une bête s'enfuit entre ses mains.

— Henri! ne me laisse pas, tu feras ce que tu voudras mais ne me laisse pas, reviens; Henri, je ne dirai rien, je te le promets, mais reviens, ne me quitte pas comme ça! Henri-i-i-i! Ne me quitte pas sans m'embrasser!

La petite passa près d'eux, haletante.

— Heureusement qu'il n'y a pas encore de lune, souffla Pinette.

Mathieu respirait une forte odeur de terre; la terre était humide et molle sous ses mains, il entendait le souffle rauque de Pinette et il pensait : « Ils vont se battre dans le village. » La petite cria encore deux fois, d'une voix enrouée par l'angoisse et tout à coup, elle rebroussa chemin et se mit à courir en sens inverse.

— Elle t'aime, dit Mathieu.

— Merde pour elle! répondit Pinette.

Ils se relevèrent, Mathieu vit au nord-est, juste au-dessus des épis, la boule de feu qui clignotait. *S'ils ont eu seulement un mort, les Fritz auront tout brûlé.*

— Alors? demanda Pinette avec défi. Tu ne vas pas la consoler?

— Elle m'agace, dit Mathieu. Et puis, de toute façon, les histoires

de cul ne me passionnent pas aujourd'hui. Mais tu as eu tort de la sauter, si c'était pour la laisser tomber ensuite.

— Ah, merde! dit Pinette. Avec toi, on a toujours tort.

— Voilà le sentier, dit Mathieu.

Ils marchèrent un moment. Pinette dit :

— La lune!

Mathieu leva la tête et vit un autre feu à l'horizon : c'était un incendie d'argent.

— On fera de beaux cartons! dit Pinette.

— De toute façon, dit Mathieu, je ne crois pas qu'ils viennent avant demain matin.

Il ajouta, au bout d'un instant, sans regarder Pinette :

— Vous allez vous faire tuer jusqu'au dernier.

— C'est la guerre, dit Pinette d'un ton rauque.

— Justement non, dit Mathieu, justement ce n'est *plus* la guerre.

— L'armistice n'est pas signé.

Mathieu prit la main de Pinette et la serra légèrement entre ses doigts : elle était glacée.

— Tu es sûr que tu as envie de te faire ratatiner?

— J'ai pas envie de me faire ratatiner : j'ai envie de descendre un Fridolin.

— Ça va ensemble.

Pinette dégagea sa main sans répondre. Mathieu voulut parler, il pensait : « Il meurt pour rien », et ça l'étouffait. Mais brusquement il eut froid et se tut : « De quel droit l'en empêcher? Qu'ai-je à lui offrir? » Il se tourna vers Pinette, le regarda et siffla doucement : Pinette était hors d'atteinte; il marchait en aveugle dans sa dernière nuit; il marchait, mais il n'avançait pas : il était déjà arrivé; sa mort et sa naissance s'étaient rejointes, il marchait sous la lune et le prochain soleil éclairait déjà ses blessures. Il avait cessé de se courir après, il était présent tout entier à lui-même, tout Pinette à la fois, dense et clos. Mathieu soupira et lui prit le bras en silence, prit le bras d'un jeune employé de métro, noble, doux, courageux et tendre qui avait été tué le 18 juin 1940. Il lui sourit; du fond du passé Pinette lui sourit; Mathieu vit le sourire et se sentit tout à fait seul. Pour briser cette coquille qui le sépare de moi, il faudrait ne plus vouloir d'autre avenir que le sien, plus d'autre soleil que celui qu'il verra demain pour la dernière fois; pour vivre en même temps les mêmes minutes, il faudrait vouloir mourir de la même mort. Il dit lentement :

— Dans le fond c'est moi qui devrais aller au casse-pipe à ta place. Parce que moi, je n'ai plus tellement de raisons de vivre.

Pinette le regarda joyeusement; ils étaient redevenus presque contemporains.

— Toi?

— Je me suis trompé depuis le commencement.

— Eh bien, dit Pinette, t'as qu'à venir. On efface tout et on recommence.

Mathieu sourit :

— On efface tout mais on ne recommence pas, dit-il.

Pinette lui mit son bras autour du cou.

— Delarue, mon petit pote, dit-il passionnément, viens avec moi viens. Ça me ferait plaisir, tu sais, qu'on soye tous les deux : les autres, je les connais pas.

Mathieu hésita : mourir, entrer dans l'éternité de cette vie déjà morte, mourir à deux... Il secoua la tête :

— Non.

— Quoi, non?

— Je ne veux pas.

— Tu as les foies?

— Non. Je trouve ça con.

Se fendre la main d'un coup de couteau, jeter son anneau de mariage, tirailler sur les Fridolins : et puis après? Casser, détériorer ça n'est pas une solution; un coup de tête, ce n'est pas la liberté Si seulement je pouvais être *modeste*.

— Pourquoi c'est-il con? demanda Pinette irrité. Je veux descendre un Fridolin; ça n'a rien de con.

— Tu peux en descendre cent, la guerre sera perdue tout de même Pinette ricana.

— Je sauverai l'honneur!

— Aux yeux de qui?

Pinette marchait tête basse, sans répondre.

— Et même si on t'élevait un monument? dit Mathieu. Même si on foutait tes cendres sous l'Arc de Triomphe. Est-ce que ça vaudrait le coup de faire brûler tout un village.

— Qu'il brûle, dit Pinette. C'est la guerre.

— Il y a des femmes et des gosses.

— Ils n'ont qu'à se barrer dans les champs. Ah! dit-il d'un air idiot, faut que ça pète!

Mathieu lui posa la main sur l'épaule :

— Tu l'aimes donc tant que ça, ta femme?

— Qu'est-ce qu'elle vient faire là dedans?

— C'est pas pour elle que tu veux te faire descendre? demanda Mathieu.

— Me fais pas chier! cria Pinette. J'en ai marre de tes enculages de mouche. Si c'est tout ce que ça donne, l'instruction, je me consolerai de ne pas en avoir.

Ils avaient atteint les premières maisons du village; tout d'un coup, Mathieu se mit à crier, lui aussi :

— J'en ai marre! cria-t-il. J'en ai marre! J'en ai marre!

Pinette s'arrêta pour le regarder :

— Qu'est-ce qui te prend?

— Rien, dit Mathieu stupéfait. Je deviens cinglé.

Pinette haussa les épaules.

— Il faut que j'entre à l'école, dit-il. Les fusils sont dans la salle de classe.

La porte était ouverte : ils entrèrent. Sur le carrelage du vestibule, des soldats dormaient. Pinette sortit sa lampe de poche; un rond lumineux se découpa sur le mur.

— C'est là.

Il y avait des fusils, en tas. Pinette en prit un, l'inspecta longtemps à la lumière de sa lampe, le reposa, en prit un autre qu'il examina avec soin, Mathieu avait honte d'avoir crié : il faut attendre et garder la tête claire. Se réserver pour une *bonne* occasion. Les coups de tête n'arrangent rien. Il sourit à Pinette.

— Tu as l'air de choisir un cigare.

Pinette, satisfait, mit l'arme à la bretelle.

— Je le prends. Allons-nous-en.

— Donne-moi ta lampe, dit Mathieu.

Il promena la lampe sur les fusils : ils avaient l'air ennuyeux et administratifs, comme des machines à écrire. C'était difficile de croire qu'on pouvait donner la mort avec ces engins-là. Il se baissa et en prit un au hasard.

— Qu'est-ce que tu fais? demanda Pinette étonné.

— Tu vois, dit Mathieu : je prends un fusil.

(A suivre.) Jean-Paul SARTRE.

Patrick P. Michaël

DEUX ANS D'INDOCHINE

SOUVENIRS D'UN ENGAGE VOLONTAIRE

I

Lorsque je débarque à Saïgon, les premiers mots que j'entends sont ceux d'un colonel ancien d'Indochine : « Soldats, dans ce pays, faites attention aux femmes! Elles sont chaudes, mais elles sont sales!... »

C'est le soir. Autour des hangars du port, des soldats montent la garde, deux par deux. Ils nous confient qu'ils ne sont pas rassurés parce que chaque nuit, plusieurs d'entre eux qui montent ainsi la garde sont retrouvés avec des poignards dans le dos.

Bientôt, des camions nous emmènent dans un faubourg de Saïgon. Nous y resterons une dizaine de jours, ayant le temps de nous familiariser avec l'atmosphère de siège de la ville où tout porte la trace de l'insurrection. Restaurants et cinémas fermés, la plupart des magasins défoncés et n'offrant aux regards que des amas de plâtras... Au milieu des grandes avenues s'élèvent des montagnes d'immondices autour desquelles essaiment mouches et moustiques. Sur un trottoir, tout contre la façade d'une banque opulente, une femme est couchée sur des chiffons, tenant à son sein un bébé. De gros nuages de mouches noires bourdonnent autour d'eux comme autour d'un charnier. De temps à autre, la femme agite faiblement un bras comme pour écarter les bestioles. Elle est effectivement en train de pourrir là avec son bébé. La foule passe absolument indifférente.

Dans les marchés de la ville, où les commerçants se hasardent de nouveau à vendre des marchandises aux Européens, des grenades éclatent inopinément... Il est défendu de sortir après la tombée du jour, parce que les Gourkas de l'armée anglaise tirent sur tout ce qu'ils entendent remuer..

On raconte qu'au cours du soulèvement, les Vietnamiens ont

brûlé vifs des gens, ont crevé les yeux à ceux qu'ils détenaient en leur pouvoir, ont scié des femmes entre des planches, et perpétré quantité d'autres « gentillesses » encore...

Bientôt, nous partons pour l'intérieur de la Cochinchine. Je suis affecté à une unité d'artillerie — où tout le monde fait d'ailleurs office de fantassin. Dans notre batterie, l'officier qui doit nous préparer à la guerre a absolument à cœur de nous faire comprendre que dans l'armée française le demi-tour droite s'exécute en tendant bien la jambe...

Au bout de trois mois environ, après lesquels on nous juge assez « entraînés », nous sommes envoyés au poste de Chanh-Lu, où ceux qui nous précédaient ont fait du « bon travail », paraît-il. Avant de pénétrer dans ce poste, je rencontre un ami avec lequel j'avais fait le voyage depuis l'Europe; il me confie que l'officier qui commande le poste est un être sanguinaire qui oblige ses hommes à « mettre la main à la pâte à l'occasion ». Le dernier fait est d'avoir pendu deux femmes — mère et fille — par les pieds, toutes nues, et de les avoir soumises à la torture de l'électricité; un contact dans la bouche et un autre part, jusqu'à ce qu'elles en meurent. On leur a encore fait d'autres choses que mon ami ne veut pas me dire.

Je suis tenté de croire qu'il a exagéré. Mais lorsque nous prenons la succession du poste, j'ai tôt fait de découvrir un endroit où, sur une dizaine de mètres carrés, les ossements humains sortent à moitié d'une terre brunâtre... La puanteur en cet endroit est épouvantable. C'est le charnier où ont été jetés tous les corps des indigènes « questionnés » par nos prédécesseurs. Ainsi, je prends contact avec la réalité de la guerre indochinoise.

Par la suite, je changerai plusieurs fois de poste, mais le principe sera toujours le même, car il est identique pour toute l'Indochine. Mes officiers ne valent ni mieux ni plus mal que ceux des autres unités des T. E. F. E. O. et la vie que nous commençons à mener est celle que mènent à peu près tous les soldats des postes dispersés à l'intérieur du pays. Ces postes jalonnent généralement les voies de communications, que nous ne pouvons parcourir qu'en convois fortement protégés, ce qui ne nous empêche pas d'être souvent pris à partie par les guerilleros Viet-Minh, et de subir parfois de lourdes pertes.

En bref, nous ne tenons du pays que les postes et les grandes villes, car même dans les parties où nous sommes censés être les maîtres, les rebelles s'organisent à leur aise, dans les forêts. La tâche qui nous est dévolue se résume à deux facteurs indéfiniment perpé-

tués : gardes, patrouilles; gardes, patrouilles; gardes, patrouilles... En effet, presque chaque nuit, nous montons de longues heures de garde fiévreuse, à moins que nous ne soyons commandés pour partir en patrouille dans le noir des forêts traîtresses et à travers les rizières inondées où la boue nous enveloppe jusqu'aux hanches... D'interminables kilomètres, nous errons ainsi à la recherche des rebelles...

La pluie — glaciale si c'est la nuit — et la chaleur intolérable du jour ne sont jamais prises en considération par notre capitaine, qui compte pour rien les conditions tropicales exceptionnellement pénibles au comportement d'un Européen. Il a pour nous encourager les mots de « salauds », de « crétins », de « cochons ».

Comme confort matériel, pour nous reposer des fatigues de la guerre : une misérable baraque nous abrite mal et nous dormons sur de pauvres lits de camp en bois et toile de jute. Il n'y a ici ni meuble, ni lumière d'aucune sorte, à part les lumignons que nous fabriquons nous-mêmes avec des morceaux d'étain et du pétrole volé.

Disposant d'un poste radiophonique de campagne, nous pourrions nous arranger pour écouter de la musique de temps à autre; le capitaine ne le veut pas, car lui, personnellement, ne s'y intéresse pas. Quant aux livres et aux revues, ils sont très rares; mais ce qu'on n'a eu de cesse d'installer, c'est un bar. L'alcool sous toutes ses formes se trouve là pour nous faire « oublier » les misères endurées journellement.

Certains militaires cependant « n'oublient » pas et pensent. Leurs pensées finissent par les conduire au suicide — ce qui arrive par-ci par-là, dans le silence de petits postes isolés — ou à l'asile de fous, à l'hôpital d'épouvantable mémoire de Choquan, que tous ceux qui ont fait la campagne d'Indochine connaissent bien, au moins de nom, et dont je me réserve de dire quelques mots plus loin.

Chez nous, le capitaine a voulu nous empêcher de « penser »; estimant que nous ne sommes là que pour faire la guerre et travailler. il nous astreint, durant les courts instants de répit que nous laissent les gardes et les patrouilles presque continuelles, aux corvées les plus inutiles et les plus stupides — comme refaire un nombre indéfini de fois les fortifications du poste, monter et démonter des baraques, enlever les tuiles de tous les toits des maisons de la région et les empiler chez nous, creuser des trous, les reboucher, tailler des perches et des bambous, *couper des herbes* (!), abattre des arbres et

les transporter, ainsi que de lourds sacs de sable — tout cela sous l'implacable soleil indochinois, aux heures les plus ahurissantes du milieu du jour — ce qui est un véritable assassinat pour des santés d'Européens; mais il estime qu'il faut nous « occuper ». Avec les patrouilles épuisantes de parfois dix et douze heures d'affilée, on conçoit qu'au bout de six mois la moitié de l'effectif de notre batterie se trouve à l'hôpital « hors service ».

Notre ravitaillement est dérisoire. Les repas à la batterie ne se composent à peu près que de riz à l'eau et de volaille ou de viande de buffle. Le beurre et le lait sont pour nous des luxes absolument ignorés, que nous nous souvenons vaguement avoir connus aux temps lointains....

Un jour, on annonce une vente officielle de produits de liquidation de la N. A. A. F. I., datant du temps où le C. E. F. E. O. était ravitaillé par l'armée britannique. Nous sommes très contents d'apprendre que le lot arrivé contient de grosses boîtes de lait en poudre et d'autres bonnes choses. Mais lorsque les produits sont mis en vente, nous constatons qu'il ne nous est offert que des peignes, du dentifrice, des savonnettes... Les officiers ont « acheté » le reste. Par la suite, cet « incident » se répétera un nombre indéfini de fois...

L'essentiel de notre travail de patrouilles consiste à arrêter des indigènes, sur les routes, dans les bois, ou même dans leurs villages, dans leurs paillotes, en pleine nuit! C'est pourquoi le capitaine nous oblige toujours à emmener des cordes avec nous. Ce sont pour la plupart des hommes d'âge moyen à qui nous nous en prenons, mais souvent aussi des vieillards, des enfants, des femmes... parfois des familles entières — à qui nous confisquons par l'occasion tout leur riz, leur argent s'ils en ont et le peu de biens matériels qu'ils possèdent. Pour compléter le travail, nous brisons tout ce qui ne peut être emmené, et mettons le feu aux paillotes.

Pourquoi ces arrestations? Parce qu'on soupçonne ceux qui en sont l'objet de savoir où se cachent des Viêt-Minh dans les environs. Une fois dans l'enceinte du camp, les prisonniers sont jetés dans une fosse, parfois avec les bras et les jambes liés, et y demeurent jusqu'à plusieurs semaines de suite. Le capitaine les en fait tirer un à un pour les « interroger » à loisir. Au cours des interrogatoires, on entend des cris s'élever de la chambre de « question ». C'est le capitaine qui préside personnellement aux séances, assisté d'un indigène connu pour sa férocité. Et nous savons que la corde à nœuds et l'électricité sont deux des moyens les plus doux pour faire « parler»

les indigènes. Mais souvent, ceux-ci meurent sous les coups sans desserrer les dents.

Les traitements infligés aux prisonniers ne sont nullement particuliers à notre camp. Presque tous les postes militaires français d'Indochine possèdent leur chambre de torture, dont l'importance varie suivant qu'elle est locale, régionale, provinciale, etc... Aux laboratoires des plantations caoutchoutières de Laï-Khé, un sous-lieutenant bouffi et prétentieux, que nous appelons « l'Aspi », s'est allégrement improvisé exécuteur des hautes œuvres et a installé une salle de question où il nous est défendu de pénétrer. A Bencat, la seule maison de style européen, une coquette villa, est le centre de « question » de la région; un colonel y préside; les indigènes n'en parlent qu'avec terreur; souvent, nous devons y envoyer les prisonniers que notre capitaine n'est pas parvenu à faire parler; aucun d'eux n'en revient jamais.

La prison de Bencat étant trop petite pour contenir tout le monde qui y afflue, une vingtaine ou une trentaine de prisonniers sont chaque soir conduits au bord de la rivière et décapités au sabre, à la manière japonaise, après quoi, leurs corps sont poussés à l'eau. Ils meurent en général très bravement. Ils s'agenouillent, les mains derrière le dos, et baissent la tête, attendant le coup fatal.

Le sabreur, un Français très maigre, devenu à moitié fou depuis six mois qu'il remplit cet office, se vante hautement de participer, à l'intérieur de la villa, aux séances de torture où l'on brûle la plante des pieds de certains prisonniers avec de la bougie, où on leur enfonce des cigarettes allumées dans les oreilles, etc...

Il est d'ailleurs beaucoup de gens chez qui la pratique de la « question » est devenue un véritable besoin. Un officier du 11/41e R. A. C. confie un jour à ceux qui l'entourent : « Ah! moi; quand je commence à frapper dessus, je ne peux plus arrêter... Il faut que je continue jusqu'à ce qu'ils crèvent... »

Je me souviens d'un indigène accusé de connaître l'emplacement d'un camp Viêt-Minh dans la forêt... Depuis plusieurs jours, sous les coups du capitaine, il a nié... Enfin, nous apprenons tout à coup qu'il a « avoué » et nous conduira cette nuit au fameux camp... La nuit arrive... Les camions nous emmènent à une quinzaine de kilomètres de notre poste; nous sautons à terre et bientôt, à la file indienne, nous enfonçons dans les sous-bois...

Parfois nous traversons des clairières, des rizières. Le prisonnier marche tout devant. Derrière lui vient un soldat qui tient le bout de

la corde lui liant les mains derrière le dos. Le capitaine marche troisième. De temps à autre il s'arrête et, tandis que nous défilons le plus silencieusement possible devant lui, nous distribue des coups de poing et de crosse de mitraillette. Une habitude à lui...

Le prisonnier n'a plus l'air de savoir où nous conduire. Nous marchons déjà depuis des heures et sommes plusieurs fois revenus sur nos pas. Enfin, nous atteignons encore une clairière où subsistent quelques vestiges d'anciennes paillotes. C'est tout ce que le prisonnier connaît en fait de « camp Viêt-Minh ».

Alors, le capitaine se décide. Il avait promis la mort au prisonnier s'il ne nous indiquait pas de camp... Il le fait s'agenouiller au bord d'un ruisseau qui chante là tout près, puis ordonne à un sous-officier : « Vas-y! »

Quelques instants passent... Une rafale... Un râle...

Le râle s'éternise... Au bout d'un moment, une seconde rafale part... Le râle s'éteint presque, puis reprend soudain de plus belle bien plus fort qu'avant...

On entend : « Nom de Dieu! ... »

Une troisième rafale... C'est fini.

Quelques jours plus tard, donnant des signes graves d'épuisement physique et nerveux, je suis évacué sur l'hôpital Noaille de Gorce, à Saïgon, où je ne tarde pas à souffrir d'atroces névralgies à la tempe droite. Peu après, je sombre dans un délire voisin de la mort..

Je me réveille douze jours plus tard, dans le bloc de neurologie de l'hôpital de Choquan.

II

Je vais rester deux mois dans cet hôpital militaire. Deux mois au cours desquels je vais me remettre lentement à parler, à manger et à marcher.

Plusieurs genres de maladies sont traités ici, mais les services principaux en sont la dermatologie, la neurologie — où je suis — et la section des fous.

Lorsque je peux marcher, je commence à déambuler par l'hôpital. Je constate que les petits bâtiments qui le composent, reliés entre eux par des chemins boueux, sont tout aussi délabrés et déprimants que celui dans lequel j'ai ouvert les yeux. J'arrive au bloc de la dermatologie, et me rends compte avec stupeur que celui-là est réellement une ancienne salle de prison. Toutes les ouvertures des

murailles ont encore conservé leurs barreaux sévères. Près de deux cents soldats, atteints de dartres annamites et de toutes sortes de plaies du pays, sont entassés là-dedans. Ils ont la peau badigeonnée de bleu, de rouge, de vert, suivant les produits qu'on leur applique dessus. L'hôpital leur a fourni des pyjamas, mais ils sont tous à la vérité repoussants de crasse.

Pourquoi ne vas-tu pas demander qu'on te change ça? demandai-je à un type d'aspect las, qui est assis à quelques pas.

— A quoi bon? me répondit-il. Ceux qu'ils nous donnent sont parfois encore plus sales que ceux que nous leur rendons.

Effectivement, quelques minutes après, j'aperçois quelques malades revenant de la lingerie avec des pyjamas « propres » qu'ils ont l'air d'avoir portés déjà pendant plusieurs décades.

Tous les matins, au « foyer », une longue file de malades attend la vente des casse-croûte. Elle attend patiemment... car c'est une aubaine de pouvoir calmer sa faim, ici — même en payant. Nous sommes en effet excessivement mal nourris. Un peu de riz, une maigre ration de légumes à chaque repas, un minuscule morceau de viande à midi et trois morceaux de pain pour toute la journée constituent l'ordinaire des malades, qui tous offrent des signes criants d'amaigrissement continu. Nous ne sommes pas nourris pour plus de trois piastres par tête par jour, alors que l'Intendant de l'hôpital touche quotidiennement dix piastres pour chacun de nous. Et nous sommes plus de 2.000 à l'hôpital...

J'ai entendu parler de la section des fous militaires, et rôde autour pour tâcher d'apercevoir ce qui s'y passe. Soudain, je tombe nez à nez avec un pauvre type que j'avais aperçu sur le bateau qui nous amenait en Indochine. Ici, le coup de bambou l'a complètement abruti. Il est content de me voir et me demande de rentrer lui parler.

Et sitôt à l'intérieur, je demeure stupéfait... Je reconnais ces lieux! Le pauvre type m'apprend qu'en effet j'y ai passé vingt-quatre heures, au cours de ma maladie. Des camarades me confirmeront par la suite qu'on m'a effectivement placé vingt-quatre heures en ce lieu — par erreur, — alors que j'étais entre la vie et la mort et en proie au délire... Et je reconnais cette courette où j'ai déambulé péniblement... Et ces petits cachots ignobles de puanteur vers la droite... Nous devions être à six dans l'un d'eux, et un type repoussant de saleté, à l'haleine fétide, se penchait vers moi pour me prendre mes cigarettes...

J'essaie de chasser ces images qui ressuscitent en moi, en observant ce qui se passe par ici. L'état des lieux, en tout cas, est encore plus délabré que partout ailleurs dans l'hôpital. Les fous, doux pour la plupart, sont en loques, crasseux au possible, et d'une maigreur effrayante. J'en vois cinq se précipiter sur une banane tombée d'un panier... Dans un coin, il y en a qui répète sans cesse, hagard, affecté d'un tremblement continu : « Plaine des jongs! Plaine des jongs! Plaine des jongs! » Il a été laissé pour mort par les Viet-Minh, après que tous les camarades d'une patrouille à laquelle il appartenait eurent été massacrés. Vers le fond de l'asile, une vingtaine de malades sont astreints à bêcher sans fin dans une courette pleine de cailloux boueux. Voir tout cela me ramène à une consternation déjà ressentie.

Certains soldats sont enfermés là par erreur, et affirment qu'ils ont simplement reçu un « coup de bambou » passager. Mais comment ne pas devenir réellement fou lorsqu'on est astreint à un séjour indéfini dans cette porcherie?

Je rencontre aussi un garçon qui était dans ma batterie quelques mois auparavant. Il m'affirme qu'il se fait passer pour fou afin d'être rapatrié à tout prix.

Et tout d'un coup, je reconnais... C'est elle! Le chef de l'asile, — Mlle Lacassagne, comme je le saurai ensuite, — une femme dure et froide qui traite tous ces malheureux à la trique, et dédaigneusement... Je me souviens, au cours de ma fièvre, m'être tenu péniblement debout devant elle et avoir essayé de la persuader qu'on m'avait mis en ce lieu par erreur... Présentement, elle est en train de bousculer un grand type squelettique et nu... J'apprendrai sous peu qu'elle est littéralement vomie par tous ceux qui ont eu affaire à elle...

Je m'éloigne prestement de ce lieu.

Par la suite, je verrai aussi la salle des fous annamites. Ceux-ci sont traités de façon encore bien plus radicale que les militaires français. On les nourrit si congrument qu'il en meurt un grand nombre chaque semaine, ce qui fait de la place pour les nouveaux arrivants...

Maintenant, comme je vais mieux, j'ai la permission de sortir dans Saïgon. J'ai pris la décision de visiter divers hôpitaux, où je trouverai peut-être d'anciennes connaissances. Effectivement, à Noailles de Gorces, je retrouve un Breton avec qui j'avais fait le peloton en France. Lui aussi a eu les nerfs détraqués. On commence

à parler de la guerre. D'autres malades ou blessés s'approchent. Chacun dit son mot :

— Nous, nous avons perdu 75 % de notre effectif!

— Et nous 80 %!

— Et nous ne recevons pas de renforts!

— Oh! moi, je m'en fiche, j'ai fait un an ici. Ils doivent me rapatrier maintenant...

— Et moi aussi!

— Et moi aussi!

— Et savez-vous que les bateaux *Pasteur* et *Félix-Roussel* ont été arraisonnés à Singapour par les Anglais qui ont découvert à leur bord des chargements d'armes destinées au Viet-Minh?

— Quelle honte! Et pourquoi nous battons-nous?...

— Nous sommes de pauvres types! On se fout de nous...

Quelqu'un raconte qu'à son unité, un jour, dans la tristement célèbre « plaine des Jongs », une patrouille d'une dizaine de soldats se fait accrocher par une bande Viet-Minh. Le combat est sévère, farouche, sans merci. Les Français surpris se voient cernés par d'innombrables ennemis qui foncent sur eux et les massacrent. Ils restent à deux, le servant du F. M., dont l'arme s'est enrayée, et un autre, qui échappent miraculeusement à la mort en renversant ceux qui allaient les prendre et fonçant droit devant eux, vers leur poste... Ainsi courent-ils durant plusieurs kilomètres avec une bande hurlante à leurs trousses et les balles qui leur sifflent aux oreilles... Lorsqu'ils regagnent leur camp enfin, hagards, abrutis, ne se rendant même pas compte de la façon dont ils peuvent encore se trouver en vie, leurs officiers — qui eux s'étaient bien gardés de sortir du fortin barricadé — au lieu de les fêter merveilleusement pour ce retour quasi miraculeux, ne trouvent pour les remercier de leurs émotions qu'à les menacer du Conseil de guerre, pour ne pas avoir rapporté leurs armes avec eux. Dans ces conditions, allez engager votre idéal pour la Patrie...

Un autre cite le cas du général D... — un incapable notoire parmi les plus notoires, — lequel, venant visiter un jour — par convoi blindé, — les défenseurs d'un petit poste isolé, assiégé depuis près de six mois, aux cloisons de bois toutes criblées des balles des Viet-Minh qui canardent de dessus les arbres environnants, de façon à empêcher les occupants de se tenir debout, — ne trouve d'abord qu'à jeter par terre, d'un geste d'autorité offensée, le calot d'un soldat qui a négligé de se découvrir devant lui, et ensuite à demander

pourquoi on n'a pas construit de planches à paquetages dans le poste !...

Tout à coup, notre discussion est interrompue par une infirmière furieuse, qui arrive en criant que le temps de séjour réglementaire d'un an en Indochine vient d'être arbitrairement porté à dix-huit mois. Tout le monde est consterné dans la salle.

Je visite encore d'autres hôpitaux. A *Commandant Le Flem*, les grands blessés affluent chaque jour. On n'arrête pas d'y cisailler bras et jambes. Je ne sais ce que les infirmiers font à un type que je viens de voir apporter sur une civière, avec la tête bandée, mais j'entends les cris du malheureux qui hurle désespérément : « Salauds ! Bandits ! Fumiers !... »

Dans la rue, je vois trois petits soldats qui montent à tâtons en pousse-pousse. Ils ont été touchés à la tête et sont aveugles pour le restant de leurs jours. Ils ont de pâles sourires résignés. Ils disent qu'ils vont quand même au cinéma. S'ils ne voient pas, ils « entendront » quelque chose. Je songe avec effroi que, rentrés en France, ils toucheront une misérable pension et seront peut-être contraints de mendier. Autour de nous, d'opulentes voitures américaines véhiculent des commerçants chinois prospéres et des colons français richissimes ; tous ont le sourire d'heureux vivants.

Saïgon a réparé ses ruines de l'an passé. Les gens s'amusent. Des intendants, ayant fait fortune en trafiquant sur la marchandise des troupes, font, chaque soir, les mécènes dans les dancings.

Le lieutenant J... gagne plusieurs dizaines de milliers de piastres par mois, en expédiant des légumes pourris aux troupes qui opèrent des débarquements en Annam.

Les officiers innombrables — des capitaines, des commandants, des colonels, affectés à des « Services divers » et continuant à gagner de l'avancement, — vivent ici on ne saurait plus heureux. L'armée a réquisitionné pour chacun d'eux un logement dans un hôtel confortable, et ils bénéficient en outre des avantages du luxueux « Cercle des Officiers », de toutes les frivolités de la vie citadine, etc... des petites alliées A. F. A. T. que l'on voit se promener par les rues à leur bras, toujours pleines de velléités de « shopping ».

Les officiers peuvent également s'inscrire au « Club de Saïgon », où les soldats ne sont pas admis. Avec les civils, ils peuvent remplir chaque soir le « théâtre aux armées », dont l'entrée est trop chère pour les soldats. Ils peuvent se divertir dans les nombreux cinémas et dancings, ou aux galas du Haut-Commissaire, et l'armée leur

procure de plus une jeep, avec fourniture illimitée d'essence. Un capitaine, qui est depuis deux ans à Saïgon, et pressenti pour un poste de conseiller auprès du Roi du Cambodge, demande à un de mes amis :

— Mais au fond, qu'est-ce que c'est que la brousse?

Je suis déclaré inapte au service armé et envoyé pour un mois de convalescence aux temples d'Angkor, au Cambodge. Dans la petite ville de Siemréap, d'où l'on part visiter les ruines, existent deux hôtels français. Le plus grand et le plus luxueux des deux est rempli d'officiers « venus pour des cures de repos ». Comme la région est troublée par les rebelles cambodgiens, on a fait venir quelques compagnies de légionnaires qui, entre deux escarmouches plus ou moins sanglantes dans les environs, sont tenus de venir donner aux officiers qui prennent leur « cure de repos » des auditions de musique de chambre ou de jazz.

Je remarque un de ces légionnaires, excessivement bien habillé, — short et chemisette blancs de première qualité, splendides bas blancs... Ce fait m'étonne, puisque je sais que la solde journalière d'un homme de troupe représente tout juste la valeur de trois verres de bière ou de limonade... Aussi, ne puis-je m'empêcher de m'en ouvrir à celui-ci.

— Je ne les ai pas achetés, me répond-il. Et, avec ses doigts, il me fait le signe « chipés... ».

— Ah! on vous laisse faire ça, chez vous?

— Pas toujours... Cependant, là, tout le monde en a profité... Chaque soldat, chez nous, possède maintenant un tas de vêtements épatants et de nombreux objets de valeur...

— Vous avez pillé un marché?

— Ce n'est pas exactement cela. Nous tenions garnison depuis plusieurs mois dans l'île de Bentre. Tu sais qu'elle fourmille de Viet-Minh... Chaque matin, plusieurs soldats de notre corps étaient retrouvés assassinés, ou pas retrouvés du tout... Notre rage ne faisait que croître. Cependant, nos officiers ne s'émouvaient nullement de ces faits. Il fallait que nous restions là, sans rien faire, pour le prestige.

— Un jour, cependant, deux officiers — ce devaient être un colonel et un commandant, — furent assassinés à leur tour. Ce seul fait suffit à émouvoir le commandement, qui nous donna ordre de massacrer absolument tous les Annamites que nous trouverions sur l'île...

— Tous?

— Oui, y compris les vieux, les femmes, et même les bébés... Ce fut un de ces carnages!... Et lorsqu'il n'y eut plus personne, nous n'eûmes qu'à choisir dans les magasins les chaussures, les shorts, les chemises, tout ce qui nous plaisait...

— Vos officiers vous laissèrent faire cela?

— Eux?... Ils étaient les premiers à prendre ce qui leur semblait bien...

III

Ma convalescence terminée, je suis renvoyé à mon unité. Le capitaine lit le rapport indiquant que je suis « inapte au service armé », et me dit que ce n'est pas la même chose que « inapte au service en armes » (?)... En foi de quoi je dois continuer le service ordinaire, tandis que le médecin du groupe — le lieutenant Mohammed Lamine, — avisera en plus haut lieu. Par cet ahurissant tour de passe-passe, le rapport médical me concernant disparaît, — et je n'en entendrai jamais plus parler.

J'apprends par les camarades de mon unité que durant ma maladie, la guerilla est devenue de plus en plus sévère. Les Viet-Minh sont maintenant beaucoup mieux entraînés qu'il y a un an et possèdent des fusils-mitrailleurs, des mitrailleuses, des mortiers, de tout ce qu'il leur faut... De plus, ils bénéficient de l'apport guerrier de nombreux déserteurs de l'armée française qui, depuis le début de cette guerre de reconquête, en fin 1945, sont passés de leur côté. Pour la plupart, ce sont des légionnaires, — Français, Allemands, Italiens, Russes, etc... — qui, dégoûtés de la façon dont ils étaient traités, sont tombés dans les bras de ceux qui leur promettaient un idéal.

Le résultat en est que souvent, des postes français se font enlever par des soldats... de l'armée française, ayant conservé leur uniforme, mais passés au service du Viêt-Minh. C'est pourquoi on nous lit fréquemment des notes émanant du quartier général, interdisant sévèrement à tous les soldats montant la garde dans les postes, d'y laisser pénétrer n'importe quels Européens avant d'avoir reconnu exactement qui ils sont.

Lorsque des routes sont coupées, des tranchées d'assaut creusées, des parapets de tir élevés par les rebelles, on reconnaît facilement la main du génie allemand dans le travail.

Pendant ce temps, nous, soldats français, en sommes encore aux

misérables fusils Lebel à un coup... Il est vrai cependant que l'armée a tenté de moderniser son équipement. Des fusils 36 ont été distribués à toutes les unités, et on a donné l'ordre absolu de ne plus se servir que de ceux-ci. Mais au bout de trois mois il a bien fallu les abandonner : ils étaient tous hors d'usage.

La dure vie de patrouilles et de gardes continuelles se poursuit. Les soldats sont de plus en plus épuisés. Le capitaine va nous quitter : il en a assez du pays et rentre en France. Nous, nous ne savons pas du tout quand nous aurons le bonheur de rentrer, — si nous rentrons jamais.

Le nouveau capitaine arrive. C'est un gaillard à la carrure terrible. Ses premiers mots sont pour nous prévenir que si nous ne marchons pas droit, il aura tôt fait de nous expédier aux « sections de discipline ». Ces paroles de bienvenue nous enchantent... Nous savons que dans certaines sections de discipline, les soldats sont encore menés à la cravache...

Il nous annonce aussi qu'il va installer un bordel dans le camp et qu'il nous sera strictement défendu de fréquenter d'autres femmes que celles qu'il y aura mises lui-même. Nous nous étonnons du grand intérêt qu'il porte à ces choses... Mais bientôt il nous stupéfiera réellement en se dérangeant cinq ou six fois par jour, spécialement pour savoir qui fréquente le bordel et à quelles heures, et combien de fois par semaine, et avec quelle femme va-t-il, et paye-t-il bien son dû, etc... Tant, que les indigènes du voisinage finiront par le surnommer : « Capitaine-bordel ».

Une nuit, il ira jusqu'à venir me surprendre, avec une femme, dans mon lit de camp, sans sa permission... Soulevant à l'improviste ma moustiquaire, il me braquera sa lampe électrique et me flanquera plusieurs coups dans la figure. Tandis que je me demanderai ce qui m'arrive, il aura entraîné la femme dehors, à coups de pieds et à coups de poing. Le lendemain, j'apprendrai que j'ai huit jours de prison...

Avant de nous quitter, l'ancien capitaine lui montre à se servir des cordes à nœuds et de tous les instruments plus ou moins compliqués qui, dans la petite « cagna » spéciale, servent à « questionner » les prisonniers indigènes.

Depuis mon retour de l'hôpital, j'ai constaté que les anciennes « pratiques » n'ont pas changé. Bien au contraire, et si, souvent, la nuit, des soldats ivres se poursuivent ou se menacent avec leurs armes chargées, c'est que peu à peu, tout le monde ici devient fou...

Le chef du petit poste de Loc-Ninh illustre par ses propos l'état d'esprit qui a gagné tant de nos compagnons :

Il se vante hautement d'un de ses exploits : pour faire parler un indigène, il l'a couché le ventre sur un brasier. Lorsque le ventre a été entièrement calciné, l'indigène était mort naturellement. Cependant il n'a pas parlé.

Au poste de Chon-Thanh, où certains ont fiché des têtes coupées sur les bambous de l'enceinte, trois indigènes ont été ramassés et enfermés. On les soupçonne d'être des Viêt-Minh. Tout à coup, pour s'amuser, un soldat s'introduit dans la pièce où ils sont et y répand de l'essence. Après quoi, il y met le feu et les trois malheureux, aussitôt enveloppés par les flammes, sautent dehors en se tordant de douleur... Les officiers qui sont là rient de bon cœur.

Lorsque j'aperçois les malheureux, au P. C. du groupe, leurs corps, des yeux jusqu'à la plante des pieds, ne sont déjà plus que d'affreuses plaies purulentes.

Les vers blancs voraces les couvrent déjà tout entiers et ont commencé de les dévorer vivants. On les laisse ainsi quatre ou cinq jours, sans soins; après quoi ils crèvent.

Ce qui se perpètre sans cesse autour de nous n'impressionne pas l'aumônier catholique du 11/41e R. A. C. Comme, un jour, je lui fais part de l'horreur que m'inspirent toutes ces pratiques, il me répond :

— Mais qu'est-ce que vous êtes venu faire en Indochine, alors? Vous devez bien savoir qu'avec les Annamites, il ne faut pas vouloir faire de la sensibilité... Ils ne comprennent que les coups!

Ceux qui ne sont que très vaguement soupçonnés de savoir quelque chose sur les Viêt-Minh sont parfois retenus de longs mois en captivité. Nous finissons par en avoir une trentaine au camp presque à demeure. Ils sont employés à toutes sortes de gros travaux pendant la journée, et la nuit enfermés soigneusement.

Pour les faire travailler plus vite, on nous a depuis longtemps appris à leur crier : « Maolen! Maolen! » Dès les premières fois que j'ai entendu ce cri, je n'ai pu m'empêcher de faire l'assimilation avec le « Schnell! Schnell! » des Allemands...

... Nous sommes changés de poste, et prenons nos nouveaux quartiers dans un village de plantation caoutchoutière. Je suis assez content de ce fait, car il me permettra d'étudier de plus près les conditions de vie des travailleurs indigènes. Bientôt, je suis informé. Un coolie de plantation caoutchoutière reçoit gratuitement pour sa

consommation quotidienne, plus pour celle de sa femme et de chacun de ses enfants, 600 grammes de riz. Il ne faut pas oublier que le riz est l'alimentation de base de tous les Indochinois, et beaucoup plus vital pour eux que du pain pour un Français. Le riz que le coolie reçoit est d'ailleurs du *riz rouge*, c'est-à-dire celui de la toute dernière qualité, inconnu même en Europe. Le coolie de plantation est logé gratuitement, avec sa famille, dans une petite maison rectangulaire en brique, avec un toit de tuiles ou de tôles ondulées. Mais la plupart du temps, cette maison ne possède pas la plus petite partie de l'installation qui permet de dire à un Européen qu'il « habite » quelque part. A l'intérieur, l'indigène n'y possède en général que quelques grosses planches à même lesquelles sa famille et lui dorment la nuit dans les mêmes hardes qu'ils portent sur eux le jour, et entassés les uns sur les autres. Pas de meuble, pas d'installation sanitaire, et évidemment ni eau, ni électricité. Pour faire le thé et cuire le riz, les femmes vont chercher des fagots dans le bois et, à l'intérieur de leur case enfumée, entretiennent un petit feu à même le sol.

Ce même coolie de plantation gagne environ trois piastres 50 par jour. Il m'arrive d'en faire plusieurs fois le décompte, avec des indigènes de divers endroits, d'opinion et de condition différentes; il en ressort chaque fois qu'avec cette somme le travailleur peut s'acheter par jour, *grosso modo* : un œuf, la quantité de tabac nécessaire à sa consommation quotidienne; un peu d'alcool (choum) et quelques fruits.

Après quoi il ne lui reste à peu près que 0 p. 60. Cette somme minime péniblement économisée jour après jour doit lui permettre d'acheter à la fin de l'année le short ou la chemisette de toile que lui vend la plantation. Il va toujours pieds nus, même à son travail dans la forêt. Souvent, j'en vois, dans les plantations ou à la grande ville, qui se sont confectionné eux-mêmes des espèces de mauvaises sandales avec des morceaux d'écorce attachés à leurs doigts de pieds par des ficelles qui leur occasionnent de vilaines plaies.

Le short que portent les coolies, — et la chemisette lorsqu'ils en possèdent une, — ne sont presque toujours que des chiffons rapiécés ensemble. L'imperméable est pour eux chose inconnue; or ils travaillent presque tous à l'extérieur, et dans ce pays il pleut sans arrêt pendant plus de la moitié de l'année. Sous l'averse, ils doivent rester transis, souvent torse nu... Certains ont essayé de se protéger à l'aide de *feuilles d'arbres cousues ensemble*!...

Dans les usines de traitement du latex, des ouvriers restent des journées entières debout, les jambes nues dans l'eau froide, sans bottes pour se protéger.

Ces ouvriers indochinois ne bénéficient d'aucun droit d'association, d'aucune loi sociale, et m'affirment qu'avant la guerre, ils ne pouvaient même pas quitter la plantation sur laquelle ils étaient employés. Aujourd'hui, ils le peuvent théoriquement; mais s'ils sont pris à essayer de « déserter », ils se voient infailliblement traités de rebelles Viêt-Minh, ce qui signifie pour eux « question », et peut-être « décapitation ».

— Ce qu'il y a d'épatant ici, me dit un jour un assistant français, c'est que la durée du travail n'est pas limitée. On peut laisser les indigènes au boulot, douze, treize heures, et plus suivant les besoins...

— Le standard de vie que vous octroyez à vos travailleurs n'est nullement compatible avec ce qu'ils ont droit d'exiger à notre époque, lui répondis-je.

— Mais ils sont satisfaits comme cela! me rétorque-t-il.

Une autre fois, il m'avoue que si la plantation marche au ralenti, c'est parce que 60 % de l'effectif indigène a rejoint les Viêt-Minh dans la brousse. Pour remplacer ces travailleurs indispensables, on est allé chercher dans la forêt des populations Moïs, — des gens doux et timides, très primitifs, — auxquels on a dit qu'on agissait ainsi parce que les Viêt-Minh projetaient de leur faire du tort, et promis que de toute façon on laisserait leurs villages intacts.

Lorsqu'ils ont été dans les plantations et tous envoyés au travail, y compris femmes et tout jeunes enfants, on nous a envoyés brûler entièrement leurs villages, pour qu'il ne leur soit plus possible d'y retourner.

Le directeur de la plantation est un certain W... Des soldats qui se trouvaient ici avant nous affirment qu'ils ont trouvé sur des Viêt-Minh des papiers attestant que le directeur de la plantation fournissait du riz, du sel, et des médicaments à ceux-ci. Ils les ont transmis en haut lieu, où l'affaire a été étouffée. Ce fait se reproduit d'ailleurs dans presque toutes les plantations, paraît-il. Nous nous exclamons :

— Comment, et c'est pour ces salauds que nous venons nous battre? Mais ils mériteraient d'être fusillés!

Au bout de quelque temps, je m'aperçois qu'en effet, si les Viêt-Minh avaient voulu assassiner W... et les divers assistants de la

plantation, ils auraient pu le faire depuis longtemps tout à loisir, ces derniers habitant dans une villa très éloignée de notre poste. Mais, bien que nous nous fassions parfois accrocher d'un côté ou de l'autre de la plantation par les rebelles, il n'arrive jamais malheur à ceux de la villa. Nous apprenons seulement, de temps à autre, que l'un d'entre eux s'est fait « confisquer » sa mitraillette par les Viêt-Minh...

Lorsque j'en ai l'occasion, je cause avec de jeunes Vietnamiens ayant suivi des études.

— Pourquoi? leur demandé-je, puisque les Français avaient fondé à votre intention une université à Hanoï, n'avez-vous pas pour la plupart choisi des carrières techniques, au lieu de ne vous intéresser qu'aux lettres ou au droit? En devenant chimistes, architectes, ingénieurs, vous auriez pu facilement obtenir des places rémunératrices, et contribuer ainsi utilement à la prospérité et à la modernisation de l'Indochine!

— Comment l'aurions-nous pu? me répondirent-ils. Les branches techniques n'existaient pas, pour nous, à cette université!

Cependant, les communications fluviales, routières et ferroviaires deviennent de plus en plus dures à assurer. Presque tous les convois se font « accrocher » et nous déplorons de nombreux morts.

L'impéritie des divers officiers du C. E. F. E. O. est souvent à l'origine de désastres épouvantables. Un jour, une patrouille découvre près de Laï-Khé le plan d'une attaque Viêt-Minh projetée contre le train qui passera là dans quelques jours. Les emplacements des assaillants sont déjà désignés, les trous pour les mitrailleuses creusés. Le commandant du secteur de Thudaumont est aussitôt averti, mais il se montre incrédule et dit que le chef de la patrouille a l'esprit imaginatif. A la date prévue, le train passe et est effectivement attaqué par les Viêt-Minh qui sont nombreux et très fortement armés. Ayant immobilisé les wagons par des coups de mortiers, ils en font un siège féroce. La vingtaine de soldats qui composent toute l'escorte du train se défend avec le courage du désespoir. Lorsque, pas mal d'heures plus tard, des renforts arrivent enfin pour la dégager ils ne trouvent plus qu'un seul militaire survivant.

Notre groupe d'artillerie tient quelques postes, dont celui de Chon-Thanh. A une quinzaine de kilomètres de ce dernier, est sise la plantation de Minh-Thann. Pour y aller, il faut traverser quinze

kilomètres de forêt presque vierge, par une route étroite et souvent sabotée par les Viêt-Minh. On s'y rend par des convois où alternent les camions de caoutchouc et les camions militaires.

Aujourd'hui, à notre poste, on a désigné une dizaine d'hommes pour faire partie du convoi de Minh-Thann. Le tout jeune L..., récemment arrivé de France, et qui n'a encore fait partie d'aucun convoi, demande à l'un de ceux qui sont désignés :

— Oh! laisse-moi y aller à ta place! Tu veux bien?

— Oui! dit l'autre, qui a déjà deux ans d'Indochine et, bien près d'être rapatrié, ne veut plus courir volontairement aucun risque.

L ... partage ma « cagna ». Il m'a confié hier que ses parents ont été furieux lorsqu'ils ont appris qu'il était embarqué pour l'Indochine, quoique n'ayant plus que trois mois de service militaire à tirer.

— Effectivement, lui ai-je répondu, s'il te restait moins d'un an à faire, on n'avait pas le droit de t'embarquer.

— Mais nous avons été obligés!... Des gendarmes se tenaient baïonnette au canon tout autour de la passerelle d'embarquement!

— Oui! Tu t'es laissé faire, quoi?...

— Mais n'aie crainte! Maintenant mon contrat est terminé, et je devrais être chez moi. Je ne ficherai plus rien!...

Je sais que tout à l'heure, s'il a demandé à l'autre de faire partie du convoi à sa place, c'est que son esprit impatient et instable cherchait un dérivatif à son cafard...

Le convoi s'est ébranlé. Le jour s'est avancé. Et vers le milieu de l'après-midi, nous avons appris que les camions étaient tombés dans une embuscade... A la hâte, avec les véhicules disponibles et des volontaires de tous les postes environnants, nous nous sommes lancés vers le lieu de la tragédie pour porter secours.

Nous n'avons retrouvé que les camions calcinés et des cadavrer nus, aux jambes taillées au coupe-coupe, aux crânes d'où coulent les cervelles, aux sexes tranchés et fourrés dans les bouches... Sur chaque camion isolé, les quatre ou cinq Français et les six ou sept indigènes, armés chacun d'un vieux fusil à un coup, ont subi le feu de cinquantaines de mitraillettes, fusils-mitrailleurs, mitrailleuses, ont été arrosés de grenades jetées des fourrés voisins dans leur camions et ont vu ensuite, s'ils vivaient encore, d'innombrables faces hurlantes et grimaçantes se prépiciter sur eux avec des poignards et des coupe-coupe... Ils étaient simplement sacrifiés par le commandement.

Ce n'est pas la première fois qu'advient une telle tragédie. Plusieurs

fois déjà, après des désastres identiques, les autorités militaires supérieures ont décidé de faire accompagner les convois par des A. M. fortement armées. Dès lors, les Viêt-Minh n'ont plus attaqué. Au bout de cinq semaines, on a dit qu'ils avaient fui de la région et on n'a plus envoyé d'A. M., pour protéger le convoi. Au bout de deux mois, le convoi a de nouveau été brûlé et tous les hommes qui en faisaient partie massacrés. On a remis les A. M. On n'a plus vu les Viêt-Minh. On a enlevé les A. M. Le convoi s'est de nouveau fait massacrer. Et ainsi de suite. C'est pourquoi le poste de Chon-Thanh est désormais un cimetière où presque chaque mois une cérémonie funèbre vient attester de sa croissance. La dernière fois que je l'ai vu, il comptait déjà une soixantaine de tombes, françaises et indigènes.

Ceux qui arrivent de France et commencent par voir toutes ces tombes sont absolument atterrés. Ils se refusent à comprendre où ils sont tombés... Ils demeurent affalés, taciturnes, dans la pièce qu'on leur a désignée comme logement.

Ce soir, ayant assisté à un nouvel enterrement en série, nous retournons dans nos deux camions, à notre poste, sis à une centaine de kilomètres de là. La nuit est tombée. Il a plu. Il fait froid. Et tout le long de la centaine de kilomètres que nous avons à faire, nous tâchons de scruter l'ombre de la forêt immense qui nous entoure.

— Nous en tirerons-nous encore cette fois-ci?

De retour au camp, de profonds soupirs s'échappent de nos poitrines. Il me restera à faire l'inventaire des biens de L... qui doivent réglementairement être envoyés à sa famille.

Au salut au drapeau, nous serrons les rangs, — encore un peu plus.

Désormais, l'ultime aspiration de chacun est : « Le rapatriement! Le rapatriement! Le rapatriement! » Mais le rapatriement ne vient pas. Lorsque nous sommes en Indochine depuis dix-huit mois, le temps de séjour est brusquement porté à deux ans. Où cela s'arretera-t-il?

Suivant les stipulations officielles applicables aux troupes d'Indochine, nous aurions déjà dû bénéficier de plusieurs semaines de séjour dans un centre de repos, — deux semaines au minimum par année de séjour. Mais le commandement de notre régiment estime que cela augmenterait son travail administratif; il nous supprime cette détente purement et simplement.

... Pour partir en patrouille pour une dizaine d'heures, nous rece-

vons un « casse-croûte » composé d'un petit morceau de pain sec et d'une sardine.

L'intendant de la batterie explique qu'on serre un peu la bride parce qu'il faut faire des économies. Nous ne savons pourquoi et ne le saurons jamais. Cependant, les caisses de « rations pacifiques », contenant du lait, du chocolat, du sucre et d'autres bonnes choses, et originairement destinées à être utilisées pour les patrouilles, passent les unes après les autres du côté du mess des sous-officiers et de la villa du capitaine. Ces heureux vivants se font pourtant rapporter plusieurs fois par semaine, en sus, par train ou par camions, des quantités impressionnantes de liqueurs, de fruits, et d'aliments riches comme du foie gras, du beurre en boîte, du lait concentré... et personne ne sait où passent les « économies ».

Personnellement, le fait d'avoir été remis à cette vie, malgré les prescriptions du spécialiste qui, m'ayant guéri lors de ma maladie, m'avait déclaré « inapte au service armé », ne me réussit guère. Par deux fois, je retombe. Je me vois encore, emmené hurlant à l'infirmerie de campagne où règne le toubib du groupe, M. L., qui a déjà laissé mourir plusieurs malades du fait de sa nonchalance à leur donner les soins requis. Ceux qui sont à l'infirmerie depuis un petit moment affirment qu'il est le responsable direct de la mort du Cambodgien auquel ils lui ont vu amputer la jambe avec une scie à bois, — qui se trouve encore dans un coin.

Mais lorsque je pénètre dans cet endroit, je ne me soucie pas de toutes ces affaires. Je voudrais simplement voir M. L. et lui demander qu'il calme mes douleurs d'une façon ou de l'autre...

On me dit qu'il « n'est pas là ».

Les coups dans ma tempe droite deviennent insupportables. L'infirmier de service n'a aucun ordre à mon sujet. Enfin, au bout d'à peu près trois jours, L. vient. Je le supplie de bien vouloir m'envoyer à Saïgon, où l'on me fera enfin les piqûres qu'on m'a faites il y a six mois, lors du premier accès de cette maladie... Mais il ne répond rien et s'éloigne. La douleur atroce me fait me tordre dans ma couche, tandis que la fièvre monte... Désespéré, j'ai enfin compris que L. « ne veut pas » m'envoyer à Saïgon, car il se sait coupable d'avoir fait disparaître mes papiers médicaux, et préfère mille fois me laisser trépasser ici plutôt que de m'envoyer à l'hôpital de Saïgon, où l'histoire risquerait d'être éventée.

Je tombe dans une espèce de demi-inconscience où je rêve sans

cesse que j'arrête, sur une route, une auto qui me conduit à l'hôpital, où enfin on va me faire les piqûres qui me calmeront...

Le hasard, cependant, veut que je me sorte de ces crises —quoique un peu plus abîmé chaque fois. Et chacun de mes deux courts séjours à l'infirmerie me permet de m'étonner du grand nombre de soldats atteints de maladies vénériennes qui traînent ici depuis des trois, quatre mois et plus... Ils accusent tous M. L. d'en être la cause; celui-ci en effet ne veut pas les soigner à la pénicilline et se contente de leur faire une piqûre d'une sorte ou de l'autre, de temps en temps, lorsque lui en prend la fantaisie...

Je sors de l'infirmerie et reprends la vie de chien qui nous est dévolue. Souvent, nous avons à accompagner des convois jusqu'à Saïgon. Parfois, au détour d'une route, quelques camarades tombent, liquidés par une rafale de mitraillette partie d'un fourré. On ne retrouve jamais les agresseurs.

« Nous sommes sacrifiés! », s'indigne l'un de nous. « On est dans la merde, et on restera dans la merde! » laisse tristement tomber un autre...

A Saïgon, je déambule avec un camarade dans le hall d'information municipal. Nous tombons en arrêt devant des photos illustrant un « grand rassemblement anti-Viêt-Minh » tenu en cette ville quelques jours avant notre arrivée. Comme nous émettons des doutes sur la vraisemblance d'une telle manifestation, une vieille dame coloniale française s'approche soudain de nous et nous dit :

— Si! C'est vrai!... Je l'ai vue, moi!...

Alors, nous nous inclinons. Mais la vieille dame se penche plus près et nous confie :

— C'était bien arrangé!... Tous les Vietnamiens qui se trouvaient dans les parages furent appréhendés et on leur prit leurs papiers d'identité. De sorte qu'ils durent demeurer là jusqu'à ce qu'aient fini de parler les orateurs. Ensuite, seulement, on leur rendit leurs papiers et ils purent se disperser...

Enfin, nous sommes en Indochine depuis près de deux ans, nos contrats d'engagement sont déjà terminés, et des lois formelles obligent les autorités à nous rapatrier. Beaucoup d'entre nous songent à s'installer comme civils, mais on leur met tant de bâtons dans les roues qu'ils sont presque tous obligés d'abandonner les uns après les autres.

Arrive le jour merveilleux où l'ordre de notre embarquement est confirmé. Mais nous ne sommes plus que le quart du groupe enthou-

siaste qui débarqua à Saïgon il y a deux ans... Enfin, nous montons dans les camions pour le dernier convoi. A Saïgon, nous rendons nos armes. Nous prendrons le bateau d'ici quelques jours... Nous ne pouvons croire qu'un tel événement va réellement advenir...

Nous retrouvons des copains que nous avions connus en France ou sur le bateau d'arrivée. Nous échangeons nos impressions, qui concordent toutes. Les unités ont, chacune, subi des pertes effarantes. Nous nous demandons comment pourront encore tenir ceux qui restent derrière nous et ceux qui viennent les renforcer et ne se doutent nullement de l'enfer qui les attend ici.

Saïgon est plus que jamais une ville assiégée. Chaque soir, on entend le vacarme de fusillades acharnées dans les faubourgs. Nous n'avons nul regret de quitter ce pays, pourtant si beau.

Sur le bateau du retour, je m'étonne devant un marin du tangage et du roulis puissants auxquels nous nous trouvons assujettis;

— Rien d'étonnant! me répond-il, les cales sont vides!

— Les cales sont vides? insistai-je stupéfait. Mais, comment, on ne les a pas bourrées de riz, par exemple?

— Non!

— Mais pourquoi?

Prenant un air sombre, le marin me confie :

— C'est voulu, tout ça!... Les bateaux qui reviennent de Madagascar ou de l'A. O. F., même chose. On ne rapporte rien.

Et effectivement, en visitant le navire, je constate qu'hormis les militaires rapatriés, les quelques civils, l'équipage et les biens personnels de ce petit monde, *le navire ne transporte vers la métropole aucune de ces denrées précieuses dont les lourds impôts payés par les Français pour la guerre d'Indochine et les dizaines de milliers de morts consentis eussent dû laisser espérer tout de même un tant soit peu!...*

Patrick P. MICHAEL.

P.-S. — Un de mes camarades de là-bas, à qui je viens de faire lire ces lignes, m'apprend que son meilleur ami est encore retenu arbitrairement dans un petit trou d'Annam, après avoir totalisé deux ans et demi de guerre en Indochine... Le moral du pauvre gars est absolument à zéro. Il envoie des lettres désespérées. Mon camarade craint qu'il ne se suicide d'ici peu, comme tant d'autres...

P. P. M.

Etiemble

DE CLAUDE ROY, DU TAO ET DE JEAN GRENIER

Claude Roy est un écrivain vraiment intelligent et vif. Il est un petit peu brouillon et très communiste (de fraîche date, et de façon brouillonne). Quand il veut essayer de démontrer que le Taoïsme, c'est une philosophie de propres à rien, de moins que rien, de pas grand-choses, voilà qu'il va chercher querelle à Jean Grenier, à Lin Yu Tang, à quelques autres.

Claude Roy ne m'en voudra pas de ce gracieux début, qui reprend quelques lignes qu'il voulut bien me décerner dans *Action*, fin décembre 48 : « Etiemble est un écrivain vraiment intelligent et vif. (*Tiens,* La Pensée *dit pourtant le contraire; elle doit s'y connaître* La Pensée, *pour juger de l'intelligence*). Il est un peu brouillon. (*Ça, c'est vrai.*) Et très anticommuniste (*Erreur, sauf erreur*). Quand il veut essayer de démontrer que le matérialisme dialectique, c'est une philosophie de propres à rien, de moins que rien, de pas grand-choses, voici qu'il va chercher... le Tao, coucou, le revoilà! (*Ah, quelque chose enfin qui mérite examen.*)

Des critiques ou pamphlétaires communistes, Claude Roy est aujourd'hui chez nous l'un des rares qui se lisent : amusant, libéral — si j'ose dire sans le compromettre — et qui, de toute évidence, garde un peu de ce ton caustique où parfois *Candide* excellait. *Candide, L'Action Française.* Bien différent des Garaudys, des Kanapas qui ne doivent rien à Maurras. Or justement : qu'un garçon si bien doué se résolve, pour la Cause, à écrire sur le Tao les sottises qu'il accumule, quel signe plus alarmant du péril où nous jette la défense ainsi entendue d'une Cause en effet qui mériterait beaucoup mieux : quelque savoir, beaucoup de probité, le courage surtout de dire aux Frères qu'ils se trompent, quand ils le font.

Or voici la thèse de Claude Roy : au moment précis où Mao-Tse Toung conquiert enfin la Chine au *progressisme*, à l'heure même où ce chef victorieux (mais non point génial, car il n'est qu'un seul génie) commande à son peuple d'agir, — à ce moment précis, et dans le monde entier, une machination vraiment machiavélique, de toutes pièces ourdie par des intellectuels (toujours ces nom de

Dieu d'empêcheurs de penser en rond!) ne recherche et ne loue en Chine que les docteurs du non-agir, les philosophes taoïstes. « C'est bien curieux. Oui, tous ces messieurs, pareils aux choristes d'Opéra qui chantent « La Chine est un pays charmant », eux ils chantent *La Chine c'est la sagesse, et la sagesse c'est le Tao.* » Eux? Qui donc? Jean Grenier, Lin Yu Tang, moi.

Puisque M. Claude Roy m'honore d'une telle importance que de m'associer dans son blâme je ne dis pas à ce Maurois chinois de Lin Yu Tang, mais à Jean Grenier lui-même, qu'il me permette de me remettre en place. « En situation », raillera mon censeur, qui sait pourtant que *les Temps Modernes* ne m'ont point requis de me faire existentialiste. Eh bien, soit : « en situation ».

Mon cher Claude Roy (que je ne connais pas mais avec qui du moins j'accepte de discuter), quand vous buviez chez Maurras le lait tourné du nationalisme intégral, que vous fréquentiez les revues où sévissait Massis, je collaborais à l'*Europe* de Guéhenno, à l'*Europe* où Jean Cassou exerçait encore librement son contrôle. Cette *Europe*-là, que je regrette, n'insultait pas l'Europe; elle n'avait pas encore adopté le dada maurassien de dé-cen-tra-li-sa-tion; elle ne servait pas encore de dépotoir aux rancœurs, aux rancunes du menteur de Castille; ni de repaire à son gang. En ce temps-là, *Regards* me demandait un essai sur la Chine, qui passa; un autre, sur l'art chinois, qu'on refusa, trop « formaliste » apparemment, mais dont on apprécia les photos, car jamais je ne les revis. En ce temps-là, ceux qui n'étaient pas encore vos « camarades » (vos pires ennemis, plutôt) me priaient de rédiger, sous la surveillance d'un œil bien exercé, mais enfin de rédiger sous mon nom, sous ma responsabilité, le Bulletin qu'ils voulaient publier pour défendre la Chine Rouge : *Chine*. En ce temps-là, M. Louis Aragon me chargeait de composer une grande partie du numéro spécial de *Commune* sur la Chine. J. L. et Jean Louverné y donnèrent plusieurs articles, des traductions signées ou non. Jean Louverné, je puis vous avouer qu'il me ressemble comme un frère; je veux dire : un jumeau monovulaire. Or, tous ces textes-là, si je les juge un peu naïfs et dogmatiques, tant s'en faut que je les cache, ou les renie. Nul ne peut me les opposer. J'oublie que sans doute vous n'avez lu ni l'essai que j'écrivis en 1935-36 sur et contre le fascisme chinois (le *Sin Cheng Houo dans la Chine du Kouo Min Tang*), ni ma traduction du chapitre *jou hing* du *Li Ki* (sur la conduite du lettré confucéen), ni mon éloge de la constitution élaborée vers 1935 pour la Chine communiste. Je n'ose donc pas

espérer que vous soit connu l'article de *Regards*, vous savez, non vous ne savez pas, celui que je composai lorsque le Nippon envahit les cinq provinces. Quant à ma recension de l'autobiographie de Mme Han Suyin, *Destination Tchoungking* comment l'auriez-vous lue, le 10 mai 1942, dans le *Chicago Sun*? en 1948, dans la petite plaquette où je la reproduisis? J'y louais l'auteur de ne pas calomnier les communistes, ceux de *Village in August* (le bon récit de T'ien Chun), *ces libéraux, patriotes; staliniens et marxistes qui, dès* 1934, *comprirent qu'il fallait résister sans répit au Japon.*

J'eus deux torts, il est vrai, que je vais reconnaître. Le jour où, les intérêts soviétiques coïncidant avec ceux du Japon (affaire du réseau de l'Est chinois), la Russie, au mépris de son traité avec la Chine, vendit au Japon une ligne qu'elle ne possédait qu'en co-propriété, j'estimai que la défense de la Chine m'imposait de publier dans notre Bulletin (et quitte à la réfuter du mieux possible) la protestation du gouvernement officiel, celui de Tchang Kai Chek. A deux reprises, mon ange gardien escamota le texte. J'en marquai de l'humeur et me demandai, non sans inquiétude, si *Chine* méritait son nom. Plus grave, l'autre tort : quand *Ce Soir* encensait Tchang Kai Chek, je m'indignais de cette complaisance. Quoi, un salaud qui massacrait nos camarades? On me fit comprendre que j'étais menacé de déviation trotskiste. Ah, certes, j'eus grands torts. Grands torts de penser, fidèlement depuis vingt ans, que même un nom de Dieu d'intellectuel ne peut en Chine s'embarrasser d'un choix. Dans un pays féodal que pillent à l'envi généraux, marchands et grands propriétaires, et qui, depuis trois cents ans d'oppression (mongole, mandchoue, « républicaine ») jamais n'a su retrouver si peu que ce fût de cette force intellectuelle et morale qu'il avait encore sous les Song, le communisme agraire de Mao Tse Toung est aujourd'hui la seule solution, révolutionnaire à la fois et traditionaliste, puisqu'elle reconstitue des villages-communautés. Tout ce qu'en Chine apportent les armées rouges, je le préfère à ce qu'elles vont abolir. Plutôt Engels et Marx que le Sin Cheng Houo. Plutôt la tyrannie et quelque riz pour les petits qu'une autre tyrannie et point de riz pour eux. Plutôt quelque chose que rien. Que vive donc la Chine Rouge. Mes espoirs, mes vœux lui sont acquis depuis vingt ans.

Mon cher Claude Roy, vous me ferez un plaisir rare en me citant contre moi. Oui, j'aimerais vraiment que vous me rappeliez ces textes scandaleux où contre Confucius j'ai prôné Lao Tseu. Mais j'y pense tout à coup : à défaut d'*Europe* et de *Commune*, vous

lisiez sûrement *la Revue Universelle*. Brasillach, votre ami d'alors, ou votre guide littéraire (celui-là même à qui voilà vingt ans j'avais interdit de jamais passer à moins de trois mètres de moi et qui, je dois le dire, eut la bonne grâce de ne jamais franchir cette ligne idéale), Brasillach donc, de quelle plume il m'étrillait pour mon confucianisme! « Ah! raillait-il, si saint Thomas était Thibétain! » Très spirituel, n'est-ce pas? (Comme si j'étais moine au couvent de Lhassa!) Et l'*Arche*, plus récemment, se moquait fort bien de moi, le confucéen radical-socialiste. Encore plus drôle? Non? Or, vous lisez *l'Arche*, puisque vous faites plus qu'allusion à certain essai que j'y ai publié, touchant votre dialectique. Et puis, enfin, puisque vous m'impliquez dans un complot de trahison, est-ce trop vous demander que de vous inviter à lire, dans mes *Six Essais*, les trois que j'ai attribués aux questions d'Extrême-Orient. Outre le *Sin Cheng Houo* et *la Dialectique* déjà cités, *l'écriture chinoise et la praxis marxiste*. Si vous vous étiez donné cette peine, avant de me condamner, le beau papier que je vous offre! Je n'ai rien écrit de plus pédant, et sarcastique. Brillant, paraît-il. A la façon de la moire : on ne sait jamais où, ni si c'est vrai. Je me giflerais, quand je relis ce bouquin-là : modèle pour moi de l'interdit. Ah, la belle occasion que vous avez manquée! Vraiment, ça m'amuserait d'écrire cet éreintage, que vous pourriez signer. Il est vrai que si vous m'aviez lu, vous ne pourriez signer votre articulet de décembre. Il vous eût fallu reconnaître, en revanche : que, sans la connaître et sans la pratiquer, vous approuvez la doctrine confucéenne; que, sans les avoir lus, vous condamnez les philosophes taoïstes; que j'aime Confucius, le cite volontiers, et parfois le traduis; que je m'acharne, un peu sottement, contre les pauvres taoïstes : Lie Tseu, Tchouang Tseu, Pao P'o Tseu (car le Taoïsme déborde le *Tao Tö King*).

Des preuves : à panerées. Quel est l'infâme suppôt des taoïstes qui écrivit qu'il faut « renvoyer dos à dos, comme impropres à toute société, le non-agir du Tao et l'agitation dialectico-matérialiste »; et qu'« on risquera toujours de voir succéder à Tchouang Tseu, ou Lao Tseu, théoriciens de l'anarchie, ou de l'ataraxie, un quelconque Ts'in Che Houang Ti, lequel, au nom de leur doctrine, établira l'Empire absolutiste et brûlera tous les livres qui lui déplaisent »? Quel fasciste impénitent signale dans ses livres que « Richard Wilhelm avait déjà remarqué quel secours les tyrans recevaient du Tao »? Qui s'oppose à la romanisation du Chinois afin que les fils de Han puissent un jour se former selon la morale

et la politique confucéennes », doctrine qui leur apprendra que « le premier devoir de l'administrateur, du politique, c'est de s'immoler au besoin pour le peuple »? Quel ténébreux conspirateur trotskisto-taoïste exige quelque part « un recours immédiat et rigoureux à la politique confucéenne du *tch'eng ming*, celle des dénominations correctes, celle de l'intelligence »? Tels sont pourtant les termes exacts, mon cher Claude Roy, dont je manifeste mon goût du taoïsme, ma répugnance au *Louen Yu*, et mon allégeance au chef occulte du complot : une redoutable vipère lubrique : Jean Grenier. Or donc, excusez-moi, de trois hypothèses l'une :

Ou bien vous ne m'avez pas lu et me condamnez par principe.

Ou bien vous m'avez lu, et n'avez rien compris.

Ou bien vous m'avez lu, compris, et me condamnez en sachant que vous mentez.

Renonçons (voulez-vous?) à notre seconde hypothèse. Vous n'êtes pas un imbécile. Malhonnête, sûrement, *en cette espèce* : je vous aisse à décider si c'est ou non *a priori*. Quelle que soit la vérité, la Cause n'y saurait gagner. Je vous en garde néanmoins si peu d'animosité que je vais sur-le-champ vous faire une confidence : si vous connaissiez les rudiments de ce marxisme que j'étudiai tout le temps au moins que vous avez consacré aux œuvres de Maurras, vous sauriez que ce peu d'intérêt que je porte au Tao, c'est là mon tort, et mon crime. Lorsqu'il enseignait la dialectique matérialiste à l'Université Sun Yat Sen de Moscou, l'ex-camarade Auguste Thalheimer soutenait avec vigueur (et avec l'imprimatur), que Lao Tseu connaissait la seconde loi de la trinité dialectique : la négation de la négation. J'allais plus loin, du temps que je cherchais de ce côté la vérité et que j'y croyais « brûler » : j'espérais pouvoir démontrer que non seulement le Tao préforme la seconde loi, mais aussi que le secret de cette école : *yi yin yi yang tchô, wei Tao* (un coup de yin, un coup de yang, voilà le Tao) se devait traduire à peu près : un coup de thèse, un d'antithèse, égale synthèse. Plus tard, je connus mon aberration et que, ni le Tao, ni la *Dialektik der Natur* ne m'aideraient à lutter pour le pain des mineurs et contre le portage : il n'y faut qu'un peu de cœur, de bon sens. Je me consolai en me rappelant que les Jésuites avaient découvert au Tao, non point la seconde loi des staliniens et des trotskistes, mais les lumières de l'âme naturellement chrétienne : dans les attributs du Tao, ils déchiffraient le nom de Je-ho-vah... Tenez, puisque je suis en saison de confidences : vous me citez, pour me confondre, un livre de

Margouliès, son *Anthologie raisonnée de la littérature chinoise* : Margouliès, un qui apprécie la vraie Chine et les écrivains progressistes! Si vous saviez comme il s'en fout, Margouliès, de vos écrivains *progressistes*! Je pratique depuis vingt ans les ouvrages de cet érudit sinologue. Sa grammaire chinoise, elle fut longtemps sous mon coude. Il m'arriva de suivre tel de ses cours et d'y pleurer un jour, tellement c'était beau, expliqué par ses soins, le rôle des particules dans la structure d'un poème. Diantrement formaliste, ce cours-là je vous l'assure; de *progressisme*, pas question. Tenez, ce Ngeou Yang Sieou, dont voici que vous faites cas contre moi, un *progressiste*, celui-là, n'est-il pas vrai? Je croyais pourtant avoir repris à mon compte, ici même (N° 16, p. 739), le jugement qu'en formait Jean Prévost, ce Jean Prévost que vous feignez de respecter, parce qu'il n'est plus là pour écrire ce qu'il penserait de vos ingénieux procédés : oui, je croyais avoir écrit que ce poète chinois *représente un état de culture que nous pourrons imiter dans deux ou trois siècles, si d'ici là nous avons pu nous raffiner*. Et puisque vous prétendez connaître l'autre ouvrage de Margouliès (sur *la langue et l'écriture chinoises*), puis-je vous renvoyer à la recension que j'en fis voilà deux ans (*Valeurs*, n° 6, pp. 124-127) : vous y apprendriez du moins combien réactionnaire est la pensée de ce bourgeois : fort éloigné d'expliquer la Chine par l'économie, ou par la lutte de classes, c'est de la structure des caractères, de la syntaxe, qu'il tire, prestidigitateur, la politique, la morale et jusqu'à la politesse chinoises. Alors, laissez-moi rire, mon cher Claude Roy. Rire de vous, bien sûr, mais de dépit aussi, car soyez assuré que j'aimerais beaucoup pouvoir vous approuver. Alors, vous en êtes réduit là, dans ce Parti en qui nous avions mis toutes nos complaisances et qui, nous manquant, nous laisse pauvres orphelins! Pour nous broyer dans le mortier aux amalgames, vous en êtes réduits à y mettre nos *négatifs*! La belle proie, et l'habile amalgame!

Il est vrai qu'on y est en bonne compagnie et que je me sens mieux dans le mortier quand vous m'y concassez avec le très cher Jean Grenier. Les *Entretiens sur le bon usage de la liberté* nous offrent les plus graves et poétiques méditations sur le destin, la destinée, le quiétisme, les valeurs. Que vous importe à vous dont la profession est de tuer d'abord, de lire ensuite. A tout lecteur de cet ouvrage, il paraît évident que Jean Grenier examine « les prises de position » qu'il qualifie d'« extrêmes ». Pour vous, Jean Grenier « nous convie à chercher une morale dans le Tao ». Pour moi, qui l'ai lu plusieurs

fois (je n'écris guère de ceux que je n'ai pas relus), comment ignorerais-je l'intention de l'accusé? et que le Tao intéresse le prévenu pour « la lumière qu'il projette sur une possibilité extrême de l'esprit humain. On a donc osé... et ces audacieux ont été considérés pendant des siècles et par des millions d'hommes comme des sages et non des fous... cette pensée peut troubler quelques-uns d'entre nous (presque aucun) et les faire réfléchir. » Suivent un exposé historique et une description de l'attitude taoïste. Dès l'abord, on nous prévient qu'il s'agit d'un mouvement sectaire, que le taoïste « vit en dehors du siècle » et dans la société « comme s'il n'y était pas ». Utilisant avec bonheur les notes d'un cours que Marcel Granet professa au Collège de France et que Mme Granet voulut bien lui communiquer, Grenier essaie de faire entendre à des Occidentaux une philosophie pour eux presque impensable : dont voici pour preuve Claude Roy, dupe du « non-agir ». Comme il avait raison, Lao Tseu, de n'oser nommer le Tao!

Or voici que Jean Grenier, avec ses simples mots, avec cette apparente bonhomie, avec cet humour que je ne connais qu'à lui, avec ce vocabulaire concret qui marque le bel écrivain, triomphe de l'ineffable et nous fait sensibles au Tao. La Grèce, la Chine ou l'Inde, tout lui plaît, rien ne l'arrête. « Parce qu'on n'est pas tout entier d'un bord, écrit-il en quelque essai, parce qu'on a le sentiment de la complexité des choses et des hommes, on passe pour quelqu'un qui n'est pas sûr ou qui n'est pas sérieux. » Le Tao? pourquoi pas? Essayons! Mais « que reste-t-il des grands systèmes philosophiques? Rien, sinon des œuvres d'art ». Et si j'avais la cruauté de vous citer, Claude Roy, plutôt que ces fragments d'un autre livre, les pages 154-156 des *Entretiens?* On y écrit que j'ai « certainement raison » lorsque j'analyse les rapports du tao et de la *praxis* stalinienne ou marxiste. Or vous savez peut-être, maintenant, ce que vraiment j'en ai pensé, ce que vraiment j'en pense encore. Allons, avouez tout bonnement que vous attaquez Jean Grenier, non point sur le Tao, que vous ignorez parfaitement, mais, sous prétexte de taoïsme, à cause de cet *Essai sur l'esprit d'orthodoxie.* Sur, et *contre* l'esprit d'orthodoxie. Avouez que vous en voulez à l'un des derniers, chez nous, qui luttent pour la liberté. Pour une *infinie* exigence de liberté que l'homme porte en soi et dont la sagesse lui conseille de faire usage : *un usage nul.* Tout cela, j'en conviens, requiert notre attention et l'éprouve. Tout cela pourtant nous importe. Car cela nous rappelle que le Gœthe d'*Am Anfang war die Tat* est aussi celui qui

écrit au premier *Faust* : « Ce qu'on ne sait pas est précisément ce dont on aurait besoin, et ce qu'on sait, on n'en peut faire usage. »

*
* *

Je n'irai pas jusqu'à prétendre, mon cher Claude Roy, que j'approuvai, quand il parut, l'*Essai* contre l'orthodoxie. Trop proche alors de vos actuels camarades, j'imaginai aussitôt une réfutation, que je soumis à Jean Grenier. Je l'ai retrouvée. La voici, avec ses réponses.

1) « Selon M. Jean Grenier : « Le marxisme n'est plus seulement une théorie économique, c'est une philosophie... »

Réfutation : « Le marxisme fut toujours une philosophie : je l'appellerais volontiers : Critique de la raison théorico-pratique. Voyez *Morceaux Choisis* de Marx pp. 135-232; les *Thèses sur Feuerbach*, les *Études Philosophiques*, *l'Anti-Duhring. Matérialisme et empiriocriticisme*, les *Questions fondamentales du marxisme*, par Plekhanov.

Réponse de Jean Grenier : « Autrement dit : lire Marx. Mais je parlais du marxisme tel qu'il était devenu au début du siècle, réduit à sa partie économique; en tout cas c'était *le Capital* qui était le grand livre de Marx. Ce sont les léninistes qui ont voulu ressusciter Marx philosophe. »

2) « C'est même une théologie. »

Réfutation : « ... et toute critique doit être précédée de la critique de la religion... » Marx.

« Les thèses d'Engels ou de Lénine n'ont rien d'absolu, ni de sacré; elles correspondent simplement aux vues de la science de l'époque. » P. Labérenne, *Le matérialisme dialectique et les sciences* dans *A la lumière du marxisme*, p. 249.

« Au delà de Marx, conformément au marxisme », c'est la devise même des communistes soviétiques.. Après Lénine d'autres viendront, car ils savent bien que selon le mot d'Engels... un seul homme ne peut pas achever « ce que peut faire seulement toute l'humanité dans son développement continu ». R. Maublanc, *Hegel et Marx*, dans *A la lumière du marxisme*, p. 230.

« Le marxisme n'est vrai qu'en *progressant*... Les mauvais marxistes ont rendu le marxisme ennuyeux et *primaire*... avec leurs fausses audaces... et... leur manière de se reporter à Marx comme à un recueil de textes figés. » N. Guterman et H. Lefebvre, *Préface aux Morceaux choisis* de Karl Marx.

« Le communisme... c'est une phase réelle de l'émancipation et de la renaissance humaines, phase nécessaire pour l'évolution historique prochaine. Mais le communisme n'est pas, en tant que tel, la fin de l'évolution humaine. » Marx.

Réponse de Jean Grenier. « Les scolastiques chrétiens, musulmans et juifs parlent ainsi de Platon et d'Aristote. Cf. toutes leurs œuvres, que je n'ai pas la place d'énumérer ici, pour faire pendant à celles des marxistes. Exemple : le développement du problème de la Grâce depuis Augustin et Thomas jusqu'à Banez, Vasquez, Arnauld, etc... Ce qui caractérise une théologie, ce n'est pas l'absence de discussion, au contraire! C'est la discussion portant sur des problèmes posés à l'intérieur d'un système de plus en plus étroit et défini, et procédant par appel aux autorités, condamnations, etc. Liberté de pensée complète, à condition bien entendu d'admettre toutes les idées des fondateurs et de les interpréter suivant les penseurs autorisés. M. Etiemble à ce point de vue paraît ignorer que Plékhanov, qu'il cite à la page précédente, est devenu suspect. »

Et si le communisme n'est pas la fin de l'évolution, « il faut en passer par là et non par n'importe quel communisme ».

3) « Maintenant il faut à toute force faire concorder Marx avec les dernières conceptions du transformisme, de l'atomisme, de la psychologie... »

Réfutation : « L'unique propriété de la matière définit le matérialisme philosophique, c'est celle d'*être une réalité objective*, d'exister en dehors de notre conscience... » Lénine, *Matérialisme et Empiriocriticisme*, p. 224.

« Le matérialisme dialectique insiste sur le caractère approximatif de toute proposition scientifique concernant la structure de la matière. Lénine. *Ibid.*, 226.

Je déplore que Maximov ait écrit dans *Pod Znamerem marxisma* : « N'est-ce pas aussi servir la cléricaille, quand des physiciens comme Bohr veulent conclure, de la constatation du hasard comme catégorie objective, qu'on peut parler du libre arbitre de l'électron. » Maximov trahit ici Lénine et Marx. Aussi voit-on avec plaisir, dans le premier numéro d'*Inquisitions*, un article de Jacques Spitz, partisan de la théorie des *quanta*.

Réponse de Jean Grenier : « Je n'ignore pas ce texte que j'ai cité dans mon deuxième article (non paru). Se déclarer matérialiste et prétendre que le matérialisme consiste uniquement à croire qu'il existe une réalité extérieure à la conscience, c'est une plaisanterie

Car presque tous les philosophes le croient. Mais, neuf fois sur dix, le matérialisme marxiste est pris dans un autre sens. Le premier sens sert à faire accepter le deuxième. »

A propos de Maximov, Jean Grenier ajoutait : « Texte significatif ». A propos de Spitz : « Il est heureux que le marxisme permette de croire aux quanta. C'est de la largeur d'esprit. »

4) « Je ne dis pas que Jaurès ait réussi à réconcilier Plutarque, Michelet et Karl Marx » comme il l'espérait, mais je l'approuve d'avoir essayé de « ne rien retrancher de la vie humaine ». Je ne sais pas si Romain Rolland a commis une hérésie en exaltant le rôle des grands hommes, Beethoven, Michel-Ange, Tolstoï, Gandhi, mais je lui sais gré d'avoir écrit : « un matérialisme sans grandeur pèse sur la pensée... Le monde étouffe... faisons rentrer l'air libre... respirons le souffle des héros. »

Réfutation : a) « La doctrine matérialiste relative à la modification des circonstances et de l'éducation oublie que les circonstances sont modifiées par les hommes, et que l'éducateur lui-même doit être éduqué. » Marx, *Thèse III, sur Feuerbach.*

b) « La chose difficile n'est pas de comprendre que l'art grec et l'épopée soient liés à certaines formes du développement social, mais de comprendre qu'ils puissent encore nous procurer des jouissances esthétiques et soient considérés à certains égards comme norme et comme modèles inaccessibles. » Marx.

c) « La propriété privée nous a rendus si stupides et si bornés qu'un objet n'est nôtre que lorsque nous le possédons... que nous le mangeons, le buvons, le portons sur notre corps, vivons dans lui... C'est pourquoi la place de tous les sentiments physiques et moraux fut occupée par la simple aliénation de tous ces sentiments par le sentiment de la possession. L'essence humaine devait tomber dans cette pauvreté absolue pour pouvoir faire naître d'elle-même la richesse intérieure. » Marx, *Morceaux Choisis*, p. 233.

Réponse de Jean Grenier : « Ces textes me semblent mal choisis pour s'appliquer au mien. Mon contradicteur n'ignore pas le grand effort des marxistes pour réduire au minimum le rôle des grands hommes dans l'histoire. C'est une des premières choses que l'on enseigne aux néophytes : toute l'histoire réduite à des mouvements de masse. Lénine et Trotski sont considérés comme ayant simplement été les interprètes (bons ou mauvais) de ces mouvements alors que...

Pour la propriété privée, je suis d'accord. Je n'attaque lemarxisme qu'en tant que « philosophie ».

5) M. Jean Grenier reproche à M. Mineur de prétendre que la science dépend de la technique et de la structure sociale. « La naissance de cette science (l'astronomie) s'expliquerait entièrement par la nécessité de retrouver après les crues les dimensions exactes des champs, en Chaldée, par le désir de connaître l'avenir. »

Réfutation : « Lorsque nous avons fixé au préalable l'heure de nos repas, nos montres nous servent ensuite à la déterminer; mais il serait absurde de penser que nos montres indiquent l'heure de nos repas « parce qu'elles ont faim ». De même encore, les Égyptiens ayant constaté que la crue du Nil se produisait peu après le lever héliaque de Sirius, utilisaient cette corrélation pour prévoir l'imminence de l'inondation, mais il serait absurde de supposer que les Égyptiens ont connu *originellement* la crue du Nil par le moyen de Sirius, alors que c'est au contraire la constatation de ce phénomène topique qui a attiré leur attention sur le fait sidéral ». Léopold de Saussure, *Les Origines de l'Astronomie chinoise*, p. 25. M. de Saussure, qui n'était pas marxiste, mais savant, s'accorde avec Karl Marx : « La nécessité de calculer les périodes de crue du Nil créa l'astronomie égyptienne ». *Morceaux Choisis*, p. 102, n° 1. Il s'accorde aussi avec M. Mineur qui, marxiste, est savant : « L'un des événements les plus importants de l'année était la crue du Nil qui se produit approximativement au solstice d'été : le fleuve envahissait une partie de la vallée du Nil et la rendait fécondante. Il importait pour les travaux des champs de prévoir cette date et les astronomes égyptiens avait remarqué que le lever héliaque de Sirius... coïncidait avec cette crue du Nil ». *La mécanique et l'astronomie* dans *A la lumière du marxisme*, p. 42.

M. Mineur ne soutient pas que l'astronomie soit née de « la nécessité de retrouver après les crues les dimensions exactes des champs ». Je cite le texte exact : « Il est bien connu également que la nécessité de retrouver les limites des champs après cette crue est à l'origine de la création de la géométrie par les Égyptiens; la géométrie a donc une origine économique. »

Réponse de Jean Grenier : « Une origine *pratique*, plutôt. On cherche partout, dans les moindres faits, le plus petit indice de science utilitaire, et alors, c'est une confirmation du marxisme! Les marxistes enfoncent une porte ouverte en faisant ressortir les progrès scientifiques qui dérivent de la technique. Il n'y a pas besoin d'être marxiste pour l'admettre. Ce qui est très contestable, c'est que cette explication soit autre que *partielle*. Quand il s'agit de la science

grecque, un fait crève les yeux : la recherche désintéressée et l'esprit de curiosité y ont beaucoup plus de part que la pratique. »

6) « Il est vrai qu'on peut tout justifier par la dialectique. »

Réfutation : Il est certain que l'abus du mot dialectique induit certains marxistes à tout justifier par ce terme, y compris l'idéalisme. Relisons plutôt Engels : « L'on compte jusqu'à présent les savants qui ont appris à penser dialectiquement ». Autre chose est d'admettre la dialectique, autre chose de l'appliquer avec discernement. Quant à ceux qui malgré Marx ou Engels s'obstinent à tout justifier par le mot *dialectique*, Stetski, membre du Comité Central, les a durement condamnés (*Pravda*, 4 juin 1932) : « Dans nombre de cas, la lutte pour le matérialisme dialectique revêt un caractère verbal, formel, scolastique. Certains camarades se contentent d'accoler de simples étiquettes dialectiques ou marxistes-léninistes... les tentatives d'appliquer le marxisme directement à n'importe quel domaine, de la microbiologie à la cordonnerie, aboutissent souvent, dans la pratique, à une altération de la doctrine et c'est là chose grave ». Cf. *A la lumière du marxisme*, p. 254 sqq.

Réponse de Jean Grenier. D'accord avec Stetski. Apprendre à penser dialectiquement, cela veut dire quoi? Et quand l'applique-t-on « avec discernement »? N'est-ce pas laisser la porte ouverte à tous les abus de pouvoir et directives d'un parti?

7) « *Le Congrès pour la défense de la culture*... a fait œuvre utile en laissant espérer que la liberté de pensée serait un jour compatible avec le communisme. »

Réfutation : Comme si le communisme était déjà réalisé! La dictature du prolétariat, nécessité provisoire, est la condition *sine qua non* de la libération des masses. « Cette dictature... constitue seulement la période de transition vers la suppression de toutes les classes. » Marx, *Lettre à Weidemeyer*.

« Entre la société capitaliste et la société communiste, se place la période de transformation révolutionnaire de la première dans la seconde. Une période de transition politique lui correspond dont l'état ne peut être que la dictature révolutionnaire du prolétariat. Marx, *Morceaux Choisis*, p. 199.

Un marxiste avant tout veut établir la liberté; il sait toutefois accepter une discipline sévère afin de hâter l'avènement du communisme, c'est-à-dire la fin de la dictature. Je sais qu'en régime bourgeois un certain nombre d'hommes parvient à se libérer; la masse, non. Il s'agit de choisir entre la liberté pour quelques-uns de crier *merde*

à tout ! et la liberté accordée à tous les hommes, sous sa forme absolue, la liberté spinoziste, conscience des raisons qui déterminent un chacun.

« La règle de la liberté commence là où finit le travail déterminé par le besoin et les fins extérieures : par la nature même des choses, il est en dehors de la sphère de la production matérielle. » *Capital*, Tome III.

Le communisme est donc « un retour de l'homme à lui-même en tant qu'homme social, c'est-à-dire l'homme humain, retour complet, conscient, et avec le maintien de toute la richesse du développement antérieur. Ce communisme... coïncide avec l'humanisme. » Marx, *Morceaux Choisis*, p. 229.

Réponse de Jean Grenier : « On voudrait que ce fût vrai aussi en pratique. Cette période de transition semble avoir été vraiment pour Marx une période de transition; mais ceux qui ont prétendu appliquer ses idées en ont fait autre chose : une tyrannie étatiste de durée indéfinie, qui s'attaque même aux choses de l'esprit (et c'est ce que beaucoup craignent). »

« Tout à fait d'accord » sur le reste de l'objection. « L'autorité même très forte peut être nécessaire pour permettre l'exercice de la justice sociale J'admets fort bien de Marx sa critique du capitalisme et du libéralisme. »

Si je me suis ainsi découvert dans mes exercices d'ergotage, ne supposez pas, mon cher Claude Roy, que j'aie voulu pour vous faire étalage de *bonnes lectures*. Je n'ai voulu que vous montrer comment je conçois le débat intellectuel, sous sa forme la plus sèche sans doute, mais du moins en forme honnête. Ne vous dissimulez pas le danger de ce procédé : il ne vous permet pas d'avoir toujours raison. De fait, les réponses de Jean Grenier m'incitèrent à réfléchir, et à différer la sortie de mon factum. Plus je réfléchissais, meilleures m'apparaissaient les remarques du philosophe. Quinze ans depuis lors ont passé : il n'en est pas une que je ne contresigne. Vous m'objecterez que vous avez votre vie, votre dure vie à gagner; que vous devez livrer à jour fixe votre papier, et que, si vous deviez réfléchir quinze ans à l'idée de dialectique, vous seriez très bien mort depuis quatorze ans et six mois. Je dois aussi gagner ma vie : il y a des métiers pour ça, professeur, valet de chambre; on peut aussi polir des verres. Mais je plains tous ceux qui, pour nourrir femme ou gosses, en sont réduits chaque semaine à préparer deux ou trois procès de tendance, de trahison. A mettre au pilori des écrivains qu'ils n'ont pas lus.

ÉTIEMBLE.

Maurice M.-L. Savin

CENTENAIRE DE STRINDBERG

D'Auguste Strindberg, dont la Suède célèbre cette année le centenaire, les Français ne connaissent guère que la *Danse de Mort.* A chaque fois qu'on reprend la pièce à Paris, elle porte. Au lieu d'exhumer *Sapho* ou *Aimer*, qui sont des cadavres qu'aucune trompette ne ressuscitera, on aurait dû monter quelque spectacle Strindberg à la Comédie, en joignant par exemple à l'illustre *Danse* l'un de ces petits drames en un acte, rapides et nerveux, où Strindberg excellait. Ou bien, on pouvait se souvenir que Strindberg écrivit une Suite à la *Danse*, composant ainsi un vaste drame en deux parties, plus humain par les nuances et par le développement; car, dans cette suite, tout recommence encore; mais tout est changé et l'on voit plus clair. On respire enfin. A ne représenter que la première partie de la *Danse*, comme on fait d'ordinaire, on réussit, j'en conviens, un effet de choc, que l'auteur à précisément calculé; ensemble on reçoit le coup et l'on admire la mécanique, que l'usage n'a point faussée. Mais il est bien remarquable que Strindberg ait senti le besoin de s'expliquer davantage touchant son redoutable capitaine. Il n'était pas arrivé à le tuer au bout de quatre tableaux. Il fallait donc lui en accorder trois autres, le suivre, l'écouter, lui laisser le temps de s'accomplir.

A l'occasion du centenaire, Jean Vilar nous a donné la première partie de la *Danse.* On connaît Vilar. C'est un comédien sensible et intelligent, qui se méfie du hurlement et de la grimace. Ce n'est point qu'il manque de fougue, il le montre bien. Mais il a voulu que son capitaine ne fût point un ogre trop évidemment. S'il est un ogre à couteau levé, alors il n'y a plus de drame. Tout le drame est à définir quel est Edgar le Capitaine, s'il est un ogre ou s'il est un homme. Strindberg n'a pas conclu. Et quand il ajouta trois tableaux, c'était sans doute pour enfin conclure : mais il s'est bien gardé de conclure. Vilar non plus ne conclut point. C'est bien le Capitaine, c'est-à-dire un despote effroyable, qui grince, qui tire le sabre; et

puis ce n'est plus qu'un homme effondré, qui gémit, qui a peur, qui souffre : on a senti de l'horreur; on sent de la pitié. Et toujours, chez Strindberg, on sent que la pitié l'emporte. Maisla pitié ne conclut pas. L'horreur pousserait à condamner; la pitié nous penche au pardon. Ainsi Strindberg lève la main pour l'anathème, mais la main retombe. Attendez. Dans un instant, la main se lèvera de nouveau. C'est que le pauvre homme et le méchant homme sans fin se succèdent. L'horreur et la pitié font le cercle. Nous voilà dans une grande incertitude, et tout jugement suspendu. C'est pourquoi je loue Jean Vilar de n'avoir simplifié ni durci le rôle, car je vois que c'est un rôle où le comédien doit s'insinuer sans juger. Si le comédien a décidé qu'Edgar est un monstre, aussitôt le drame n'est plus qu'un mélodrame à effrayer les demoiselles. Qu'il trépigne, se torde la bouche et roule ses yeux, je resterai froid. Vilar, lui, ne laisse point froid. Un peu de lunaire çà et là, et peut-être une pointe de bouffon n'eussent rien gâté. Car cette peinture est au naturel, c'est vrai; et Strindberg scrupuleusement s'applique en disciple de M. Zola : mais le pinceau s'emporte et, pour notre bonheur, le portrait se barbouille et se brouille.

***

Le simple n'est pas si simple, ni la nature si naturelle. Certes, vous ne quittez point ce monde-ci, mais il s'allume par moments d'inquiétantes phosphorescences. Quoi? C'est un homme et c'est une femme. Un couple, comme on dit. Et ce ménage en scène joue la scène de ménage. Que ce soit scène à l'infini, cela même ne surprend point. M. Bon-Sens se dit qu'hélas il en est à peu près ainsi. Cependant, il y a un serré, une vigueur de la riposte et de l'invective à quoi l'on dresse l'oreille. Ce n'est plus scène commune. Sans doute, c'est un cas, c'est-à-dire pathologique. Mais le pathologique est vite dépassé. On croirait plutôt qu'ils célèbrent une sorte de cérémonie conjugale, et comme la messe noire du mariage et de la haine. Déjà je ne pense plus à quelque sage peintre naturaliste. Strindberg, en tête de son drame, à la manière de son époque, a beau donner tout le détail de son décor, qu'importe le guéridon ou l'étagère? Et qu'importe aussi le quotidien de l'anecdote? Non pas qu'ils ne comptent plus, mais ils sont au point de changer de sens et de dimensions. Par exemple cette tour de forteresse, où depuis vingt-cinq ans la femme et l'homme vocifèrent, c'est bien toujours une tour, et la même. Ce n'est que logement de capitaine. Si tout rappelle qu'elle est une affreuse tour,

c'est qu'ils n'ont pas voulu l'oublier. Il y a des serins et des tourterelles, et des capucines aux fenêtres; et cette vieille tour (est-elle affreuse?) eût été aussi bien le nid d'un bonheur. Mais en vain vous parleriez ici de bonheur. Fi donc! Même le plaisir, ils ne savent ce que c'est. Dès les premières répliques : « Un plaisir, qu'est-ce que c'est que çà? » demande le Capitaine; et Alice répond : « Ne me le demande pas. Je ne le sais pas plus que toi. » Dans la tour, ils ont joué aux prisonniers. Alors, c'est en prison qu'ils ont perdu deux enfants, qu'ils en ont élevé deux autres. Et, comme ce n'était pas assez que leur prison-forteresse fût dans une île, ils se sont coupés de l'île aussi. Elle a privé Monsieur des amis et des parents de Monsieur. Il a privé Madame des parents et des amis de Madame. Tous des coquins! déclare le capitaine. Et, pour une fois, elle approuve. Elle accepte cette fable d'une téléphoniste qui moucharde tout; ainsi, la prison sera prison parfaite.

Vous apercevez de quelle façon le décor importe. Il est devenu matière et symbole de ces âmes. Il participe au drame. Le piano et les couronnes fanées? C'est tout ce qui reste de l'autre Alice, celle d'avant le mariage. Cette Alice avait de l'avenir dans le théâtre. Musicienne et comédienne, femme de gloire et de génie, enchanteresse. En épousant, Alice a tué Alice. Et, comme Alice ne sait trop pourquoi elle épouse, et que plutôt c'est Edgar qui l'épousa, et donc de force, c'est Edgar qui a tué. A jamais le piano est comme une stèle, qui témoigne de cet assassinat primordial. A la moindre chaise, ils heurtent tout le passé; au moindre mot. On s'interroge s'ils voient ce qu'on voit. Ils n'entendent pas ce qu'ils disent. Ils voient, ils entendent à travers une épaisseur de passé et de drame.

Que nous sommes loin de l'ingénu Naturalisme! Zola ne s'y trompait point. Quand Strindberg lui envoya *Père*, Zola félicita par une lettre pleine de sens. Mais du Naturalisme, cela? Dans *Père*, il y a aussi un capitaine on ne sait trop d'où venu, et des haines qui ne disent comment ni pourquoi, et une folie qui n'est peut-être qu'une rage. Zola flaira qu'il s'agissait d'un tout autre art que le sien. Fort courtois, il s'excuse sur la race, mais admirez comme il distingue et marque les différences. « Vous savez peut-être que je ne suis pas pour l'abstraction. J'aime que les personnages aient un état civil complet, qu'on les coudoie, qu'ils trempent dans notre air. Et votre capitaine, qui n'a même pas de nom, vos autres personnages, qui sont presque des êtres de raison, ne me donnent pas de la vie la sensation complète que je demande. » J'ajoute que Strindberg

nommait son *Père* tragédie, sans s'expliquer davantage. Ce qui conduit à penser que Strindberg et Zola étaient bien d'accord sur le désaccord. Du réel réel, voilà ce que prêchait Zola. Et que de fils de Zola! Le vrai geste, et le vrai vin dans le vrai verre. Tout Brieux vous vient en tête, et tant d'autres. Mais Strindberg n'est pas un Brieux. Certes, il se plaît à lever son rideau sur un banc de square, une colonne d'affiches et telle façade de maison bourgeoise. Ainsi commence, parmi ce très innocent décor, cette *Sonate des Spectres*, qui est une des pièces les plus étranges de Strindberg. Si je me prépare à quelque scène de genre, par exemple, au véridique et truculent dialogue de la laitière et de la concierge, je serai déçu. Le fantastique n'était pas loin. Car ce petit étudiant, pauvre et sage, et brave comme un chevalier, se doutait-il qu'il allait voir un spectre tournant la rue? Il y a donc des spectres? Et le réel n'est plus le réel?... Mais qu'est-ce que le réel?

***

Sur le chapitre du réel, je vous prie de consulter Kurt, qui est l'ami du capitaine Edgar; autrement dit, le cousin d'Alice. Certes, je reconnais que dans la *Danse de mort*, il n'y a point de spectre. Il n'y aura d'autre mort que le capitaine. Encore ira-t-il mourir dans la coulisse, et seulement à la fin du septième tableau. Mais vous ne serez pas délivrés du fantastique à si peu de frais. Et je sais comme vous qu'une femme peut crier que « c'est un enfer »; voilà qui ne tire pas à conséquence. Je sais qu'au Capitaine qui l'interroge : « Tu n'as pourtant pas l'enfantillage de croire... à l'enfer? » Kurt peut répondre : « Tu n'y crois pas, et tu vis en plein enfer. » Et que l'on a bien pu baptiser cette île « le petit enfer », sans que des flammes y jaillissent, où danseraient des démons. Mais, peu à peu, l'ami Kurt sent qu'un feu sournoisement le gagne. En même temps, c'est comme une vision qui se forme, et qui s'impose. L'un après l'autre, les démons apparaissent. Edgar, le premier, « ce n'est pas un homme », dit Kurt. Remarquez cette antique délicatesse, qui fait éviter de prononcer le nom maudit. D'abord, Kurt a cru qu'Alice était la victime de ce démon Capitaine. Mais tout est enfer dans l'enfer. Simplement, il y a des démons qui montrent leurs dents et d'autres qui tendent les lèvres. Kurt s'en aperçoit un peu trop tard. « Alice, tu es donc un démon, toi aussi? » Le pire, c'est qu'il ne s'éloigne point. Cette flamme l'attire. On ne saurait dire si c'est d'aise ou de douleur qu'il en rugit, délirant, frôlant, répétant :

« Tu es un démon », enfin se précipitant à mordre; oui, à mordre. C'est ainsi qu'un démon en fait un autre. Et de trois! Il est vrai que le nouveau-venu se débat. Il y a sans doute un apprentissage de l'enfer. Kurt à genoux devant Alice; Kurt prosterné, le front par terre; Kurt baisant le soulier d'Alice; c'est à n'en croire ses yeux. Et Kurt n'en croit ses yeux. Il lui faut ces badins exercices pour s'instruire tout à fait. Crier : Démon! Démon! cela ne suffit point. Peut-être l'enfer ne communique sa certitude qu'aux vrais démons. Hélas! Par terre, aux pieds d'Alice, Kurt est un vrai démon. Alors, se relevant, il connaît qu'il est dans l'enfer. Blême, il a mauvaise grâce à demander : « Où suis-je tombé? Où suis-je? » Alice a bien raison de lui répondre : « tu le sais ». Au demeurant, ce n'est pas la peine de lancer des regards d'épouvante. Les flammes ne vont point sortir du plancher. C'est toujours la même chambre, à l'intérieur de la même forteresse. Quant à Alice, qui a de l'esprit, elle rappelle fort à propos qu'elle n'a guère changé depuis ses nattes d'écolière. Déjà elle chauffait au rouge son petit Kurt, qui était déjà le timide Kurt. Ils jouaient, mais dangereusement; à s'aimer; à se fiancer. Kurt criait : Démon! Démon!... Ce fut toujours ainsi. Ce sera toujours ainsi. Ce qui est proprement de l'enfer, c'est le cercle. On redira les mêmes mots. On refera les mêmes gestes. A quoi cela sert-il à ce grand nigaud de Kurt de s'être allé promener aux Amériques, et d'avoir médité quinze ans sur sa perfide cousine et sur l'abominable cousin? Que s'il reparaît après une telle absence, ah! on s'embrasse, on jure que tout est oublié; un peu plus, on sangloterait de tendresse. Il aurait fallu fuir. A peine entré, c'est bien à fuir que songeait Kurt. Trop tard; il ne fallait même pas venir. Qui entre dans le cercle, il y roule, comme roulent Alice et son Capitaine. Et qui roule (c'est la règle) roule jusqu'au bas. Par exemple Kurt, il se retrouve par terre, aux pieds d'Alice. Tel est l'enfer de Strindberg.

Quand Kurt écarquille ses yeux, ce qu'il voit, nous le voyons. C'est toujours le monde, le nôtre. Peut-être Kurt s'imagine-t-il un instant qu'il va voir un autre monde. Je pense même qu'il faudrait mieux marquer cet instant-là, au théâtre, par la mimique et par le ton. Tout vif devenir diable, ou voir qu'on était un diable et qu'eux, les autres, ils étaient des diables! Ce serait une aventure. Mais qu'y gagnerait-on? S'il poussait au Capitaine des cornes et une petite queue, si la douce Alice soufflait du feu par les narines, seraient-ils diables plus évidemment? Le diabolique fait le diable. Et, sur la

matière du diabolique, Alice et le Capitaine sont des maîtres accomplis. Si quelque feu les brûle, c'est un feu d'idée, qui n'est que la conscience de leur atroce perfection. J'avais bien songé à quelques feux de Bengale. Mais à quoi bon? Le meilleur décor sera le plus discret. Et même je comprends pourquoi Strindberg voulait des fleurs aux fenêtres. L'univers leur sourirait s'ils savaient encore sourire. Mais regardez-les, qui ne sourient point. La mémoire et l'attente leur fanent tout. Peut-être ces fleurs leur sont-elles noires; et noir leur est aussi l'or de bel automne. Car ils ont une vue seconde, et sur le visage du vivant, c'est déjà la cire du tombeau qu'ils aperçoivent. Il est juste que les spectateurs, qui ne sont point damnés, se rassurent aux fleurs et aux oiseaux. Si Kurt était resté spectateur... Il avait bien promis qu'il ne prendrait parti dans aucun cas. Mais Kurt n'était qu'un homme, non un ange. Le mieux est de s'évader du cercle, à toutes jambes. C'est bien ainsi que se sauve Kurt.

***

Les jeux du réel et de l'irréel; l'intime mélange de la méditation et de l'anecdote; un langage d'abord déconcertant, qui semble fuir les effets de l'éloquence et presque toute poésie, et qui soudain, par la foudre d'une formule ouvre les perspectives de rêverie; une exactitude de clinicien dans l'étude des rages conjugales; une invention, une verve inépuisables dans la représentation de leurs mouvements et de leur progrès; une sorte de lyrisme, mais à froid, et comme une ivresse de nerfs pour l'annonce de la catastrophe et pour la catastrophe; plus de méchanceté qu'on n'en eût jamais, et pourtant de la bonté, une bonté rude et bourrue, dont on ne sait plus que dire et qu'on est bien certain de ne mériter pas, tout enfin conspire à faire de cette fameuse *Danse de mort* une de ces œuvres qui irritent, à qui l'on revient, de qui l'on s'éprend, où l'on découvre toujours d'autres profondeurs. Elle est une pièce qui échappe à son époque, et qui cependant était à plein de son époque, qui n'avait pas toujours le goût très pur, car il arrivait qu'on y redoutât tout ensemble l'art abstrait et la fantaisie. Elle est aussi un des rares enfers qui ne soient pas de carton peint.

Je ne sais si quelque spectateur de ce temps-là s'est plu à comparer comme on pourrait, l'enfer de Strindberg à celui du Dante. Certes, il n'y a presque rien de commun entre leurs arts. Mais ne faut-il pas que leurs deux enfers soient le même enfer? Et de vrai, dans l'un

comme dans l'autre, les damnés se passent fort bien de démons à fourches. Ils suffisent à leur propre malheur. Bien plus, on aurait pu les laisser sur terre, puisque tout leur enfer est de continuer. « Nous sommes rivés l'un à l'autre, et nous ne pouvons pas nous délivrer. » Qui dit cela? C'est l'Alice de Strindberg, mais ce pourrait être la Francesca du Dante. Souvenez-vous du beau couple que font la Francesca et son amant. On dirait qu'ils dansent parmi le tourbillon qui les entraîne. Ils ont trop aimé, ceux-là. Et leur fol amour ne recevra d'autre punition que de durer éternellement. On songe que c'est punition bien douce. Je sens bien que Dante sourit à ces deux damnés d'amour. Damnés pourtant, car, le voudraient-ils, il n'est plus en leur pouvoir de ne s'aimer. Leur union n'est plus de se donner à tout instant. Plus de liberté, et ce manque de liberté fait l'enfer. Ils sont rivés. Rivé aussi Ugolin à cette proie humaine qu'il dévore. Celui qui est proie donna jadis de la chair d'homme à manger, et c'est Ugolin qui mangea. A jamais, le mangeur et le mangé, ils continuent. Descendez de cercle en cercle, jamais vous ne trouverez d'autres démons que les damnés et nul autre châtiment que la faute même. Avouez qu'Alice et le Capitaine, tout scandinaves qu'ils soient, mériteraient de tenir leur rang parmi l'enfer de l'Italien. Tant il est vrai que la mise en scène peut bien changer, qui est affaire de siècle et de mode; mais l'idée d'enfer, comment changerait-elle? Que de zélateurs ne l'ont point formée, touillant la poix et l'huile bouillante, activant le brasier sous les chaudrons! Mais Strindberg, tout athée qu'il fût, il a pensé tout droit l'enfer qui était son enfer, comme Lucrèce avait pensé le sien.

Oserai-je écrire que la peinture de Strindberg est souvent plus riche que celle du Dante? Je le pense comme je l'écris. Après tout, l'*Enfer* du Dante ressemble à ses damnés. Sans cesse, il recommence. A chaque vice son épopée. Les violents ont la leur. Même les paresseux ont la leur, qui dorment entre deux eaux, s'éveillent d'un œil et se rendorment. Mais toutes les fautes sont égales, disaient les Anciens. Peut-être donc tous les enfers sont dans l'un d'eux. Un cas suffit. Il n'est que de le bien choisir. Or Alice et le Capitaine sont de solides damnés. Ils sont la violence, ils sont la haine, ils sont le mensonge. En regardant de près, je suis sûr que l'on découvrirait, dans cet enfer aussi, toute une série de cercles, où l'on enfonce par degrés. Au début vous diriez presque d'un ménage comme tant d'autres. C'est entre fiel et sucre. Un vieux ménage, où tous les mots sont dits, mais il faut bien encore un soir les dire, pour dire. Et le Capitaine

dit que tout est dit, ce qui n'arrête les projets ni les cartes. Alice a de petits mots, qui piquent; et sans doute le Capitaine réserve-t-il à part soi des mots énormes, qui écraseraient. Mais on garde toutefois un semblant de tenue. Bref, à l'arrivée de Kurt, c'est cousin et cousine en fête. Ils se jettent un peu goulûment sur cousin Kurt; mais c'est un si bon garçon! C'est alors que le Capitaine plastronne et parade, étalant une richesse imaginaire, une façon de gloire, et même un bonheur familial et conjugal, qui donnent à douter. Cela sonne creux. Sans savoir tout à fait comment, on descend de cercle en cercle, et comme en chute accélérée. En un quart d'heure de confidence, le Capitaine est aux aveux. « Le jour où je pourrai mourir, je serai satisfait. » C'est comme si la lumière peu à peu perdait son éclat. « Que se passe-t-il dans cette maison?... Cela sent les tentures empoisonnées. » Cette question que pose Kurt, nous la posons. Par la confidence d'Alice, d'un seul coup, nous tomberons de plusieurs cercles. Le Capitaine n'épargnait guère sa femme. Du moins, il ne souhaitait que sa propre mort. La femme, elle, c'est la mort de son mari qu'elle attend. A chaque malaise, elle guette, car cet homme, qui s'accorde encore vingt ans devant soi, il n'a peut-être pas deux jours à vivre. C'est son mari pourtant, pense Kurt. « Pour moi, dit-elle, c'est un étranger. Il m'est aussi étranger qu'il y a vingt-cinq ans. Je ne sais rien de cet homme. » Courage! Il y a d'autres cercles par dessous. Vous entrerez dans l'intimité de cette haine, dont ils ne savent rien dire de clair, sinon qu'elle est une haine absurde; plus violente, sans doute, de se connaître absurde. Alice avait promis qu'elle éclaterait de rire à la mort du Capitaine; voici le Capitaine qui s'effondre. « Que dit le Docteur — qu'il peut mourir — Dieu soit loué! » Cette rapidité du trait définit l'art de Strindberg. Est-ce encore peindre au naturel? Il est entendu que Strindberg songe à soi, et qu'il n'a jamais mis que Strindberg sur la scène. Mais j'imagine que sa véhémence conjugale tolérait quelques répits. L'homme vivant, il s'oublie souvent, et il oublie l'autre. L'autre ici n'oublie jamais l'autre, et vivre auprès c'est vivre contre.

***

Le spectateur d'aujourd'hui, quand il écoute et réfléchit cette *Danse*, ne peut manquer d'évoquer plus d'une fois le mot de Sartre, qui me venait à la plume, tant il est vrai, rigoureusement, que pour chacun de nos trois démons, Alice, Edgar et Kurt, l'enfer, ce sont

les autres. D'où cette urgence et cette nécessité du mensonge, il faudrait dire cette souveraineté du mensonge, aussi bien dans *Huis-Clos* que dans la *Danse*. Car mentir, si l'on pouvait faire croire, et d'abord croire, ce serait peut-être se délivrer. On trouverait, dans le drame de Strindberg, toutes les variétés du mensonge. Le mensonge sur soi; celui sur l'autre; celui sur tous les autres. Le vieux mensonge, que l'autre a fini par tolérer d'entendre, comme on accepte un tic ou une tache. Le mensonge qu'on invente, et qu'on abandonne aussitôt; celui qu'on improvise en poète, qu'on amplifie, qu'on déclame, comme fait Edgar quand il revient de la ville et qu'il annonce premièrement son divorce, puis son nouveau mariage. A cette fois, il est cru; et d'ailleurs penaud d'être cru, car, plutôt, c'était d'être plaint qu'il désirait. Allez comprendre! Finalement, on ne peut rien croire de ces démons, ni peut-être rien en penser. Et de nouveau, on sent la pitié, la pure pitié, car elle a son tour, comme le reste.

Je vous invite à pousser le parallèle entre la *Dans eet* *Huis-Clos*. Il me semble que la pitié, même sur soi, n'a point de place dans l'enfer de Sartre. C'est que son enfer est l'enfer absolu. Il prend des allures de ce monde-ci. Méfiez-vous, cependant, de ce monde où les couloirs d'hôtel ne mènent nulle part, qu'à d'autres couloirs, indéfiniment, où les fenêtres ne sont que simulacres de fenêtres, où les glaces ne renvoient plus d'images, où la laideur toute seule a subsisté. Sartre est métaphysicien. Strindberg ne méprise pas la métaphysique. Il a même ce sens de l'outrance, qui bondit à la limite, et sans quoi peut-être il n'est point de métaphysique ni de métaphysicien. Mais il lui manque l'entêtement. Ses damnés sont encore un peu des hommes, ne serait-ce que par ceci qu'ils ont la mort devant eux. Ils l'appellent. Ils l'espèrent. S'il se pouvait qu'elle fût l'anéantissement, alors elle serait la délivrance. Les damnés de Sartre ont franchi le pas. Il n'y a plus de sagesse pour eux, ni aucune consolation. A la porte, ils ont renoncé à toute l'espérance. C'est pourquoi les deux pièces se terminent à peu près sur le même mot, mais les mots n'ont pas le même sens. « Continuons », dit le Capitaine. Il a dit aussi : « Passer l'éponge. » Ce n'est peut-être qu'une illusion, ou même une ruse. Du moins peut-il s'imaginer qu'il vient de pardonner. Mensonge encore? La suite le dira. C'est toujours autant de tendresse retrouvée. Fragile tendresse, je l'avoue. Jean Vilar a bien joué cette tendresse-là.

Maurice M.-L. SAVIN.

Georges Limbour

CHRONIQUE DE LA PEINTURE

On peut voir à l'exposition Jong kind, à l'Orangerie, un tableau (qui n'est pas, je pense, le meilleur) intitulé : *Le coup de canon.* Ce coup de canon est tiré d'un voilier, sans doute bateau amiral, ancré à l'entrée du port d'Anvers. Il crache de la flamme comme un coucher de soleil. (Disons tout de suite que ce spectacle, de même que les autres marines et flottes de Jong kind où il y a quelques brouillards et des soleils rougeoyants peints en légère croûte à la manière de « glandes arrachées à un cou », est sans rapport quant à la richesse, puissance ou subtilité des effets lumineux, avec les dramatiques et mystérieuses visions de Turner.) Le bruit de ce canon est agréable, on reconnaît là que c'est un vrai canon, bien simple, d'avant 1870, une sorte de bombarde. Il nous fait sursauter et nous retombons, le cœur battant, trois quarts de siècle en arrière, dans les voiles des trois-mâts. Et à l'intérieur des terres, les moulins ont eux aussi pris un peu peur et leurs ailes se mettent à tourner. Ce coup de canon, tiré du bateau amiral hollandais, va donner pour quelque décades le signal du départ aux régates d'Argenteuil et de Trouville. Il va faire remuer les nuages et mettre en branle la brume impressionniste. Mais, d'autre part, — la minute est décidément sensationnelle, mais j'ai par malheur négligé d'en relever la date, — ne salue-t-il pas l'agonie de la navigation à voiles? Certainement! Jong kind passe en revue les dernières flottes de grands voiliers, elles vont se saborder, dans l'histoire de la peinture. Survivront seules, pour un temps, les barques de Honfleur, ou celles de plaisance des régates de Seine et de Manche.

Jong kind vivait donc à une époque où le vent soufflait, libre et honoré, dans la nature. Outre son énergie spirituelle, on utilisait sa force mécanique à faire marcher bateaux et moulins, alors qu'aujourd'hui on le ridiculise à ne lui confier que les girouettes, qui,

d'ailleurs, avez-vous remarqué, sont de moins en moins nombreuses. Hélas! elles se perdent comme les frégates. Jong kind connaissait bien le vent puisqu'il venait de Hollande (tout comme plus tard Van Gogh) où il y en a beaucoup. Peut-être pas plus qu'ailleurs, mais d'une qualité spéciale. Ce n'est pas exactement le vent qu'il peignit, mais tout ce qui est sensible au vent, s'immobilise en son absence, c'est-à-dire, si j'y songe bien, à cette époque, vraiment toutes choses (comme elles sont devenues de nos jours, solides, bien assises, inébranlables) : les moulins, les voiliers, les arbres, les nuages, et donc enfin la lumière qui est poussée par le vent. Cet alcoolique, soit dit en passant, sujet aux hallucinations, vadrouilla donc comme un paysagiste forcément très nomade sous les ciels des côtes de France et de Belgique, ou ceux à l'intérieur des terres, du Dauphiné par exemple, en un temps où picturalement le ciel existait encore, où même il se mettait à grandir démesurément et élargissait son espace d'une manière conquérante, que l'on devait juger un peu plus tard abusive et dissolvante, au-dessus du front des artistes de plein air. Et sur les tableaux on vit la ligne d'horizon s'abaisser de plus en plus dans la partie inférieure, laissant la surface à la nuée. On voyait ainsi la terre reculer sous le ciel chez les contemporains de Jong kind, dit Jonquille, qui sont dits aussi des « précurseurs de l'impressionnisme » : Isabey, Boudin, Lépine, Guigou, etc... Il y eut des moments chez Jong kind où le rez de marée céleste devint inquiétant, la ligne d'horizon étant descendue à son plus bas étiage et ne laissant plus qu'un mince bandeau de sol où des objets solides pussent encore tenir sur pied. Encore ce mince bandeau n'était-il parfois que de l'eau où surnageait quelque solide échappé à l'engloutissement. Cézanne devait, quelque temps plus tard, relever cette ligne d'horizon d'une manière décidée et définitive, d'un brusque déclic, dans le sens inverse du couperet de guillotine, sectionnant ainsi la majeure partie du ciel. Mais entre Jong kind et ce Cézanne, le ciel et l'eau auront eu le temps d'improviser, sur des scènes relativement modestes, leur délicat et séduisant intermède.

Ce n'est pas un des moindres charmes de Jong kind, quoique bien extra-pictural, qu'il nous force à penser que le monde a bien changé depuis son époque, et non seulement les patineurs et les moulins, les bateaux et les embouchures des fleuves, les rues de Paris et la place Saint-Médard, mais même aussi, on ne sait pas bien pourquoi, les chevaux dans la campagne, et les arbres surtout, qui sont habillés chez lui comme ils l'étaient en 1860.

Si l'on ne tient compte de quelque monotonie et de regrettables effets de lune, ses tableaux sont délicats et plaisants, et peut-être plus encore quelques-unes parmi ses innombrables aquarelles et plusieurs, parmi ses dessins, où il suggère plutôt qu'il ne décrit. Oui, c'est avec une plume, ou peu de couleurs qu'il nous touche davantage.

Et puis, mort, il est si discret; il laisse beaucoup de place aux autres. Il n'a tiré qu'un coup de canon dans sa vie. Il devait être lui-même un peu congestionné, mais cela n'allait pas mal avec le si joli nom qu'il portait.

***

Gauguin, qui a décrit sa vie à Tahiti comme une vie d'enfer, avait sculpté, pour orner l'entrée de sa case, des boiseries qui portaient cette enseigne *La maison du Jouir*. Elles sont exposées à la galerie Kléber comme les sinistres montants d'un vieux guignol défraîchi et désenchanté d'où sont absents animateur et marionnettes. Plutôt qu'à un lit clos breton, ces boiseries font, dans ces lieux, songer à un sarcophage sans beauté où est enfermée, dans une odeur de désespoir, l'aventure de Gauguin. Car, nous le savons bien, il circule très peu de tableaux de lui et l'on se sert à nouveau aujourd'hui de son nom comme d'un attrape-nigauds. Cette exposition porte, il est vrai, le titre : *Gauguin et ses amis*, mais vous connaissez l'histoire du pâté d'alouettes. Donc, des Gauguins, très peu. Le *village breton sous la neige* n'a qu'un intérêt sentimental : c'est son dernier tableau et la mort en interrompt l'exécution. (Dans la maison du Jouir on avait beaucoup de nostalgie.) Les personnes qui ont payé abusivement 100 francs pour pénétrer dans la baraque foraine, la Maison du Jouir, n'y verront donc ni belles Maoris, ni dieux primitifs, ni paysages enchanteurs.

En compensation, puisque nous croyions la baraque magique, on nous offre *le Talisman*. C'est un tableautin dont le mérite est surtout historique : Serusier le peignit à Pont-Aven sous la direction de Gauguin; Maurice Denis l'ayant apporté à Paris, montré et expliqué à ses amis des ateliers Jullian et Rauson, il les gagna aux théories de Pont-Aven et entraîna ainsi le groupe des futurs nabis.

Voilà pour Serusier. M. Paul Bernard qui initia Gauguin au cloisonnisme et à la « Synthèse », deux tableaux forcément pas bien ensorcelants, puis, alors, d'ennuyeux Maurice Denis et Roussel, le *Poussin impressionniste*, et des Maufra, des Moret, etc... bref les

malchanceux de l'aventure, les laissés-pour-compte de la gloire et des marchands.



Si j'en crois quelques personnes qui font profession de s'intéresser à la « jeune peinture », il faut aller voir Bernard Buffet : il promet énormément. Il expose chez Drouand-David : cela n'est pas très rassurant.

Il y a là d'abord une dizaine de toiles, hautes comme des portes (approximativement 0,90 × 2,10) dont plusieurs ont pour sujet l'atelier. Sur un fond blanchâtre sont tracés en traits noirs un chevalet obligatoirement fort malingre, ayant les proportions du châssis qui opère en quelque sorte comme un laminoir sur les objets qu'il enferme, une haute chaise étroite en fil de fer, puis debout ou assis sur cette chaise, le peintre ou le modèle. Ces personnages surpassent de beaucoup dans l'allongement malingre les caricatures du général de Gaulle. Si le modèle est nu, la cheville de cet étroit géant mesure à peu près deux centimètres de tour, et au-dessous de cet isthme fragile, le pied se renfle un peu à proportion du maigrichon mollet. Je viens de dire tout ce qu'il y avait à voir dans ces toiles, quant à la couleur, aux lignes et aux objets.

Est-ce que ces deux autres, dans le même format, intéresseront davantage? Ce sont des supplices, peut-être une « transposition » (sic) du thème de la Crucifixion? Un personnage du genre ci-dessus décrit est attaché par des cordes à un poteau cependant que deux autres, nus et les reins cachés par un short de boxeur, tiennent de gros cailloux. Il n'y a pas indication de mouvement.

Il est inutile de dépeindre le second supplice, dont on ne peut dire d'ailleurs qu'il soit peint. Ce Buffet qui n'est pas dessinateur, n'est pas davantage coloriste.

Il montre encore de grandes natures mortes, plutôt carrées, occupées surtout par une énorme raie rose. Les fonds de ces poissonneries sont blanchâtres, griffés ou striés en divers sens, ce qui fait, n'est-ce pas? varié.

C'est vrai qu'avec Bernard Buffet nous gardons un espoir : il ne passera jamais, comme l'ont fait plusieurs autres, qui n'avaient pas bien réussi dans les crucifixions, à l'abstrait. Car s'il est vrai que certains abstraits ne montrent guère de savoir dans le dessin, ils ont du moins une certaine connaissance des couleurs.

Georges Limbour.

Boris de Schlœzer.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR L'ÊTRE DE LA MUSIQUE

I

Bien des classifications des arts nous ont été déjà proposées. La plus récente, celle de M. Étienne Souriau, est sans doute la plus satisfaisante. Elle permet en effet à l'auteur de construire « un système des beaux arts » complet et parfaitement cohérent [1]. Cependant, je crois qu'il pourrait y avoir une autre classification encore; elle reprendrait la traditionnelle dichotomie, arts du temps — arts de l'espace, que critique non sans raison M. Étienne Souriau, mais ferait apparaître son véritable fondement et projetterait quelque lumière sur l'être même de la musique.

II

Au terme d'une série d'opérations, le peintre ou le sculpteur produit une chose qui sera l'objet (ou à partir de laquelle se constituera l'objet) de notre perception; et c'est à cette chose même que nous attribuerons une valeur d'art, c'est elle qui, perçue, éveillera en nous une certaine émotion dite esthétique. Le cas du musicien, de l'écrivain est tout différent. Que nous offrent-ils? Une partition, un livre, autrement dit des feuilles de papier marquées de signes qu'il nous faut déchiffrer, interpréter et qu'on reproduira en des milliers d'exemplaires. Ce cahier intitulé *Clavecin bien Tempéré*, édité à Leipzig par Peters ou à Paris par Durand, ce n'est évidemment pas l'œuvre elle-même à laquelle j'attribue une valeur esthétique, ce n'est pas ce cahier qui est l'objet de ma perception en tant

1. Étienne Souriau *la Correspondance des Arts*, Flammarion, Paris, 1947

qu'auditeur. Au delà de ces pages, c'est autre chose qu'il me faut saisir. Et certes le typographe, le relieur, le graveur peuvent leur conférer une valeur esthétique, mais elle sera alors d'ordre plastique et non pas musical ou littéraire. Le musicien n'y est pour rien.

Qu'est-ce donc que la partition, le livre? C'est la reproduction du « chiffre » de l'œuvre (pour employer un terme de Jaspers, mais en un sens tout différent), chiffre fourni par le manuscrit de l'auteur; alors que la reproduction ou la copie d'un tableau, d'une statue est reproduction ou copie de la chose même faite par l'artiste. Dans la mesure où l'on peut dire que nous sommes en rapport direct avec les êtres et les objets dans le monde, nous sommes directement en rapport avec ce qu'a fait le peintre, le sculpteur. Or, avec les productions du musicien, de l'écrivain (poète, romancier, dramaturge) et aussi du chorégraphe, notre rapport est toujours indirect, médiat. Il est même doublement médiatisé : d'abord par le chiffre, ensuite du fait que l'œuvre exige l'intervention d'un tiers, d'un personnage dit exécutant, interprète, acteur [1]. Si l'œuvre n'est perçue qu'exécutée — jouée, dit-on, lorsqu'il s'agit d'une partition, d'une pièce de théâtre, lue, s'agit-il d'un poème, d'un roman, dansée dans le cas d'un ballet — c'est évidemment qu'elle n'est pas un objet, mais un acte, un devenir, un processus.

Bien entendu, l'auditeur peut être aussi l'exécutant, soit qu'il joue ou chante lui-même l'œuvre, soit qu'il se contente de la lire pour lui-même; en ce cas il se dédouble en quelque sorte, il perçoit ce qu'il exécute en interprétant le chiffre, il accomplit l'action que signale le livre ou la partition.

Il est donc des arts — peinture, sculpture, architecture — où l'opération vise à produire des objets en qui elle trouve sa fin et sa justification. Ces objets ont une histoire, l'histoire de leur naissance; et ils auront sans doute une histoire après leur naissance, après leur constitution, car ils prendront place dans le monde, y agiront, y seront perçus et compris différemment au cours de leur existence, laquelle durera peut-être des siècles. Et il est d'autres arts — musique, littérature dans l'acception large du mot, chorégraphie — où au terme des opérations constitutives de l'œuvre, nous avons affaire à quelque chose qui, bien entendu, a une histoire et en aura une autre peut-être si les circonstances s'y prêtent, mais

1. Et pour ce qui est de la musique, il faut aussi tenir compte de ce troisième intermédiaire qu'est l'instrument auquel on est obligé d'avoir recours.

qui de plus, est elle-même essentiellement une histoire, quelque chose dont l'être même est « historique ».

III

Le chiffre qu'offre la partition nous fournit certains renseignements sur le devenir ou le processus sonore; se conformant à des conventions établies, il nous en donne le tracé, tracé d'ailleurs toujours très approximatif, car aujourd'hui encore la notation musicale présente de nombreuses lacunes. Mais où donc s'accomplit le processus, quel est le lieu de cette histoire? L'œuvre est exécutée tel our à tel endroit; cependant, exécutée un autre jour et dans une autre salle, c'est toujours la même œuvre, la même histoire que figure le même chiffre. L'exécution de ce devenir qu'est une danse se déroule elle aussi dans l'espace physique (généralement d'après les indications verbales de l'auteur, car la notation chorégraphique est bien plus déficiente encore que la notation musicale, son chiffre est beaucoup moins précis), et c'est également dans l'espace physique que s'accomplit cette danse telle que la conçoit, la voit l'imagination créatrice du chorégraphe en tenant compte des propriétés de ce milieu, et parfois du décor, des dimensions de la scène ou de l'estrade, etc. Mais ce n'est pas dans notre espace que s'effectue le devenir qu'est l'œuvre musicale; cette phrase que le compositeur entend chanter en lui, se déroule dans un milieu discontinu, ponctuel, dans un espace idéal et artificiel. Conditionné par la structure de nos organes et les lois de l'acoustique, en particulier la résonance naturelle, cet espace ou univers sonore est en effet le produit du génie humain, une conquête de la culture sur la nature; car s'il y a dans la nature des couleurs, des jeux d'ombre et de lumière, etc., elle ne connaît pas les sons musicaux à proprement parler, elle ne connaît que les bruits. L'univers du musicien est un système composé, je veux dire un tout dont la constitution est soumise à une règle générale et est en conséquence formulable. Cette règle a maintes fois changé au cours des siècles, l'agencement de l'univers sonore se modifie d'une époque à l'autre, et toujours en connexion étroite avec la musique qui s'y réalise, musique et milieu sonore se déterminant réciproquement et évoluant de concert. Chaque civilisation élabore son propre univers sonore

celui de sa musique, et fait la musique de son univers sonore [1]. Le nôtre, depuis le début du XVIIIe siècle, est caractérisé par la division de l'octave en douze demi-tons tempérés.

L'œuvre musicale étant un processus, une forme *in statu nascendi*, n'est évidemment pas « en sons » ou « faite de sons », comme une statue est en bronze, un édifice en briques; et pourtant le musicien a affaire à des sons, non pas à des sons isolés ou en vrac, mais toujours pris dans un réseau de strictes relations traduisibles en nombres, ayant leur place dans une gamme, intégrés à l'ensemble de l'univers sonore en dehors duquel ils n'existent pas en tant que sons musicaux. A l'égard du compositeur, l'espace sonore joue le rôle de matériau en ce sens que le compositeur trouve en lui un milieu découpé en champs d'action — modes, gammes, séries — où s'accomplira le mouvement et grâce auxquels celui-ci pourra être perçu. Les signes que le compositeur trace sur sa partition et dont l'ensemble constitue le chiffre de l'œuvre, indiquent à l'exécutant les points de ces champs discontinus, les notes, qu'il lui faut faire entendre et comment il les lui faut faire entendre, ainsi que les instruments qu'il devra utiliser pour matérialiser en quelques sorte le mouvement. Le chiffre nous propose donc l'image spatiale, entièrement conventionnelle, d'un tout organique que le compositeur a créé en établissant un système de rapports entre les éléments du champ ou des champs, éléments qui, ne l'oublions pas, appartiennent déjà, avant l'intervention de l'auteur, à un tout composé, l'univers sonore [2].

IV

Les expressions que j'ai employées jusqu'ici en essayant de définir la nature de l'œuvre musicale — quelque chose qui se fait, qui devient, forme en devenir ou *in statu nascendi* — ces expressions et d'autres du même genre sont certes fort commodes; mais elles nous égarent si nous les prenons au pied de la lettre. Et cependant il est difficile de s'en passer. L'œuvre musicale n'est pas une

1. Qui est aussi celui de ses instruments, car à tel type d'agencement de l'univers sonore correspondent tels instruments et vice versa.

2. J'appelle « tout » ou « système » *organique* un tout dont la forme est singulière, irremplaçable. Un tel tout n'a pas une forme : il *est* une forme. S'agit-il d'un tout *composé*, il *a* une forme; celle-ci étant générale elle peut être la forme d'un autre tout.

forme en devenir, une forme qui se fait, quelque chose qui se déroule; écouter, ce n'est pas assister ou participer au déploiement d'une chose que ferait couler, que temporaliserait l'exécution. Et pourtant, nous sommes tentés d'admettre qu'il y a, d'une part, l'œuvre qui est un objet comme n'importe quel objet de ce monde, et, d'autre part, le déroulement, l'actualisation progressive de cette œuvre du fait de l'exécution; car nous ne parvenons pas à oublier la partition ouverte sur le pupitre des instrumentistes (ou qu'ils ont dû étudier pour jouer par cœur) et où l'œuvre nous apparaît figée, chosifiée. Or ce n'est que son chiffre, et ce qui est exécuté est déjà en soi un déroulement, un processus, celui que le compositeur a constitué en opérant dans les champs d'action. En écoutant nous ne percevons pas une chose qui se fait, s'épanouit, mais un « faire », un épanouissement comme tel. *Il ne s'agit pas d'une forme qui devient, mais d'un devenir qui est une forme*, autrement dit un tout qui en son unité engendre une multiplicité, phases et péripéties.

La musique est activité pure, pure en ce sens qu'elle est privée de support, qu'on ne peut l'approprier à un sujet, que personne n'y est en action. N'est-ce pas le compositeur pourtant qui un certain jour a créé l'œuvre en opérant dans le milieu sonore, en déclenchant à travers ses champs un mouvement mélodique? Sans doute; mais ce que nous entendons ce n'est pas l'opération du compositeur, son action qui est un événement doté, d'ordre psychologique, son aventure personnelle, ce n'est pas l'histoire de l'œuvre, sa naissance dans le temps, mais bien l'histoire, l'aventure qu'est l'œuvre même, le processus que l'auteur a mis en mouvement, assis à sa table de travail, mais qui s'accomplit dans un milieu qui n'est nulle part, qui est une construction de l'esprit.

V

Si le devenir qu'est en son essence même l'œuvre musicale ne se situe pas dans l'espace physique, dans notre monde réel où ont lieu pourtant aussi bien sa création par l'auteur que son exécution par l'interprète jouant d'un instrument quelconque, est-il possible d'admettre que ce devenir qui s'écoule au sein d'un milieu artificiel et en un sens fictif, s'accomplisse dans le temps qui serait soit le temps objectif, celui des pendules, soit le temps psychologique, vécu, celui où moi, auditeur, je le saisis? La réponse, me semble-

t-il, ne peut être que négative, à moins que nous n'ayons fait fausse route jusqu'ici.

De même que la création et l'exécution de l'œuvre, cet acte qu'est son audition est localisé dans l'espace et daté dans le temps objectif, et, toujours à leur exemple, il est un événement psychologique, une durée vécue; mais ce qui est écouté, le processus qu'est l'œuvre ne s'accomplit pas *dans* le temps : en effet, toutes les considérations qui précèdent nous amènent à reconnaître que ce que nous percevons en écoutant une œuvre ce n'est pas quelque chose qui est dans le temps, c'est le temps ou plus exactement la forme du temps, ce que Husserl désigne par les mots « flux », « écoulement », et dont il dit : « L'engendrement de modifications incessantes est le temps même », un écoulement qui n'est pas écoulement de contenus, défilé de choses, qui est une nouveauté toujours jaillissante. Mais si nous faisons abstraction de la matière de ce jaillissement créateur, des contenus, il ne s'agit plus que de « l' engendrement » de modifications en général, de la forme du temps, forme vide. Et comment est-il possible de saisir une telle forme, une unité privée de sa multiplicité, de cette multiplicité dont elle est l'unité, relativement à laquelle elle est précisément unité?

C'est la musique, la musique seule qui nous permet cette saisie : d'une part, elle remplit la forme, lui fournit une multiplicité, car elle affecte notre conscience d'impressions toujours incessamment renouvelées, et, d'autre part, elle réussit à maintenir la conscience du jaillissement en tant que tel, de l'engendrement même; et cela parce que l'œuvre n'est pas faite de sons, mais rend seulement audibles les zones de l'espace sonore où se propage le mouvement. L'unité en musique n'est due ni à la constance d'une chose, à ce qu'une certaine substance persiste à travers une série de changements (comme la cire de Descartes), ni à la permanence d'un sujet en action. L'œuvre est une parce qu'elle est engendrement, son unité est formelle et non matérielle ou substantielle. Comme tout ce qui est individuel et concret l'œuvre dure dans le temps, sa naissance dure, et son exécution, et sa vie au cours des siècles, mais en tant qu'elle est elle-même « flux » elle ne dure pas.

La forme du temps, l'engendrement ou le jaillissement en général, la musique nous la donne à travers des engendrements singuliers, en constituant des formes irremplaçables. Ce que je perçois, moi, auditeur, c'est une unité unique de son espèce, un devenir ayant sa structure propre, quand bien même il s'effectuerait dans

un champ commun à d'autres devenirs, car chacun de ceux-ci active des points différents de ce champ et les active différemment en établissant entre ces points des rapports différents de hauteur, de durée, d'intensité, de qualité, etc. Et c'est sur cette forme singulière, puisque l'engendrement est ici qualifié, particularisé, que je saisis le flux, forme du temps.

Si l'on considère le temps comme l'être même de la conscience, il faut admettre que grâce à la musique la conscience empirique découvre ce qu'elle est dans son fond originel.

Elle se reconnaît dans la musique ; elle s'y reconnaît non en tant que chose mais en tant que dépassement de soi, en tant que se transcendant elle fait surgir l'avenir. Et puisque ce que me dévoile la musique est précisément cet engendrement que je suis, cette projection hors de soi, du fait que la musique me livre la forme du temps à partir de formes sonores uniques de leur espèce, elle « présentifie », peut-on dire, le temps dans l'instant : bien entendu, nullement en ce sens qu'elle l'immobilise, le pétrifie dans une éternité statique, mais en ce sens qu'elle *nous rend présent l'acte même qui le constitue* avec ses deux directions, avenir et passé. En d'autres termes : la musique qui est le temps est de ce fait hors du temps, et en me révélant le temps elle me permet de le survoler dans l'instant; auditeur actif, c'est-à-dire participant à la musique, je suis « désembourbé » du temps non en lui échappant mais en l'affirmant.

Aussi le temps qu'est la musique est-il clos, il commence et s'achève absolument, car ce qui précède et suit ce temps présentifié, l'instant s'accomplit sur un tout autre plan, relève d'un ordre tout différent : l'audition de l'œuvre terminée, nous retrouvons en effet ce monde, celui de la réalité quotidienne, où le présent n'est qu'une limite idéale, un « maintenant » insaisissable entre ce qui n'est plus et n'est pas encore, où nous ne transcendons le temps que par la pensée.

Et certes, acte pur (dans l'acception indiquée plus haut), l'œuvre musicale est orientée, elle comporte un avant et un après et tend vers une fin; mais la fin qu'elle poursuit est de se réaliser. L'œuvre achevée, quelque chose s'est fait pourtant, mais ce quelque chose à quoi l'acte a abouti n'est rien d'autre que son accomplissement; et quant au terme qu'il visait, qui l'orientait, il a une valeur uniquement formelle : ce à quoi je m'attache et participe en écoutant la musique, ce qui me comble ce n'est pas d'arriver ici ou là, d'obtenir ceci ou cela, c'est d'aller de telle ou telle façon, c'est de tracer tel ou tel chemin; le point d'arrivée est fonction de la course; condi-

tionné par l'agencement de l'espace sonore il est projeté par la structure de cette aventure dont chacune des phases et péripéties renvoie à toutes les autres (comme chacun des éléments de l'espace, clos lui aussi, d'une toile non figurative renvoie ou devrait renvoyer à l'ensemble de tous ses éléments).

De là les difficultés insurmontables auxquelles se heurtent les tentatives de synthèse de la musique et de l'action que nous présente depuis ses débuts l'histoire de l'opéra. Le drame peut être conclu par la solution du conflit (mort, mariage, etc.), mais le temps du drame reste ouvert sur le passé et l'avenir. Tout ce qui se fait et se dit sur la scène présuppose un passé et implique un avenir exactement comme les gestes et les conversations de la vie quotidienne où rien jamais ne commence et ne s'achève absolument; pour les personnages du drame comme pour nous le présent n'est qu'une limite insaisissable. Et tandis que la musique dit jusqu'au bout ce qu'elle a à dire avec une netteté parfaite (tant que nous n'essayons pas de le formuler), car si chacun de ses moments n'a de sens que par les autres, le tout est fermé, une équivoque pèse toujours sur les paroles qui s'échangent en scène, sur les gestes qui s'y accomplissent : ils nous renvoient *ad infinitum.*

Boris de SCHLŒZER.

Livres

Nuremberg ou la terre promise, par *Maurice Bardèche.*

Ce qui nous gênait dans le procès de Nuremberg [1], c'est qu'on y jugeait un système politique au nom d'un autre, ou plutôt de deux autres, que nous n'acceptons pas davantage, quoique pour des raisons différentes. Ce qui gêne M. Bardèche, c'est tout simplement la condamnation du système hitlérien, c'est le fait même du jugement. C'est pourquoi, alors que le procès nous semblait mettre en cause les juges et les accusés, les Alliés et les Allemands, M. Bardèche se propose simplement de le retourner : il va innocenter les accusés et condamner les juges.

Comme ce n'est pas facile, ses arguments sont nombreux. L'ennui, c'est qu'ils s'annulent, ainsi qu'il arrive quand on veut trop prouver. D'une part, il nous dit qu'après tout les crimes allemands sont peut-être des créations de la propagande alliée, se fondant sur ce que cette propagande les a utilisés. S'apercevant bien que l'argument est un peu paradoxal, car il suffirait alors qu'on parle de quelque chose pour qu'on vous réponde que cela n'existe pas, il ajoute d'abord que ces crimes sont le fait de quelques individus et non d'un régime, ensuite qu'ils ont surtout eu lieu au cours de la dernière phase de la guerre, par suite du désordre, provoqué par les défaites. En somme, il n'y aurait pas eu de crimes, mais de simples excès. D'autre part, et c'est en effet un tout autre argument, M. Bardèche constate que les Anglo-Américains ont bombardé les villes d'une façon inhumaine, ont massacré des civils à seule fin de provoquer la terreur, et que les Russes ont aussi des camps de concentration. Les crimes — maintenant ils existent — sont donc partagés.

On reconnaît le schéma des excuses enfantines : « je n'ai rien fait de mal. D'ailleurs ce sont les autres qui ont commencé ». Ainsi l'on s'absout en condamnant ses adversaires. Il est vrai qu'à Nuremberg les gouvernements américain, russe, anglais et français ont fait de même et M. Bardèche a raison de s'indigner devant la mauvaise foi des accusateurs français. Mais son indignation est viciée à la base parce qu'elle est à sens unique. Cela fait penser qu'elle est feinte, ou plutôt qu'elle vise en réalité autre chose.

L'objet du livre, en effet, est de critiquer l'inspiration même du procès de Nuremberg, l'idée d'une règle supranationale. Une telle règle est la négation de ce dont M. Bardèche a la nostalgie : l'autonomie des nations, l'existence de communautés closes et égoïstes. Ce sentiment lui fait écrire des pages désarmantes d'ignominie : les Allemands ont voulu exterminer les Juifs et peut-être les Slaves; que Juifs et Slaves protestent, c'est leur affaire, non celles des « vrais » Français. Mais surtout il le plonge dans un monde imaginaire, un monde de nations paisibles et pacifiques. Le natio-

1. *Les Temps Modernes*, nº 10, juillet 1946.

nalisme, pour lui, est purement défensif, gardien des libertés de la cité, respectueux des traités, et le vrai crime des Alliés serait, après Nuremberg, de l'avoir frappé d'interdit. Si seulement c'était vrai! Le comique, en l'occurrence, c'est de prôner cette conception pour justifier l'Allemagne nazie et de voir dans le nationalisme le véritable pacifisme. Il est peut-être agréable de rêver ainsi, il est quand même curieux de n'avoir pas été réveillé par l'expérience hitlérienne.

Jean POUILLON.



Les Caractères, par *Jean Prévost*. (Édition Albin Michel).

Je venais d'achever ce livre. Et l'impression de malaise que j'avais éprouvée dès les premières pages se faisait à la fin si pénible que sans doute j'allais choisir de garder le silence — par respect, quelle que fût à mes yeux l'attitude de l'écrivain, pour celle du résistant et pour son sacrifice dans le Vercors. C'est alors que je tombai, à peu de jours de distance, sur diverses réactions étrangement concordantes, mais d'une telle sorte que la mienne s'en trouva rejetée dans une parfaite solitude. Il s'agissait d'articles de dimensions respectables, signés : Claude Roy, dans *Action* (modèle 49); Pierre Bost, dans *Les Lettres Françaises*; André Chamson, dans... *Les Nouvelles Littéraires*; à quoi il convient d'ajouter, sur un plan plus modeste mais toujours dans la même ligne, plusieurs notes de lecture parues dans des quotidiens de tendances fort diverses. Les uns et les autres n'ayant pas hésité à rencontrer dans ces *Caractères* quelque chose comme l'ouvrage du siècle et le remède à tous les maux dont nous souffrons, je craindrais cette fois d'être plus lâche que scrupuleux en me dérobant.

Je comprends le souci, qui anime Pierre Bost et André Chamson, de faire survivre dans les esprits l'ami qu'ils ont perdu. Et les documents que nous livre leur affection sur la personnalité de Jean Prévost sont à coup sûr dignes d'intérêt (tout particulièrement ceux que réunit André Chamson). Mais il me semble qu'à vouloir prolonger la louange sur tous les plans, on risque de la voir se retourner contre celui dont on prétendait servir la mémoire — et auquel on retire en fait le bénéfice de sa vivante complexité humaine. Il est frappant que celle-ci se dégage, et revive en effet, à travers telle anecdote ou tels récits de voyage, et qu'au contraire la sympathie ainsi éveillée se cogne à une sorte de statue d'un type déplorablement classique — dès que Pierre Bost, par exemple, nous parle des *Caractères* comme d'un « livre de bord de Jean Prévost » et qu'il ajoute : « rien ne lui ressemble davantage ». On préférerait, à vrai dire, serait-ce aux dépens de l'unité même du personnage, que la ressemblance ne fût que partielle.

Dans ce qu'implique ce « goût pour les bilans, pour les mises au point, pour la connaissance de soi », il est un peu trop facile de nous prévenir que c'est la lucidité qui nous choquera, ou le courage, ou le refus de l'angoisse et de l'absurde : car c'est bien plutôt la complaisance à soi du *moraliste*, et cette sorte d'orgueil en porte à faux qui ne se soutient qu'à force d'humilité vicieuse. Et ce n'est pas parce que « l'examen de conscience

n'est plus tout à fait de notre temps », que nous demeurerons surpris par un « portrait de soi-même » qui commence en effet par ces mots : « Je dois beaucoup, et à bien des gens, j'aime à m'en souvenir. » Non, mais c'est simplement parce que ces mots sont suivis de vingt-cinq pages — au cours desquelles il apparaît qu'ils avaient surtout pour but de donner une leçon à « ceux qui se croient formés tout seuls », et qu'au demeurant l'auteur diffère aussi totalement et aussi consciemment que possible de ceux-là mêmes qu'il reconnaît en passant pour ses maîtres. Pierre Bost insiste beaucoup sur ce qu'un tel examen de conscience n'est pas « le signe d'une complaisance au passé, d'un plaisir à compter les richesses ou les forces acquises » : pourtant, lisez ce texte, et vous verrez que l'idéal de Jean Prévost eût été précisément de parvenir à ce qu'il nomme « les réflexions dernières, ce paisible changement et remuement des vues d'ensemble qui se produit quand on peut contempler avec loisir tous les détails parcourus ». Il est vrai qu'il y avait par avance renoncé, et qu'il ne cherchait plus à reprendre haleine que pour mieux forger son avenir : mais c'est du seul avenir *de son œuvre* qu'il s'agissait alors, et nous le voyons fort occupé à constater que son esprit « devient à la fois plus lent et plus fertile », à noter que « les premières idées » de tel travail lui sont venue en 1927, ou bien à prévoir une préface où, dit-il « j'indiquerai le point central de mon propre esprit ». Encore ces quelques extraits ne donnent-ils qu'une assez faible idée de l'irritation et de la gêne que l'on éprouve à la lecture de cet inlassable retour à soi. Les livres de Jean Prévost ne se lisent pas? Mais il a publié quelques mémoires du XVIe siècle et en a tiré cette précieuse conclusion : « Leur liberté, leur belle allure et leur génie n'ont pas fait se vendre Aubigné ou Ambroise Paré mieux que moi ». Subit-il un échec au prix Goncourt? Il commente aussitôt : « Ce qui m'est pénible pour mes trois bébés, mais reste en soi fort naturel ». A-t-il écrit en deux jours et demi une *Vie de Montaigne*? Il s'en repent, bien sûr, mais signale que le livre contient bien moins d'erreurs que « le Montaigne concurrent, patiemment bâti à coup de fiches », et précise : « J'ai dit beaucoup de mal de mon *Montaigne*, et j'ai ainsi beaucoup contribué à sa réputation de médiocrité. » Quant à ses velléités « en politique », elles apparaissent assez contradictoires; soucieux de s'opposer à son « maître » Alain, il note : « cette économie socialiste que je souhaite toujours, sans en trouver le temps, réviser d'après la grande expérience d'après-guerre, et mon espèce d'anarchie ombrageuse, diffèrent beaucoup de son *Combisme intégral...* ».

Et je sais bien que le texte que j'incrimine ici ne fut tiré, du vivant de l'auteur, qu'à un très petit nombre d'exemplaires, et que l'éditeur des *Caractères* est seul responsable de sa diffusion. Il n'en reste pas moins qu'il contribue en effet à dégager un portrait de l'auteur — dont on nous assure qu'il est d'une grande ressemblance... Quant à ces *Caractères* eux-mêmes, nous sommes prévenus qu'il ne s'agit pas de notes rassemblées après coup, mais « de textes brefs, parfois hâtifs, souvent très élaborés, et destinés à être publiés tels qu'ils étaient écrits » : là encore, il ne paraît pas qu'on soit vraiment fondé à s'en réjouir, et c'est le contraire sans doute qui eût été préférable. A lui seul, le titre a déjà quelque chose de navrant, bien qu'on soit assez en peine de dire si cela tient plutôt à ce qu'il a d'ambitieux

ou plutôt au parti-pris de moralisme. (Quant à l'éditeur, ses interventions sont décidément d'une opportunité contestable : la bande commerciale porte, en guise de commentaire... « ou *les mœurs de ce siècle* » formule accablante, surtout dans cette orthographe. En fait, d'ailleurs, le titre ne trompe pas, et ce sont bien des « Caractères » qui nous sont présentés. Ce genre est devenu insupportable. Entre le XVIIe siècle et nous (ou même entre Chamfort et nous), il s'est passé un certain nombre d'événements, il s'est produit une assez notable évolution de pensée — et si quelque écrivain s'assigne pour tâche d'être le La Bruyère de notre époque, du moins lui faudra-t-il inventer une manière et un ton qui ne soient précisément pas ceux de La Bruyère. Ces traits à l'emporte-pièce, ces boutades originales, ces sentences ciselées, nous aimons les rencontrer comme autant de provocations pour l'esprit dans le cours d'un texte où le contexte, quoique plus terne, leur sert de répondant et leur garantit l'unité d'un même mouvement de réflexion. Mais nous comprenons mal cette minutie de la formulation, quand elle se prend elle-même pour fin : chaque formule n'est plus alors que « pour la montre », elle s'expose. A voir l'auteur se recueillir précieusement, perle après perle, et collectionner ses propres miniatures psychiques, le lecteur s'interroge sur l'attitude de l'auteur, ou il s'irrite de ces « pensées » parfaites, toutes faites et dont par conséquent il ne saurait rien faire, ne pouvant y participer : des pensées *pensées* et non pas *pensantes*. Il ne lui reste plus dès lors qu'à admirer de loin la virtuosité.

Nous réclamons que la liberté de ceux qui prétendent s'adresser à nous ne se borne plus à se donner en spectacle, à la façon d'une prouesse inaccessible, mais qu'elle reconnaisse aussi l'existence de la nôtre et s'avoue enfin qu'elle n'est rien sans elle. Et puis, il y a tout de même une différence entre consentir à tout et consentir à l'effort de tout comprendre : et certaines opinions un peu hardies gagneraient à ne point se draper si superbement. Par exemple, quand on nous jette à la face, sans autre ménagement : « Les petits hommes ayant les yeux trop faibles pour supporter l'éclat du grand préfèrent Racine à Corneille et Virgile à Homère ». Quant aux *Mots* qui composent l'avant-dernier chapitre du volume, ils représentent le point culminant de ce système de mépris agressif à l'égard du lecteur.

Claude Roy, lui, parle de « nourriture vraie », de « goût des hommes », d'« humanisme », et nous assure que Jean Prévost « ne cherche sur lui-même qu'à éprouver quelles sont les ressources et quels sont les pouvoirs de l'être humain ». Alors, quoiqu'il l'oppose en conséquence aux « dénigreurs de la vie », il me faut bien illustrer cela de quelques citations : « Notre esprit cherche un souverain bien qui soit fixe, et notre nature ne trouve de plaisir que dans la variété »; «... les races futures ne vaudront pas mieux que les contemporains... »; « L'homme ne vit pas seulement de pain. Il lui faut des coups »; « Je ne pense pas assez souvent que le monde juge de toutes choses par l'écorce »; « ... me juger toujours responsable; autrui, jamais... »; « On dit que l'élite se meurt. Mais le nombre des gens d'esprit ne diminue pas : c'est le nombre des imbéciles qui augmente », etc.

Jean Prévost s'est plaint, en 1930, de l'incompréhension des commu-

nistes, qui, paraît-il, le couvraient d'injures. Le voici bien vengé maintenant — un peu trop tard. Quant à nous, c'est sa « compréhension » que nous ne comprenons plus. Nous craignons qu'elle ne nous révèle enfin, en langage clair, ce qu'il convient désormais que nous entendions lorsqu'on nous parlera d'« humanisme »...

Cela dit, on trouvera aussi dans ce volume quelques remarquables morceaux : en particulier les *Portraits contemporains* et, dans le chapitre *Spectacles*, des portraits d'acteurs (Chaplin surtout) où se manifeste un sens profond de la mimique. Mais je persiste à penser qu'ils eussent été mieux à leur place dans quelque ouvrage différemment conçu.

Francis JEANSON.



L'Age du roman américain, par *Claude-Edmonde Magny.* (Éditions du Seuil.)

On caractériserait assez bien l'évolution de l'art moderne par une tendance de plus en plus affirmée à subordonner le contenu à l'expression. Jusqu'à ces dernières années, le genre du roman semblait, sur ce point, curieusement retardataire. Aussi peut-on parler d'une révélation américaine. L'intérêt du dernier livre de Mme Claude-Edmonde Magny consacré à ce qu'elle appelle justement l'*Age d'or du roman américain* est précisément de s'attacher aux problèmes de style et de montrer comment ils conditionnent les autres : « (les romans américains) nous offrent, dit-elle, ce spectacle unique peut-être dans le monde actuel d'une littérature où la technique est vraiment consubstantielle à la matière. »

Nous sentons dans tout l'ouvrage la présence d'une même préoccupation que l'auteur prend soin d'affirmer en citant à plusieurs reprises une phrase de Jean-Paul Sartre : « Toute bonne technique porte en elle une métaphysique ». En même temps qu'une connaissance de l'homme moderne, la littérature américaine nous offre, comme la peinture cubiste par exemple, une vision renouvelée du monde. Il importe que le langage qui nous est ainsi proposé justifie son authenticité par la nécessité du rapport qu'entretient chacun des signes qu'il utilise avec les modes généraux de notre appréhension des objets. De ce point de vue, le concept de *temps* est le plus révélateur (encore que l'étude d'un *sens de l'espace* dans le choix des situations ou des métaphores dût également figurer dans une phénoménologie de l'art de Faulkner). Art de la durée, la narration romanesque ne semble pouvoir fonder la réalité de chacun des instants qu'elle retrace que par leur insertion dans une totalité temporelle. L'écrivain moderne refusera donc cette convention du roman classique par laquelle les faits nécessaires à la compréhension de l'intrigue et du mécanisme des passions méritaient seuls de prendre place dans le récit. Le sens de la *situation* importera plus que la profondeur de l'analyse psychologique; l'anecdote considérée comme un élément parasite, l'intérêt du lecteur changera d'objet et il ne s'agira plus que de susciter en lui un sentiment pur de l'événement sans utiliser aucun des artifices de la construction drama-

tique traditionnelle. Dans les chapitres consacrés à Hemingway, Dos Passos, Steinbeck, Mme Claude-Edmonde Magny nous montre comment nous assistons à une valorisation — ou exaltation — de l'instant, toute appréhension de l'avenir autre que le pressentiment sous sa forme la plus vague étant délibérément refusée aux personnages. On conçoit ainsi que l'homme enfermé dans un tel univers soit privé de toutes les déterminations — passion, permanence de caractère, volonté fondée sur l'intérêt ou des motifs moraux — dont la psychologie classique l'avaient artificiellement doté mais qui lui donnaient l'illusion de dominer le temps. Le cas de Faulkner semble plus déroutant; mais cette tension constante vers le passé qu'on observe à travers toute son œuvre correspond, plutôt qu'à une recherche de l'intemporel à une exigence rigoureuse d'atteindre l'essence même de l'instant : « L'impossibilité de jamais saisir le présent, liée aux conditions d'existence de la conscience, est utilisée par lui comme un verdict de non-réalité à son égard. » Ainsi se trouve tout naturellement réintroduite l'idée de destin. Le sentiment de trouble et de malaise qui, dans l'œuvre de Dos Passos naissait du spectacle de l'indifférence, de l'absurdité, si l'on préfère, de la contingence du monde fera place à une sorte d'horreur tragique. On lira tous les développements que Mme Claude-Edmond Magny donne à l'analyse de cette notion à partir du terme de *fascination* employé par André Malraux dans la préface de *Sanctuaire*. Trouvons ici l'occasion de marquer la portée de cette préface qui, vieille de plus de dix ans, jette de singulières lueurs sur un des points les plus obscurs de la philosophie de l'art. L'état de fascination qui ne « ressortit pas à l'esthétique », mais lié à la fois à l'affectivité, au désir et à la connaissance correspond à l'attitude essentielle de l'homme en face de l'œuvre d'art. Me fascine ce qui me libère d'une obsession, c'est-à-dire la justifie en établissant un rapport entre elle et moi et moi et le monde, rapport dont seul le sentiment du beau peut nous révéler la nécessité. On voit ainsi se dessiner les grandes lignes d'une esthétique éloignée à la fois d'une pure science du goût (la rosace et la spirale exercent sur moi une fascination de nature toute différente liée à la structure même de l'espace que respectivement elles définissent) et d'une analyse phénoménologique qui, ne pouvant faire de place à la notion de valeur, trouve dans le roman policier un terrain d'investigation aussi riche que dans l'œuvre de Balzac et de Dostoüwski. C'est pourquoi nous reconnaissons avec Mme Claude-Edmonde Magny la supériorité incontestable de Faulkner sur tous les écrivains américains : chez lui seul, le sentiment esthétique retrouve sa véritable fonction qui est de nous placer devant l'œuvre d'art dans la situation du créateur en face de la créature. Le point de vue qu'il adopte et qu'il nous force d'adopter sur les personnages ne peut ainsi se confondre avec celui d'un être impersonnel, « le Dieu des philosophes ». Il serait plutôt celui de « Dieu le Père », dieu jaloux ou compatissant, mais jamais impassible et qui mesure d'autant mieux la distance infinie qui le sépare du monde que celui-ci est à la fois l'objet de son désir et de sa réprobation. Il manque aux autres romanciers d'avoir su sortir de l'homme : ils ont appauvri l'idée de destin en la privant de toute signification éthique ou religieuse et seul parmi eux, Faulkner « a vécu le drame littéraire de l'Age : la reconstruction d'une église ». Mme Claude-Edmonde Magny

n'a pas de peine à nous convaincre que la crise que traverse depuis la guerre la littérature américaine soit l'indice d'un désarroi moral : un romancier ne peut nous présenter une vision vraiment neuve de l'homme que s'il nous apporte en même temps de nouvelles raisons d'espérer en l'homme.

Ce qui apparaît dès maintenant comme caduc dans la littérature américaine est précisément son réalisme, c'est-à-dire cette affirmation implicite de l'existence comme suprême valeur qui aboutit à une sorte de religion du fait brut. On peut se demander si l'influence du cinéma, à laquelle est consacrée la première partie de l'ouvrage, n'a pas été, à cet égard, plutôt pernicieuse. Les deux arts nous révèlent des rapports entièrement différents entre l'objet et son mode de représentation : ce qui est nécessité absolue dans l'un — exprimer l'intérieur par l'extérieur, la pensée par le comportement — n'est plus chez l'autre que convention. Inversement, je crains que le besoin de se libérer du sentiment de son infériorité à l'égard de la littérature n'ait fait méconnaître au cinéma sa vocation véritable. Je ne crois pas que sa nature profonde soit d'être un « art de l'Ellipse » ou d'une façon plus générale qu'il ait pour fonction d'habituer le spectateur à « comprendre sans longs discours », mais d'établir entre celui-ci et le monde visible un mode de compréhension dont le caractère spécifique est garanti par l'extériorité même du point de vue qu'il l'oblige d'adopter. Le danger serait de définir abstraitement son esthétique d'après des œuvres qui ne sont peut-être pas les plus représentatives. Si le cinéma est un art, le nouveau langage dont il nous révèle l'existence doit faire apparaître entre le signe et le signifié un rapport aussi rigoureusement déterminé qu'entre une ligne mélodique et le sentiment qu'elle exprime; il n'est pas certain que son but soit de suggérer, d'évoquer une absence à partir d'une présence donnée; il serait plutôt de fonder la nécessité de cette présence en fonction de ce qu'elle doit signifier. Il est significatif que l'esthétique de civisme à laquelle — consciemment ou non — se réfère Faulkner est plus proche de celle de Griffith ou de Murnau que de celle de Chaplin. Ce qui nous éloignerait de ce dernier nous éloigne aussi d'Hemingway ou de Steinbeck : leur conviction, malgré un parti pris apparent d'objectivité, que la réalité de l'homme est subjective et que l'art est un moyen de la rejoindre par le truchement d'un système de signes qui se révèle en fin de compte assez pauvre. Et l'humour ne nous semble plus être qu'une barrière bien fragile contre l'irruption d'un sentimentalisme dont nous supportons de plus en plus difficilement la prése nce

Le danger serait, pour le roman, d'imiter un certain cinéma qui correspond à une esthétique déjà dépassée et pour le cinéma de vouloir à tout prix s'inspirer d'œuvres qui, nées de lui, ne peuvent impunément retourner à lui. Il ne s'en suit pas que toute influence des deux arts l'un sur l'autre soit maintenant impossible : les meilleurs films, depuis dix ans, sont ceux où l'intrigue n'est plus simple support mais enferme, si l'on peut dire, dans sa charpente la signification de l'œuvre. Est ainsi révélée au romancier la vitalité et l'authenticité d'un élément qu'il avait pris l'habitude de considérer comme impur au même titre que la phrase « bien écrite » ou la description des « états d'âmes ». N'oublions pas que chez Balzac, que Mme Claude-Edmonde Magny rapproche justement de Faulkner et dont l'actualité est peut-être plus grande encore que celle de Stendhal ou de

Laclos, l'intrigue est intrigue au sens le plus étroit du mot c'est-à-dire complot, machination. Ce qui nous fascine dans *La Cousine Bette* ou *Les Paysans*, ce n'est pas la présence d'un destin mais d'une volonté tissant la trame du gigantesque réseau où elle prendra le Temps au piège.

Maurice SCHÉRER.



Autrefois en Arcadie, par *Guy Marester*. (Édit. Robert Marin.)

Ce qui gêne d'abord le lecteur, c'est que toute la première et la dernière partie de ce récit paraissent se dérouler en surimpression d'un récit de Faulkner. On nous raconte la journée d'un enfant. Cette journée suit la mort du père survenue dans la nuit et s'achève la nuit suivante : L'enfant s'endort à côté de la chambre où se tient la veillée funèbre. Mais dans la journée elle-même il ne se passe rien, que la marche du soleil au-dessus du jardin, les jeux avec la petite sœur, les conversations de grandes personnes et surtout les pensées du petit garçon sur son passé. La mort du père d'abord, un accident survenu à la petite sœur et qui l'a laissée boiteuse, des scènes redoutables et obscures entre le père et la mère, car la mère a eu un amant.

Une atmosphère coloniale de paresse et d'écrasement, le personnage de Tontine, à la fois servante et dame de compagnie, au cœur simple et profond, la vie des adultes, vue par un enfant et tout entière frappée d'étrangeté car l'enfant vit non pas les événements mais leur contre-coup sous la forme de l'humeur capricieuse des adultes, si bien qu'il devine tout et ne comprend rien, tout cela démarque irrésistiblement. *Le bruit et la fureur.*

La deuxième partie nous transporte sur le front espagnol au bout de deux ans de lutte. Christian, le petit garçon du début, est devenu un jeune homme et s'est engagé chez les antifascistes, dans l'espoir de changer le monde. Le temps s'écoulant, c'est, en fait, l'événement qui a changé : la révolution est devenue la guerre et les volontaires des soldats. Christian ne sait plus très bien pourquoi il est là, sa décision semble avoir été prise en ignorance de cause. Il se rend à l'ennemi. Son interrogatoire commence. « Alors, dit-il, vous allez frapper. »

On ne nous dit pas ce qui se passe ensuite. Mais il est rapatrié et retrouve sa sœur avec un homme. Quelque chose a l'air de se passer entre lui et l'homme et la jeune infirme a l'air passionnément accrochée à la vie.

Christian va voir ensuite Anne, la jeune fille qu'il aime. Il est accueilli avec méfiance par elle et son groupe et comprend qu'ils ont reçu des rapports sur sa désertion. Il comprend aussi qu'il n'existe plus pour elle. Quand il retourne voir sa sœur, elle est morte. On devine qu'elle a succombé un avortement.

Toute cette deuxième partie est menée comme un récit ordinaire avec quelque chose d'écrasant qui vient à ce que l'auteur se borne à l'analyse des impressions mais laisse dans l'ombre les motivations.

Dans la dernière partie enfin, l'auteur revient à la présentation du début. Christian est parti pour la montagne. Il refait seul une ascension assez périlleuse faite autrefois avec Anne. L'amour passé s'emmêle à la détresse présente tandis que le jeune homme avance de plus en plus difficilement vers le sommet. Le lecteur a l'impression d'une marche au suicide. Pourtant, dans les dernières lignes Christian s'apaise, la montagne est dominée : « Il sourit et sentit le vent sur son visage. »

Ainsi Christian a connu tout ce que peut connaître et approcher un garçon de son âge : une enfance difficile, l'amour, la lutte révolutionnaire, le péril et la mort des proches.

Mais tout cela est *subi.* Aucune différence à cet égard entre l'enfant de 6 ou 8 ans et le jeune homme de 20 ans. On devine qu'il s'est engagé sous la pression d'Anne et du groupe, et sa désertion est mise exactement sur le même plan que la mort de la sœur. Si bien que, malgré des qualités poétiques certaines, le personnage et le récit tout entier demeurent singulièrement amorphes.

Peut-être faut-il incriminer une fois de plus l'influence de Faulkner dont les personnages, eux aussi, se subissent eux-mêmes, leur présent se trouvant comme solidifié d'avance par le passé. Mais le héros ne possède ni la forte, lourde, taciturne nature d'un Sartrois, ni cette nature nerveuse, exacerbée d'un Quentin dont le suicide est tout de même préparé avec une extrême précision.

Christian est-il victime de sa propre faiblesse, de son enfance, de son époque, de tout cela à la fois? Nous n'en savons rien, et, ce qui est plus grave, nous n'avons pas envie de nous le demander car son histoire demeure arbitraire.

Colette Audry.



Nous n'irons plus au bois, par *R. P. Bruckberger;* — **Sacrifice de Bassompierre,** par *M[e] Charles-Ambroise Colin.* (Amiot-Dumont, Éditeurs.)

« Honneur ou Patrie », tel est le dilemme que nous propose le R. P. Bruckberger. Autrefois, nous dit-il, l'honneur était au-dessus de la famille. C'était l'obéissance absolue au Seigneur. Paul de Cambrai se révoltait lorsque son suzerain l'employait contre sa mère et contre sa sœur. La légende lui donnait tort : « Quiconque renie son droit Seigneur, a renié Dieu. » Autrefois, Chateaubriand émigré était salué par le Roi de Prusse et écrivait : « A l'époque dont je parle, on s'en tenait aux vieux exemples et l'honneur comptait autant que la Patrie. En 1792, la fidélité au serment passait encore pour un devoir; aujourd'hui elle est devenue si rare qu'elle est regardée comme une vertu. »

La patrie jacobine a renversé les valeurs. Cependant il en est encore pour qui l'honneur est plus vaste que la patrie. Le grand crime de Pétain, selon Bruckberger, c'est d'avoir exigé le serment de ceux qui le suivirent. Ni Joseph Darnand, ni Jean Bassompierre n'ont été relevés de ce serment.

Bruckberger a accepté de défendre l'honneur de Darnand tout en reconnaissant qu'il méritait la mort, comme il acceptera de défendre non seulement l'honneur, mais aussi la vie de Jean Bassompierre.

Le R. P. Bruckberger a connu au combat ces deux anciens officiers de corps franc. Il fait preuve, en leur restant fidèle jusqu'au bout, de courage. Nous n'avons pas l'intention de revenir sur le cas Bassompierre, il a fait couler suffisamment d'encre, et même ceux qui ont accepté le verdict peuvent aujourd'hui s'incliner devant la mémoire d'un homme certainement sincère et désintéressé, qui a payé jusqu'au bout le droit d'avoir une certaine conception de l'honneur.

C'est sur cette conception que nous voudrions revenir, car elle n'engage pas seulement le passé mais encore l'avenir et elle dépasse infiniment le cas des deux anciens chefs de la Milice. Me Charles-Ambroise Colin nous en donne cette définition négative :

« L'honneur n'est pas la vertu pure. C'est un sentiment humain. Il n'est pas la perfection. Il a ainsi plus de chance d'être suivi que la pure morale. Je reconnais que l'honneur ne suffit pas, il permet de haïr, d'injurier, même de tuer. Mais au moins n'ordonne-t-il pas de ha r sans estimer, de calomnier lorsque c'est utile et d'assassiner sans risque. Il interdit d'achever les blessés, de martyriser les gens sans défense, de se vendre au plus offrant et de mentir pour triompher. Il ordonne de rester fidèle à ses chefs et aux causes perdues, de secourir les faibles même s'ils sont vos ennemis. Il vous retient de hurler à la mort avec la foule et vous fait courir au secours d'un homme sans défense » (page 68).

C'est bien sous la plume de l'avocat de Darnand et de Bassompierre que nous trouvons ces lignes. Haïr sans estimer, calomnier lorsque c'est utile, assassiner sans risque, martyriser les gens sans défense, se vendre au plus offrant, de telles épithètes auraient infailliblement défini l'action de la milice pour les trois quarts des Français, il y a cinq ans. Quant à secourir les faibles, même lorsqu'ils sont vos ennemis, je pense qu'un milicien lui-même aurait trouvé la formule ironique, sous l'occupation. J'admettrais volontiers que Bassompierre ne répondait nullement à une telle définition. Mais alors, il était homme d'honneur *contre la milice*. Pu'il le soit demeuré *pour* elle et en y acceptant un poste important suppose qu'il ait été aveugle — ce que lui-même ne se serait pas pardonné en tant que chef — ou qu'il ait obéi à une conception aveugle de l'honneur. C'est cette seconde solution qu'adoptent à la fois Me Charles-Ambroise Colin et le R. P. Bruckberger.

Malgré tout, même à propos de l'honneur de Jean Bassompierre, secourir les faibles même lorsqu'ils sont vos ennemis, laisse rêveur. Car c'est Bassompierre qui a écrit : « Darnand a visité la Pologne, tout ce qui était la Pologne, absorbée intégralement par un vainqueur tyrannique. Je songe à cette malheureuse nation. Il ne faut pas que la France subisse le même sort; elle pourrait ne pas s'en relever. En prenant les armes au côté de l'Allemagne, contre un ennemi commun le bolchevisme, n'est-ce pas là le moyen de donner une chance à notre pays de n'être pas écrasé par notre puissant voisin qui risque de devenir le maître de l'Europe? » (p. 133) et il reviendra avec complaisance sur cette idée en traversant Varsovie pour aller se battre en Russie (pp. 136-137).

Drôle de manière de secourir une « malheureuse nation » que de prendre les armes au côté de l'Allemagne!

Évidemment, Me Charles-Ambroise Collin opposait sa définition de l'honneur à celle de Bloch-Michel, et c'est à lui-même qu'il appliquait vraisemblablement ce sentiment « qui vous retient de hurler à la mort avec la foule et vous fait courir au secours d'un homme sans défense ». L'honneur de Me Charles-Ambroise Colin n'est évidemment pas en cause, seul nous intéresse celui de Bassompierre.

« Cette voie devait le conduire jusqu'à porter l'uniforme allemand. Il est nécessaire d'en parler. Y manquer serait pour ainsi dire se dérober. Bien que ce fait n'ait pas joué un rôle essentiel dans le problème... ce qui importe ici c'est d'expliquer, et d'expliquer pourquoi ceux-là mêmes qui ressentent au maximum ce sentiment ont compris que cette défroque ne méritait pas à Bassompierre une haine inexpiable. »

Me Charles-Ambroise Colin nous parle ensuite de la répugnance de Darnand à l'égard de cet uniforme, et il ajoute : « et puis combien ont porté cet uniforme, avec des grades plus élevés que le sien et pour lesquels on ne fut pas impitoyable? Parfois la clémence leur fut acquise à cause de la lâcheté dont ils se prévalaient devant leurs juges. Cette couardise les déshonorait mais les sauvait. Beaucoup penseront comme moi que, même sous un uniforme étranger, ou ennemi, c'est encore servir sa patrie que d'être héroïque et la trahir deux fois que d'être lâche. C'était du moins la morale qu'on nous apprenait autrefois, peut-être n'est-elle plus unanimement comprise, raison de plus pour la défendre. C'est elle qui est la vraie, et j'écris pour ceux qui le croient comme moi » (pp. 21, 22 et 23).

La citation est longue, mais nous pensons avoir ainsi conservé le ton même de ces trois pages. Le Père Bruckberger nous raconte par ailleurs, avec verve, l'histoire d'un engagé de la L. V. F. Arrivé en Pologne, il avait refusé énergiquement de revêtir cette « défroque ». Il s'était vu condamné à cinq ans de mine de sel par un colonel prussien, avec pour témoin à charge le lieutenant Doriot dont il s'était moqué de la « gueule » sous le casque de fer. Me Colin a beau nous faire la leçon au nom de la morale d'autrefois, sa défense est infiniment moins probante que l'anecdote du Révérend Père. Car c'est précisément la morale d'autrefois qui interdisait à un Français de revêtir un uniforme allemand. Le vicomte de Chateaubriand n'était pas habillé en Prussien lorsque le roi l'a salué, pas plus que les soldats de Charette n'étaient habillés en Anglais. Le réflexe qui a fait refuser à cet anticommuniste de revêtir la tenue feldgrau, c'est fort exactement le sens de l'honneur tel qu'on l'entendait autrefois.

« Vous détenez une part de l'honneur militaire français », a dit Pétain aux légionnaires. Nous pensions que cela voulait dire une parcelle, parce qu'il n'y avait pas beaucoup de légionnaires. Bassompierre explique à ses juges : « Ce langage me paraissait clair, le maréchal voulait prendre des garanties en cas de victoire allemande, comme il en prenait en cas de victoire des alliés. » Et le commissaire du gouvernement lui demandant : « Ceci ne s'appelle-t-il pas le double jeu? », Bassompierre répond: » Le maréchal, qui avait reçu la charge de notre pays dans des circonstances extrêmement difficiles, avait le droit de jouer tous les jeux qu'il voulait en vue de sauvegarder les intérêts futurs de la France. Quant à moi, je

n'ai joué qu'un seul jeu, celui qu'il m'a demandé de jouer. Ce que j'ai fait loyalement et jusqu'au bout » (p. 46).

La fin de la réponse sonne bien, et l'attitude mérite d'être admirée. Mais que devient dans cette histoire l'honneur de la France? « L'honneur ne se partage pas » lisait-on dans les livres d'histoire. On se doit de n'être pas à la fois dans les deux camps. Que dire de l'hypocrisie qui consiste à patronner officiellement la L. V. F. tout en s'abstenant de déclarer la guerre à la Russie, car enfin, ce fameux uniforme allemand n'aurait jamais été revêtu si le Maréchal avait accepté de soutenir jusqu'au bout, loyalement, cette lutte contre le bolchevisme. On pourrait répondre qu'il s'agissait d'obtenir le maximum des Allemands, pour un tel risque. Nous sommes d'accord, mais en langue française, cela s'appelle : « se vendre au plus offrant ».

Allons-nous accepter la thèse du R. P. Bruckberger? Pétain est seul coupable, ceux qui l'ont suivi ont été magnifiques. Non. Car nous n'admettons pas qu'un seul chef suffise à innocenter tous ceux qui l'ont suivi. Si cela contribuait à vider les prisons, sans coûter le sang des autres puisque Pétain n'a pas été tué par les articles du R. P. Bruckberger, nous l'accepterions. Mais cela peut aboutir demain à un nouveau fascisme, dont les responsabilités seront de nouveau limitées. Hitler est mort, vive Hitler! Tous les nazis qui lui ont prêté serment sont innocents. Ils n'ont jamais été délivrés de leur serment. Bien entendu, il faut distinguer ceux qui ont suivi un chef par idéal, et ceux qui ont commis des crimes ou des vols. Bassompierre avait les mains pures. Il n'a fait que suivre son chef. On oublie que le raisonnement serait valable si Bassompierre lui-même n'avait été que simple soldat. Lui aussi était un chef. Il a suivi Darnand, parce que Darnand avait été un « beau soldat ». D'autres ont pu le suivre, lui, parce qu'il était irréprochable. Dans ce monde des aveugles, chacun s'appuie sur l'épaule de son voisin, et ce long défilé marche bravement vers un précipice. Pour les véritables aveugles, ce n'est pas leur faute. Mais ceux-là pouvaient ouvrir les yeux. Ils avaient le devoir de regarder devant eux, où on les menait, car d'autres les suivaient, qui n'étaient pas assez haut placés pour y voir. Ils se voulaient des chefs, c'est-à-dire des exemples. Des chevaliers au service d'une croisade, et ils avaient refusé de se demander si leur cause était juste, s'ils servaient l'honneur de la France.

La politique de Vichy était, quoi qu'il arrive, de se trouver dans le camp du plus fort. Qu'on défende ceux qui ont servi cette politique, au nom de la Patrie. Ils voulaient éviter à la France de devenir une seconde Pologne. Mais qu'on s'abstienne de nous parler d'honneur à ce propos. Car l'honneur de notre pays a été bien souvent de choisir le côté du plus faible. Et si les marchandages de Vichy avaient préservé intégralement notre territoire de la guerre, au prix de quelques enrôlements dans la L. V. F., personne n'aurait osé dire que l'honneur eût été sauf, pas même Me Charles-Ambroise-Colin, et surtout pas le R. P. Bruckberger.

Jean-H. Roy.

Une si jolie petite plage, un film d'*Yves Allegret.*

On pourrait appeler ça l'envers du décor. Une station d'été en hiver, quand il n'y a plus rien à voir, au moment où il n'y a plus personne. Les auberges vides. Un autocar trop somptueux et trop vaste pour les gens du coin. Les gens du coin entre eux, trop larges dans leur peau. Ils attendent le retour du beau temps, des bains de mer, des touristes. Le jeune homme crispé, qui regarde la pluie tomber sur ce paysage morne fait pour l'été ou pour la foule, c'est la vedette. Lui aussi, il attend. Les spectateurs attendent également. Gérard Philippe va s'expliquer, bien sagement. Nous allons revoir la petite plage en été, et un grand amour, et des larmes de glycérine. A la fin, deux ou trois siffleront, derrière moi. Ils ont raison, personne ne s'est expliqué. le soleil ne s'est pas levé sur la plage, le grand amour n'existe pas. Lorsque Gérard Philippe pleure, il tourne le dos au public. Ce n'est plus du jeu, pas un acteur n'a joué. Pas une réplique n'a porté, nous ne sommes pas plus avancés à la fin qu'au commencement. Ce n'est plus du jeu, personne n'a triché. Il aurait suffi de si peu de chose, pour que mes voisins ne sifflent pas! Prenez *le Jour se lève.* Jean Gabin s'y trouve habillé en Jean Gabin, tout seul. Autour de lui, il y a les souvenirs. Cela peut se voir, au cinéma. Il suffit de tourner la manivelle en arrière, et quand les souvenirs se sont bien expliqué, on peut faire éclater la boîte crânienne qui les contenait d'une balle de revolver. Les spectateurs sont contents.

Malheureusement, ici, les souvenirs se taisent. Il y a cette marche cassée dans l'escalier, qu'il connaît pour l'avoir évitée. Le bruit d'une pompe, la nuit, sous une lumière balancée par le vent. Un vieux phono, un repaire de gosses caché entre deux dunes. Le compte est fait. C'est tout, nous ne saurons rien de plus. Le vieux, qui aurait pu nous renseigner est trop paralysé pour pouvoir parler, le jeune homme ne dira rien. Il ne remuera pas les lèvres. Nous n'entendrons même pas cette voix têtue qui parle dans la tête et que le cinéma sait nous rendre depuis *Brève rencontre.* Il ne se met pas à table, sauf pour avaler son potage. La patronne attrape le gosse de l'Assistance. Un voyageur de commerce téléphone à sa famille. La bourgeoise sentimentale fait tourner un disque. Que voulez-vous que l'autre dise? Il regarde. Tout parle trop fort autour de lui pour qu'il ait rien à ajouter. Le gosse de l'Assistance, c'est lui. La marche de l'escalier est restée cassée à la même place. La chanteuse réaliste du disque, c'est cette vieille femme qui l'a enlevée. Il fait la seule chose qui lui reste à faire, il hurle. Un seul point de contact peut-être, le gosse qu'on gifle, le gosse que l'autre femme a déjà repéré. Avec lui, il s'expliquera : « J'étais comme toi, exactement comme toi. Moi aussi, je ramassais des moules sur la plage quand j'avais faim. C'est dur, hein, de pomper de l'eau, à cinq heures du matin, surtout l'hiver. » C'est le ton d'un jeune bourgeois communiste

parlant à un ouvrier. C'est même plus grave, l'autre se sent deviné, c'est-à-dire espionné. Comment pourrait-il savoir que ce n'est pas du bluff, que ce jeune homme aux mains blanches, trop bien élevé, était un enfant comme lui avant de suivre sa chanteuse? Le gosse ne marche pas. Les souvenirs restent ce qu'ils sont, des choses mortes. La compassion d'un garagiste et d'une fille d'auberge ne sauvera pas cette tête maigre aux oreilles décollées. La boite aux souvenirs éclatera sans que nous ayons eu droit aux souvenirs. Cet envers du cinéma ne nous laissera pas sur l'image d'un beau cadavre aux traits enfin reposés, mais sur celle d'un couple de vieux bourgeois, s'abritant sous un parapluie que le vent menace de retourner.

Jean-H. Roy.

Le cours des choses

LES QUOTIDIENS PENDANT TROIS SEMAINES
(20 janvier-8 février)

Le 21 janvier, l'*Humanité* paraissait avec une manchette rouge invitant le lecteur à la célébration du 25e anniversaire de la mort de Lénine. Sur trois colonnes, à la gauche de la première page, un dessin portait la légende suivante : *En avril* 1917, *Lénine est longuement acclamé par la foule à Pétrograd. A sa gauche, on reconnaît son fidèle compagnon, Staline.* Il s'agit sans doute d'une composition du dessinateur habituel de l'*Humanité*. Pourquoi donc, ô *Humanité*, est-il si difficile de trouver une photographie de 1917 où Staline apparaisse comme le « fidèle compagnon » de Lénine?

Dans l'*Humanité* du 27 janvier, un article sur trois colonnes signé Guy Leclerc est intitulé : « *La psychanalyse, idéologie de basse police et d'espionnage : Offensive d'un impérialisme aux abois tendant à briser l'essor du mouvement démocratique en Amérique et partout dans le monde : voilà le fait psychanalytique en* 1949. *Il est cela et rien d'autre. Certains veulent lui substituer ce qu'ils pensent qu'est la psychanalyse. Ils font songer à ces intellectuels « de gauche » qui vous déclarent gravement : « Je suis socialiste mais je nie le socialisme de l'U. R. S. S. » Or, le socialisme c'est le socialisme de l'U. R. S. S. Il n'y en a pas d'autre, sinon dans leur conscience enfumée* ».

***

C'est le 25 janvier que s'est ouvert le procès Kravchenko. L'*Aurore* a annoncé qu'elle en publierait le « compte rendu sténographique ». Cette expression laisse croire à un compte rendu *in extenso*. En réalité il ne s'agit que de la sténographie des passages qui renforcent les thèses de ce journal. La première audience a débuté par une déclaration de M. Kravchenko qui a mis en cause Maurice Thorez. Aussitôt, l'avocat des *Lettres*

Françaises a relevé : « *M. Kravchenko est un plaideur étranger qui a une audience devant un tribunal français. Je crois qu'il n'est pas admissible qu'il mette en cause l'ancien Vice-Président du Gouvernement de la République.* » On ne savait pas les communistes si sensibles sur l'honneur et la dignité des hommes politiques français; on ne les savait prêts à protester quand ces hommes politiques français sont attaqués dans certaine presse étrangère.

M. Claude Morgan (né Lecomte), a également fait une déclaration liminaire commençant ainsi (je cite le compte rendu de son propre journal) : « *Ce n'est pas moi qui devrais être appelé à ce Tribunal et poursuivi par Kravchenko, c'est mon ami Jacques Decour qui fonda les* Lettres Françaises, *qui devrait en être toujours le directeur et dont nous poursuivons l'œuvre.* » A cette même audience, eut lieu un incident autour de *Maison de Poupée.* On se souvient que M. Wurmser, sans que la Cour comprît pourquoi, insista vivement pour que M. Kravchenko indiquât comment se termine *Maison de Poupée.*

Le Monde du 26 (mais paru en réalité le 25), rapporte ainsi cet incident : « *M. Kravchenko se lève et déclare qu'il ne voit pas le rapport de cette question avec le procès. M. Wurmser insiste. M. Kravchenko s'obstine : « Quelle Maison? » il ne répondra pas. M. Wurmser triomphe. Dans son livre, M. Kravchenko a parlé de* Maison de Poupée, *aujourd'hui il ne sait même pas ce que c'est. Donc M. Kravchenko n'a pas écrit son livre. Ce qu'il s'agissait justement de démontrer.* » Ce compte rendu du *Monde* emplit d'aise l'*Humanité* du 26 qui lui consacre un large placard mettant en capitales la phrase : « *Ce qu'il s'agissait justement de démontrer* ». Malheureusement, le compte rendu du *Monde* se poursuit ainsi : « *Les adversaires de M. Kravchenko ont l'air d'avoir marqué des points. En réalité leur avantage n'est que superficiel. Les mots* Maison de Poupée *ont été traduits littéralement (koukielni Dom). Or la pièce d'Ibsen a été traduite en russe sous le nom de* Nora. Sans doute l'*Humanité* a-t-elle manqué de place pour reproduire ce paragraphe?

Le 27, M. Jean Baby témoigne. « *Il vient étudier à la barre le livre signé Kravchenko au point de vue de l'historien* », écrit l'*Humanité.* A part cette phrase, rien d'autre dans le quotidien communiste sur la déposition de M. Baby. Il faut lire les *Lettres Françaises* pour trouver la question suivante : « *Je voudrais savoir,* dit M. Baby, *comment un pays où « des dizaines de millions » de personnes sont enfermées dans des camps, où d'autres dizaines sont victimes de la famine et où l'on vit dans les conditions qui nous sont décrites dans le livre qu'a signé M. Kravchenko, a pu passer de* 117 *millions d'habitants en* 1917 *à* 188 *millions en* 1939*?* » *Politbüro, répond l'avantageux Kravchenko. On répond à ce qu'on veut* ». Voilà donc ce que les *Lettres Françaises* du 27 donnent sous le titre de : « Compte rendu complet du procès Kravchenko ». Ce compte rendu-ci est en effet complet, mais il n'est pas sténographique. La sténographie de ce passage publiée par l'*Aurore* du 27 ajoute en effet à la question de M. Baby le commentaire du Président Durkheim. « *Nous allons faire une petite statistique : vous dites* 117 *millions à* 180 *millions d'habitants* [1]. *Je voudrais faire préciser la*

1. On remarquera que même les chiffres sont discordants.

question. De 1917 *à* 1939*?* (*M. Baby approuve de la tête*). *Alors vous admettez par conséquent que de* 1917 *à* 1939 *la population de la Russie a pu augmenter de* 63 *millions d'habitants. Ce que vous ne pouvez comprendre, c'est qu'elle ait augmenté de tant d'habitants étant donné les pertes subies. A combien évaluez-vous celles-ci?*

M. BABY. — *Personnellement, je considère qu'il n'y a jamais eu de persécutions* (violentes protestations dans la salle).

LE PRÉSIDENT. — *Mettons* 20 *millions.*

M. BABY. — *Je refuse ce chiffre, quelles pertes? Dans le livre, M. Kravchenko parle, pour une purge seulement, de* 10 *millions de victimes.*

LE PRÉSIDENT, — *Et alors vous admettez qu'en cette période la Russie a pu augmenter sans difficultés de* 63 *millions d'habitants, mais pas de* 73 *millions.*

M. BABY. — *Cela me paraît absurde.*

LE PRÉSIDENT (imperturbable). — *Mais cela ne vous paraît pas absurde d'admettre que la Russie ait augmenté de* 1917 *à* 1939 *de* 63 *millions d'habitants. Ce qui vous paraît absurde, c'est d'admettre qu'elle ait augmenté dans cette même période de* 73 *millions.*

M. BABY. — *Non ce n'est pas cela* (rires).

LE PRÉSIDENT. — *Alors, expliquez-vous...*

...

LE PRÉSIDENT. — *D'après vous, il est normal et vous l'admettez, que la Russie ait augmenté de* 63 *millions d'habitants dans une période, mais vous n'admettez pas qu'elle ait pu augmenter de* 73 *millions.* »

Les audiences suivantes du procès ont été essentiellement occupées par les dépositions des témoins de Kravchenko qui ont tous fait avec autant d'imprécision que de conviction le récit de la terreur qui régnerait en Union Soviétique. A leur sujet, l'*Humanité* écrit : que « *ces témoins « russes » avouent avoir quitté leur patrie dans des fourgons nazis pour éviter le châtiment réservé aux traîtres* ». C'est à partir de ces témoignages que *Le Figaro* a commencé lui aussi à donner des comptes rendus sténographiques, non moins tronqués d'ailleurs que ceux de l'*Aurore*. Quand un incident survient qui risque de discréditer un témoin, la sténographie est remplacée par un bref résumé en italique.

***

C'est le 31 janvier que Staline a accordé au Directeur de l'agence américaine *International News Service* une interview retentissante aux termes de laquelle il affirmait les intentions pacifiques de l'Union Soviétique et son désir d'établir de nouveaux contacts avec l'Occident et avec les États-Unis.

L'*Aurore* du 31 janvier interprète aussitôt cette déclaration comme un signe de crainte : « *Le pacte de l'Atlantique fait réfléchir le Kremlin.* » C'est ce que pense aussi le *Figaro* qui titre : « *Riposte soviétique à l'union européenne.* »

Dans l'*Aurore* du 3 février, M. Henri Bénazet dit son « point de vue » sur « *un monument de fourberie : le procès Mindszenty* ». En réalité, personne dans la presse modérée ne doutait de la fausseté des prétendus aveux du cardinal, primat de Hongrie, de la fausseté des déclarations reproduites

dans le Livre Blanc publié par le Gouvernement hongrois. M. François Mauriac avait vivement invité Louis-Martin Chauffier et l'Abbé Gau à ne pas aller enquêter sur les raisons de l'arrestation du prélat, l'arrestation d'un prince de l'Église constituant un crime plus grand que tout autre. En réalité, les aveux du cardinal n'avaient rien que de très normal. Que l'on imagine que demain un régime communiste prenne le pouvoir en France : aura-t-il grand mal à faire avouer à tel dignitaire de l'Église qu'il était pétainiste, qu'il a dit « Pétain c'est la France et la France, c'est Pétain »? Aura-t-il grand mal à établir la connivence entre ce dignitaire et des gouvernements plus respectueux du christianisme? D'où l'embarras de la presse bourgeoise, quand, dans une audience publique, le cardinal Mindszenty a fait des aveux partiels. Le *Figaro* du 4 février écrit : « *Mgr Mindzsenty nie d'abord sa culpabilité, mais deux heures de question ont raison de sa résistance. Le voici docile et repentant* ». Si l'on présente deux heures d'interrogatoire public comme une torture, alors les tribunaux français torturent chaque jour. Le *Monde*, daté du 5 février, est plus honnête dans l'expression de son embarras : « *L'attitude du cardinal Mindzsenty apparaît cependant étrange. Elle correspond fort mal à l'image que l'on a pu se faire jusqu'ici du prélat hongrois, de sa fermeté et de son intransigeance qui ne se sont point démenties une seule fois au cours de ces dernières années.* »

***

Le *Rassemblement*, hebdomadaire officiel du R. P. F., a publié dans un numéro daté du 5 février 1949 et paraissant en réalité le 2, un article extrêmement violent contre M. André Marie, garde des Sceaux, qui a annoncé, dès le 3 février, qu'il répondrait à la tribune de l'assemblée aux attaques formulées contre lui. Il n'entre pas dans notre intention de prendre parti dans une polémique personnelle, visiblement plus soucieuse de déshonorer que d'informer. Au demeurant, le débat s'est engagé à la Chambre le jeudi 3 février et le *Figaro*, daté du 4 février, a annoncé qu'il mettait en page 5 « la sténographie du débat ». Là encore il ne s'agit que d'une sténographie partielle; l'intervention, par exemple, de M. Mutter, n'étant que mentionnée.

Au cours du débat, le Ministre de la Justice affirma qu'il avait constamment insisté pour que fussent menées à bon terme les poursuites engagées contre la maison Brice, nia avoir jamais reçu une lettre de M. Lindon, nia même qu'une lettre quelconque de ce magistrat se trouvât entre des mains communistes. Satisfaite de ces explications, la Chambre estima qu'il n'y avait pas lieu de désigner une commission d'enquête.

L'*Humanité* du 4 février titra : « *Après une passe d'armes entre M. Capitant et le Ministre de la Justice, R. P. F. et « Troisième Force » se retrouvent pour repousser la commission d'enquête soutenue par le Parti communiste.* » La demande de commission d'enquête fut en réalité repoussée par 368 voix contre 205 et les 205 voix qui demandaient une commission d'enquête comprennent les 180 communistes *et les 25 députés R. P. F.*

Cette contre-vérité est d'autant plus singulière que dans cette offensive contre le Garde des Sceaux les communistes et les gaullistes se renvoient continuellement la balle, comme s'il s'agissait pour eux de « faire un petit

bout de chemin ensemble ». L'article du *Rassemblement* se référait en effet à un article antérieur de l'*Humanité* et prétendait que le P. C. détenait une lettre compromettante de M. Lindon. C'est après la clôture du débat que l'*Humanité* du 5 février publia cette lettre, à laquelle elle s'était jusqu'alors gardée de faire la moindre allusion. Cette collusion stalino-gaulliste embarrassa fort la majorité — et ses journaux. Malgré son goût bien connu du scandale, *France-Soir* passa sous silence ce rebondissement dans ses premières éditions du 5 février. Il se borna à annoncer sur huit colonnes que « *la France proposerait à Londres et à Washington une ultime tentative de négociation avec Staline* ». *Le Monde* du même jour publia un sec démenti du quai d'Orsay. Dans la guerre des nerfs, *France-Soir* entend jouer son rôle. Dans ce même numéro, *Le Monde*, toujours aussi soucieux de prudence que d'équité, écrit à propos de l'affaire Marie : « *Il semble possible d'affirmer qu'il y a eu indiscutablement depuis un an à la cour de justice des pressions venant de la chancellerie. Il n'est d'ailleurs pas impossible que la sensibilité du magistrat intéressé les ait amplifiées.* » Après un second débat, où M. Marie affirma n'avoir connu que par *L'Humanité* la lettre de M. Lindon, le Garde des Sceaux, que l'Assemblée s'était toujours refusée à blâmer, démissionna le 13 février.

***

L'*Humanité* du 5 février qui consacrait trois colonnes de sa première page à la publication de la lettre de M. Lindon, se contentait d'un filet en cinquième page pour annoncer que « *le général Markos serait gravement malade* ». Sur huit colonnes, *Paris-Presse* annonce une « *nouvelle affaire Tito* » et envisage, dans le corps de son article, l'exécution possible du leader communiste grec. Tous les quotidiens du 7 reprennent l'information et la commentent. Seule l'*Humanité* se tait.

Roger STÉPHANE.

P.-S. — Reçu *La Liberté de l'esprit*, organe des jeunes intellectuels du R. P. F. La place nous manque pour en donner un compte rendu plus détaillé. Le plus bel article est sans doute celui de M. Max-Pol Fouchet qui prétend n'être « *pas moins aujourd'hui qu'hier contre l'armée, contre le capital, contre l'Église* ». Mais « *il y a une armée que je respecte (...) nous l'avons connue, il n'y a pas longtemps (...) lorsqu'elle libérait nos bourgs, balayait nos routes, redressait nos peupliers courbés* [1]. *Il se trouve que nous devons cette armée au général de Gaulle (...) — le capitalisme? Nous sommes convenus de ne pas supporter le scandale qu'il est* (... mais) *fin du capitalisme et liberté humaine ne sont pas corrélatives. Il faut nous méfier des mots. Se méfier des mots est la première tâche d'une véritable conscience révolutionnaire. C'est déjà dire où se trouve cette conscience* ». Cette conscience ne se trouve pas du côté des philologues, mais du côté du général de Gaulle et du discours de Saint-Étienne. Mais M. M.-P. Fouchet, qui ne doute de rien, nous demande de mesurer qu'il « *publie ces mots : « Je suis contre l'armée, le capital et l'église » dans le journal d'un rassemblement que l'on prétend accordé à ces puissances* ». Ces puissances pensent sans doute n'avoir rien à redouter de l'antimilitarisme, de l'anticapitalisme ou de l'athéisme du subtil M.-P. Fouchet. R. S.

1. C'était une armée de cantonniers?

Le Gérant : René JULLIARD.

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Mars 1949
Dépôt légal : 1er *trim.* 1949